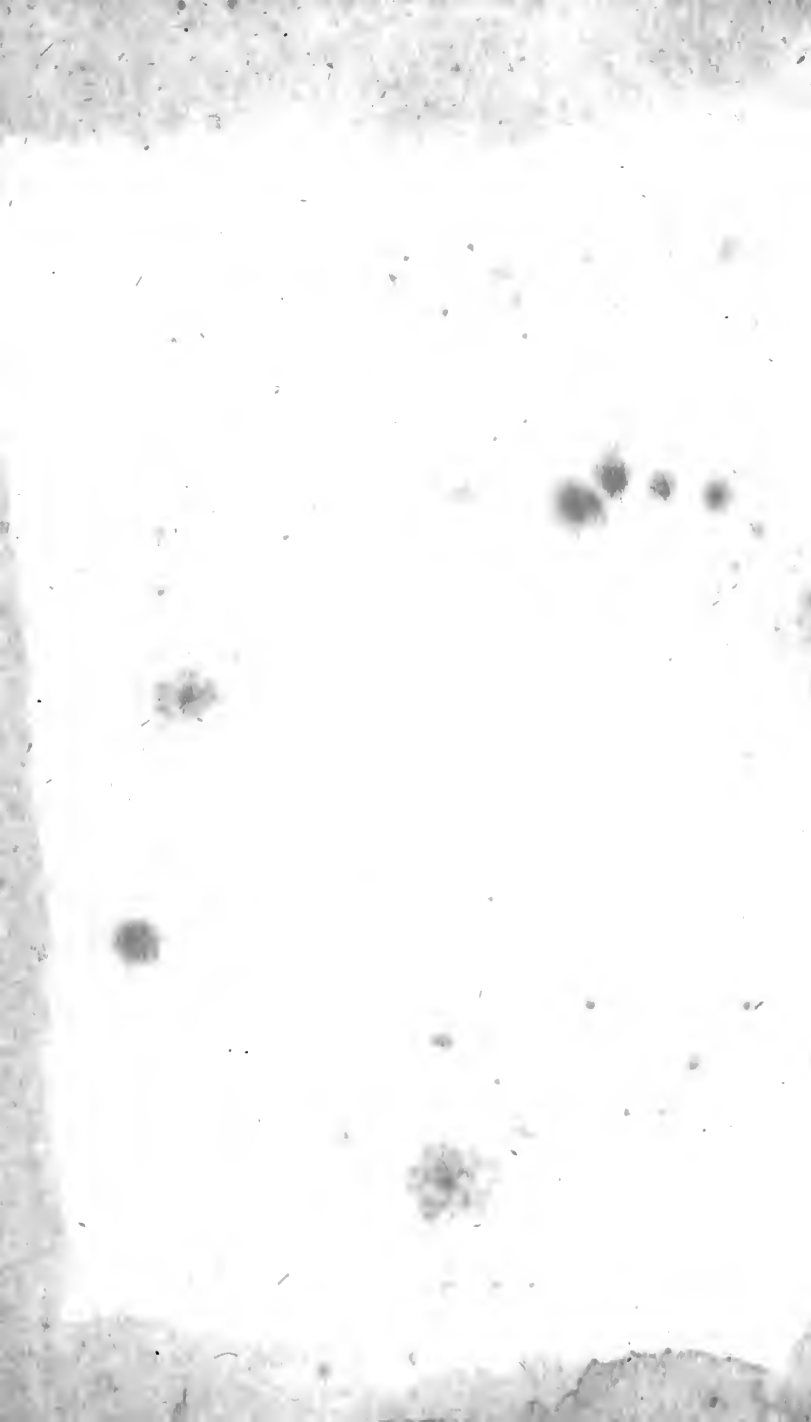




N^o 127-145-141
128



Library
of the
University of Toronto



J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENÈVE,

A M^R. D'ALEMBERT,

*De l'Académie Françoisé , de l'Académie Royale des
Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Société
Royale de Londres, de l'Académie Royale des Bel-
les-Lettres de Suede, & de l'Institut de Bologne :*

Sur son Article GENÈVE

*Dans le VII^{me}. Volume de l'ENCYCLOPÉDIE,
ET PARTICULIEREMENT,*

*Sur le projet d'établir un
THÉÂTRE DE COMÉDIE en cette Ville.*

Dii meliora piis, errorempue hostibus illum.



A A M S T E R D A M,

Chez M A R C M I C H E L R E T,

M. DCC. LVIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

P R E F A C E.

❖❖❖❖❖ Ai tort, si j'ai pris en cette
❖❖❖❖❖ J occasion la plume sans né-
❖❖❖❖❖ cessité. Il ne peut m'être
ni avantageux ni agréable de m'atta-
quer à M. d'Alembert. Je considère
sa personne: j'admire ses talens: j'ai-
me ses ouvrages: je suis sensible au
bien qu'il a dit de mon pays: honoré
moi-même de ses éloges, un juste re-
tour d'honnêteté m'oblige à toutes
sortes d'égards envers lui; mais les é-
gards ne l'emportent sur les devoirs
que pour ceux dont toute la morale
consiste en apparences. Justice & vé-
rité, voilà les premiers devoirs de
l'homme. Humanité, patrie, voilà ses
premières affections. Toutes les fois
que des ménagemens particuliers lui
font changer cet ordre, il est coupa-

ble. Puis-je l'être en faisant ce que j'ai dû ? Pour me répondre, il faut avoir une patrie à servir, & plus d'amour pour ses devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

COMME tout le monde n'a pas sous les yeux l'Encyclopédie, je vais transcrire ici de l'article *Geneve* le passage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber, si j'aspirois à l'honneur de bien écrire ; mais j'ose en rechercher un autre, dans lequel je ne crains la concurrence de personne. En lisant ce passage isolé, plus d'un lecteur sera surpris du zèle qui l'a pu dicter : en le lisant dans son article, on trouvera que la Comédie qui n'est pas à *Geneve* & qui pourroit y être, tient la huitieme partie de la place qu'oc-

cupent les choses qui y font.

„ ON ne souffre point de Comédie
„ à Geneve : ce n'est pas qu'on y
„ défaprouve les spectacles en eux-
„ mêmes ; mais on craint, dit-on, le
„ goût de parure, de dissipation &
„ de libertinage que les troupes de
„ Comédiens répandent parmi la jeu-
„ nesse. Cependant ne seroit-il pas
„ possible de remédier à cet incon-
„ vénient par des loix sévères & bien
„ exécutées sur la conduite des Co-
„ médiens ? Par ce moyen Geneve
„ auroit des spectacles & des mœurs,
„ & jouiroit de l'avantage des uns &
„ des autres ; les représentations théa-
„ trales formeroient le goût des ci-
„ toyens, & leur donneroient une fi-
„ nesse de tact, une délicatesse de
„ sentiment qu'il est très difficile

„ d'acquérir fans ce fecours ; la litté-
„ rature en profiteroit fans que le li-
„ bertinage fit des progrès, & Gene-
„ ve réuniroit la sagesse de Lacédé-
„ mone à la politesse d'Athènes.
„ Une autre considération, digne d'u-
„ ne République si sage & si éclai-
„ rée, devoit peut-être l'engager à
„ permettre les spectacles. Le pré-
„ jugé barbare contre la profession
„ de Comédien, l'espece d'avilisse-
„ ment où nous avons mis ces hom-
„ mes si nécessaires au progrès & au
„ soutien des arts, est certainement
„ une des principales causes qui con-
„ tribuent au dérèglement que nous
„ leur reprochons ; ils cherchent à se
„ dédommager par les plaisirs, de l'es-
„ time que leur état ne peut obtenir.
„ Parmi nous, un Comédien qui a

des mœurs est doublement respectable; mais à peine lui en fait-on gré. Le Traitant qui insulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le Courtisan qui rampe & qui ne paie point ses dettes: voila l'espece d'hommes que nous honorons le plus. Si les Comédiens étoient non seulement soufferts à Geneve, mais contenus d'abord par des réglemens sages, protégés ensuite & même considérés dès qu'ils en seroient dignes, enfin absolument placés sur la même ligne que les autres citoyens, cette ville auroit bientôt l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare & qui ne l'est que par notre faute: une troupe de Comédiens estimables. Ajoutons que cette troupe deviendrait bien-

„ tôt la meilleure de l'Europe; plu-
„ sieurs personnes, pleines de goût &
„ de dispositions pour le théâtre, &
„ qui craignent de se déshonorer par-
„ mi nous en s'y livrant, accour-
„ roient à Geneve, pour cultiver non
„ seulement sans honte, mais même
„ avec estime un talent si agréable &
„ si peu commun. Le séjour de cet-
„ te ville, que bien des François re-
„ gardent comme triste par la priva-
„ tion des spectacles, deviendrait a-
„ lors le séjour des plaisirs honnêtes,
„ comme il est celui de la philoso-
„ phie & de la liberté; & les Etran-
„ gers ne feroient plus surpris de voir
„ que dans une ville où les spectacles
„ décens & réguliers sont défendus,
„ on permette des farces grossières
„ & sans esprit, aussi contraires au

„ bon goût qu'aux bonnes mœurs.
„ Ce n'est pas tout : peu à peu l'e-
„ xemple des Comédiens de Geneve,
„ la régularité de leur conduite, &
„ la considération dont elle les feroit
„ jouir , ferviroient de modele aux
„ Comédiens des autres nations & de
„ leçon à ceux qui les ont traités
„ jusqu'ici avec tant de rigueur &
„ même d'inconséquence. On ne les
„ verroit pas d'un côté pensionnés
„ par le gouvernement & de l'autre
„ un objet d'anathême; nos Prêtres
„ perdroient l'habitude de les excom-
„ munier & nos bourgeois de les re-
„ garder avec mépris; & une petite
„ République auroit la gloire d'avoir
„ réformé l'Europe sur ce point,
„ plus important , peut-être , qu'on
„ ne pense”.

VOILA certainement le tableau le plus agréable & le plus séduisant qu'on pût nous offrir; mais voila en même tems le plus dangereux conseil qu'on pût nous donner. Du-moins, tel est mon sentiment, & mes raisons sont dans cet écrit. Avec quelle avidité la jeunesse de Geneve, entraînée par une autorité d'un si grand poids, ne se livrera-t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déjà que trop de penchant? Combien, depuis la publication de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriser l'établissement d'un théâtre, croyant rendre un service à la patrie & presque au genre humain? Voila le sujet de mes allarmes, voila le mal que je voudrois prévenir. Je rends

justice aux intentions de Mr. d'Alembert , j'espère qu'il voudra bien la rendre aux miennes : je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me tromperois, ne dois-je pas agir, parler, selon ma conscience & mes lumières ? Ai-je dû me taire ? L'ai-je pu , sans trahir mon devoir & ma patrie ?

Pour avoir droit de garder le silence en cette occasion , il faudroit que je n'eusse jamais pris la plume sur des sujets moins nécessaires. Douce obscurité qui fis trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours su t'aimer ; il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaisons avec les Editeurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'Ouvrage, que

mon nom se trouve avec ceux des auteurs ; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on supposât que l'article *Geneve* m'eût échapé, ou qu'on ne pût inférer de mon silence que j'adhère à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler, il faut que je désavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres sentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas besoin de mes conseils, je le fais bien ; mais moi , j'ai besoin de m'honorer , en montrant que je pense comme eux sur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit, si loin de ce qu'il devroit être , est loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de

choses ont concouru à le mettre au dessous du médiocre où je pouvois autrefois atteindre, que je m'étonne qu'il ne soit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zèle tînt lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais ; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire, & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui est-ce qui se soucie d'elle ? triste recommandation pour un livre ! Pour être utile il faut être agréable, & ma plume a perdu cet art-là. Tel me disputera malignement cette perte. Soit : cependant je me sens déchû & l'on ne tombe pas au dessous de rien.

PREMIEREMENT, il ne s'agit plus ici d'un vain babil de Philosophie ; mais d'une vérité de pratique importante à

tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au public ; ni de faire penser les autres, mais d'expliquer nettement ma pensée. Il a donc fallu changer de stile : pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choses en plus de mots ; & voulant être clair & simple, je me suis trouvé lâche & diffus.

JE comptois d'abord sur une feuille ou deux d'impression tout au plus ; j'ai commencé à la hâte & mon sujet s'étendant sous ma plume, je l'ai laissée aller sans contrainte. J'étois malade & triste ; &, quoique j'eusse grand besoin de distraction, je me sentoís si peu en état de penser & d'écrire que, si l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût soutenu, j'aurois jetté cent

fois mon papier au feu. J'en suis devenu moins sévère à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amusement qui me le fit supporter. Je me suis jetté dans toutes les digressions qui se sont présentées, sans prévoir combien, pour soulager mon ennui, j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût, le choix, la correction, ne sauroient se trouver dans cet ouvrage. Vivant seul, je n'ai pu le montrer à personne. J'avois un Aristarque sévère & judicieux, je ne l'ai plus, je n'en veux plus * ; mais je le

* Ad amicum etsi prodixeris gladium, non desperes ; est enim regressus ad amicum. Si aperueris os triste, non timeas ; est enim concordatio : excepto convitio, & improperio, & superbiâ, & mysterii revelatione, & plagâ dolosa. In his omnibus effugiet amicus. *Ecclesiastic. XXII. 26. 27.*

regreterai sans cesse, & il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits.

LA solitude calme l'ame, & appaise les passions que le désordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent, on en parle avec moins d'indignation ; loin des maux qui nous touchent, le cœur en est moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes, j'ai presque cessé de haïr les méchans. D'ailleurs, le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il faut désormais que je leur pardonne pour ne leur pas ressembler. Sans y songer, je substituerois l'amour de la vengeance à celui de la justice ; il vaut mieux tout oublier. J'espère qu'on ne me trouvera plus cette âpreté

preté qu'on me reprochoit, mais qui me faisoit lire ; je consens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A CES raisons il s'en joint une autre plus cruelle & que je voudrois en vain diffimuler ; le public ne la sentiroit que trop malgré moi. Si dans les essais sortis de ma plume ce papier est encore au-dessous des autres, c'est moins la faute des circonstances que la mienne : c'est que je suis au-dessous de moi-même. Les maux du corps épuisent l'ame : à force de souffrir, elle perd son ressort. Un instant de fermentation passagère produisit en moi quelque lueur de talent ; il s'est montré tard, il s'est éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je suis rentré dans

xviii P R E F A C E.

le néant. Je n'eus qu'un moment, il est passé ; j'ai la honte de me survivre. Lecteur, si vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillirez mon ombre : car pour moi, je ne suis plus.

A MONTMORENCI le 20 Mars 1758.

J. J. ROUS.

J. J. ROUSSEAU

CITOTEN DE GENEVE,

A MONSIEUR D'ALEMBERT.

AI LU, Monsieur, avec plaisir
J votre article, GENEVE, dans
le 7^{me}. Volume de l'Encyclopédie.
En le relisant avec plus de plaisir encore, il m'a
fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoir
offrir, sous vos auspices, au public & à mes
Concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet
article; mais si les éloges dont vous honorez
ma Patrie m'ôtent le droit de vous en rendre,
ma sincérité parlera pour moi; n'être pas de
votre avis sur quelques points, c'est assés
m'expliquer sur les autres.

Je commencerai par celui que j'ai le plus de
répugnance à traiter, & dont l'examen me
convient le moins; mais sur lequel, par la raison
que je viens de dire, le silence ne m'est pas
permis. C'est le jugement que vous portez de
la doctrine de nos Ministres en matiere de foi.

A

Vous

Vous avez fait de ce corps respectable un éloge très beau, très vrai, très propre à eux seuls dans tous les Clergés du monde, & qu'augmente encore la considération qu'ils vous ont témoignée, en montrant qu'ils aiment la Philosophie, & ne craignent pas l'œil du Philosophe. Mais, Monsieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce soit à leur manière, & non pas à la nôtre; de peur qu'ils ne s'offensent avec raison des louanges nuisibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en blessent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions, ou les préjugés de ceux qui en font l'objet. Ignorez-vous que tout nom de Secte est toujours odieux, & que de pareilles imputations, rarement sans conséquence pour des Laïques, ne le sont jamais pour des Théologiens?

Vous me direz qu'il est question de faits & non de louanges, & que le Philosophe a plus d'égard à la vérité qu'aux hommes: mais cette prétendue vérité n'est pas si claire, ni si indifférente, que vous soyez en droit de l'avancer sans de bonnes autorités, & je ne vois pas où l'on en peut prendre pour prouver que les sentimens
qu'un

qu'un corps professe & sur lesquels il se conduit, ne sont pas les siens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps ecclésiastique les sentimens dont vous parlez ; mais vous les attribuez à plusieurs, & plusieurs dans un petit nombre sont toujours une si grande partie que le tout doit s'en ressentir.

PLUSIEURS Pasteurs de Geneve n'ont, selon vous, qu'un Socinianisme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement, à la face de l'Europe. J'ose vous demander comment vous l'avez appris ? Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou sur l'aveu des Pasteurs en question.

OR dans les matieres de pur dogme & qui ne tiennent point à la morale, comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture ? Comment peut-on même en juger sur la déclaration d'un tiers, contre celle de la personne intéressée ? Qui sait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas, & à qui doit-on s'en rapporter là-dessus plutôt qu'à moi-même ? Qu'après avoir tiré des discours ou des écrits d'un honnête-homme des conséquences sophistiques & défavouées,

un Prêtre acharné pourfuive l'Auteur sur ces conséquences, le Prêtre fait son métier & n'étonne personne: mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les persécute; & le Philosophe imitera-t-il des raisonnemens captieux dont il fut si souvent la victime?

IL resteroit donc à penser, sur ceux de nos Pasteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits & rejeter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié là-dessus leurs sentimens particuliers: mais si c'étoit en effet leur sentiment, & qu'ils vous l'eussent confié, sans doute ils vous l'auroient dit en secret, dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philosophique; ils l'auroient dit au Philosophe, & non pas à l'Auteur. Ils n'en ont donc rien fait, & ma preuve est sans réplique; c'est que vous l'avez publié.

JE NE prétends point pour cela blâmer la doctrine que vous leur imputez; je dis seulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer, à moins qu'ils ne la reconnoissent. Je ne fais ce que c'est que le Socinianisme, ainsi je n'en puis parler ni en bien ni en mal; mais, en général, je suis l'ami de toute Religion paisible, où l'on sert
l'Etre

l'Être éternel selon la raison qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve absurde, ce n'est pas sa faute, c'est celle de sa raison (a); & comment concevrai-je que Dieu le

(a) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracheroit à l'instant les armes des mains à l'intolérant & au superstitieux, & calmeroit cette fureur de faire des prosélites qui semble animer les incrédules. C'est que la raison humaine n'a pas de mesure commune bien déterminée, & qu'il est injuste à tout homme de donner la sienne pour règle à celle des autres.

Supposons de la bonne foi, sans laquelle toute dispute n'est que du caquet. Jusqu'à certain point il y a des principes communs, une évidence commune, & de plus, chacun a sa propre raison qui le détermine; ainsi ce sentiment ne mène point au Scepticisme: mais aussi les bornes générales de la raison n'étant point fixées, & nul n'ayant inspection sur celle d'autrui, voilà tout d'un coup le fier dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt, l'orgueil, & l'opinion, c'est par là qu'on termineroit à la fin les dissensions des Prêtres & des Philosophes. Mais peut-être ne seroit-ce le compte ni des uns ni des autres: il n'y auroit plus ni persécutions ni disputes; les premiers n'auroient personne à tourmenter; les seconds, personne à convaincre: autant vaudroit quitter le métier.

le punisse de ne s'être pas fait un entendement (b) contraire à celui qu'il a reçu de lui ? Si un Docteur

Si l'on me demandoit là-dessus pourquoi donc je dispute moi-même ? Je répondrois que je parle au plus grand nombre, que j'expose des vérités de pratique, que je me fonde sur l'expérience, que je remplis mon devoir, & qu'après avoir dit ce que je pense, je ne trouve point mauvais qu'on ne soit pas de mon avis.

(b) Il faut se ressouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'est pas Protestant; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuse nos Ministres de faire dans notre Religion, s'y seroit inutilement, & se fait nécessairement dans plusieurs autres, sans qu'on y songe.

Le monde intellectuel, sans en excepter la Géométrie, est plein de vérités incompréhensibles, & pourtant incontestables; parce que la raison qui les démontre existantes, ne peut les toucher, pour ainsi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais seulement les appercevoir. Tel est le dogme de l'existence de Dieu; tels sont les mystères admis dans les Communions Protestantes. Les mystères qui heurtent la raison, pour me servir des termes de M. d'Alembert, sont toute autre chose. Leur contradiction même les fait rentrer dans ses bornes; elle a toutes les prises imaginables pour sentir qu'ils n'existent pas: car bien qu'on ne puisse voir une chose absurde, rien n'est si clair que l'absurdité. Voilà ce qui arrive, lorsqu'

teur venoit m'ordonner de la part de Dieu de croire que la partie est plus grande que le tout, que pourrois-je penser en moi-même, si non que cet homme vient m'ordonner d'être fou? Sans-doute l'Orthodoxe, qui ne voit nulle absurdité dans les mystères, est obligé de les croire: mais si le Socinien y en trouve, qu'a-t-on à lui dire? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas? Il commencera, lui, par vous prouver que c'est une absurdité de raisonner sur ce qu'on ne sauroit en-

lorsqu'on soutient à la fois deux propositions contradictoires. Si vous me dites qu'un espace d'un pouce est aussi un espace d'un pied, vous ne dites point du tout une chose mystérieuse, obscure, incompréhensible; vous dites, au-contraire, une absurdité lumineuse & palpable, une chose très clairement fautive. De quelque genre que soient les démonstrations qui l'établissent, elles ne sauroient l'emporter sur celle qui la détruit, parce qu'elle est tirée immédiatement des notions primitives qui servent de base à toute certitude humaine. Autrement la raison, déposant contre elle-même, nous forceroit à la recuser; & loin de nous faire croire ceci ou cela, elle nous empêcheroit de plus rien croire, attendu que tout principe de foi seroit détruit. Tout homme, de quelque Religion qu'il soit, qui dit croire à de pareils mystères, en impose donc, ou ne fait ce qu'il dit.

entendre. Que faire donc ? Le laisser en repos.

JE NE suis pas plus scandalisé que ceux qui fervent un Dieu clément , rejettent l'éternité des peines , s'ils la trouvent incompatible avec sa justice. Qu'en pareil cas ils interprètent de leur mieux les passages contraires à leur opinion , plutôt que de l'abandonner , que peuvent-ils faire autre chose ? Nul n'est plus pénétré que moi d'amour & de respect pour le plus sublime de tous les Livres ; il me console & m'instruit tous les jours , quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût. Mais je soutiens que si l'Ecriture elle même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui , il faudroit la rejeter en cela , comme vous rejetez en Géométrie les démonstrations qui menent à des conclusions absurdes : car de quelque authenticité que puisse être le texte sacré , il est encore plus croyable que la Bible soit altérée , que Dieu injuste ou malfaisant.

VOILA, Monsieur, les raisons qui m'empêcheroient de blâmer ces sentimens dans d'équitables & modérés Théologiens , qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer personne

à l'adopter. Je dirai plus ; des manieres de penser si convenables à une créature raisonnable & foible , si dignes d'un Créateur juste & miséricordieux , me paroissent préférables à cet assentiment stupide qui fait de l'homme une bête , & à cette barbare intolérance qui se plait à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle destine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce sens , je vous remercie pour ma Patrie de l'esprit de Philosophie & d'humanité que vous reconnoissez dans son Clergé , & de la justice que vous aimez à lui rendre ; je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais pour être humains & Philosophes , il ne s'ensuit pas que ses membres soient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez , dans les dogmes que vous dites être les leurs , je ne puis ni vous approuver , ni vous suivre. Quoiqu'un tel systême n'ait rien , peut-être , que d'honorable à ceux qui l'adoptent , je me garderai de l'attribuer à mes Pasteurs qui ne l'ont pas adopté ; de peur que l'éloge que j'en pourrois faire ne fournît à d'autres le sujet d'une accusation très grave , & ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me charge-

rois-je de la profession de foi d'autrui ? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires ? Combien de gens se sont chargés de la mienne en m'accusant de manquer de Religion, qui sûrement ont fort mal lu dans mon cœur ? Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes : car un des devoirs qu'elle m'impose est de respecter les secrets des consciences. Monsieur, jugeons les actions des hommes, & laissons Dieu juger de leur foi.

EN VOILA trop, peut-être, sur un point dont l'examen ne m'appartient pas, & n'est pas aussi le sujet de cette Lettre. Les Ministres de Geneve n'ont pas besoin de la plume d'autrui pour se deffendre (c) ; ce n'est pas la mienne qu'ils

(c) C'est ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'est point parvenue dans ma retraite ; mais j'apprends que le public l'a reçue avec applaudissement. Ainsi, non seulement je jouis du plaisir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je sens bien que cette déclaration rend le début de ma Lettre entierement superflu, & le rendroit peut-être indiscret dans tout autre cas : mais étant sur le point
de

qu'ils choisiroient pour cela , & de pareilles discussions sont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaisir ; mais ayant à parler du même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoissons point , me taire sur cette assertion , c'étoit y paroître adhérer , & c'est ce que je suis fort éloigné de faire. Sensible au bonheur que nous avons de posséder un corps de Théologiens Philosophes & pacifiques , ou plutôt un corps d'Officiers de Morale (d) & de Ministres de la vertu , je ne vois naître qu'avec effroi toute occasion pour eux de se rabaisser jusqu'à n'être plus que des Gens d'Eglise. Il nous

de le supprimer , j'ai vu que parlant du même article qu'il y a donné lieu , la même raison subsistoit encore , & qu'on pourroit toujours prendre mon silence pour une espece de consentement. Je laisse donc ces réflexions d'autant plus volontiers que si elles viennent hors de propos sur une affaire heureusement terminée , elles ne contiennent en général rien que d'honorable à l'Eglise de Geneve , & que d'utile aux hommes en tout pays.

(d) C'est ainsi que l'Abbé de St. Pierre appelloit toujours les Ecclésiastiques ; soit pour dire ce qu'ils font en effet ; soit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

nous importe de les conserver tels qu'ils sont. Il nous importe qu'ils jouissent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, & que d'odieuses disputes de Théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe enfin, d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple, que la douceur & l'humanité sont aussi les vertus du Chrétien.

JE ME hâte de passer à une discussion moins grave & moins sérieuse, mais qui nous intéresse encore assez pour mériter nos réflexions, & dans laquelle j'entrerai plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence; c'est celle du projet d'établir un Théâtre de Comédie à Genève. Je n'exposerai point ici mes conjectures sur les motifs qui vous ont pu porter à nous proposer un établissement si contraire à nos maximes. Quelles que soient vos raisons, il ne s'agit pour moi que des nôtres, & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'est que vous serez sûrement le premier Philosophe (a),
qui

(a) De deux célèbres Historiens, tous deux Philosophes, tous deux chers à M. d'Alembert, le moderne

qui jamais ait excité un peuple libre, une petite ville, & un Etat pauvre, à se charger d'un spectacle public.

QUE de questions je trouve à discuter dans celle que vous semblez résoudre ! Si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes ? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs ? Si l'austérité républicaine les peut comporter ? S'il faut les souffrir dans une petite ville ? Si la profession de Comédien peut être honnête ? Si les Comédiennes peuvent être aussi sages que d'autres femmes ? Si de bonnes loix suffisent pour réprimer les abus ? Si ces loix peuvent être bien observées ? &c. Tout est problème encore sur les vrais effets du Théâtre, parce que les disputes qu'il occasionne ne partageant que les Gens d'Eglise & les Gens du monde, chacun ne l'envisage que par ses préjugés. Voilà, Monsieur,

derne seroit de son avis, peut-être ; mais Tacite qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite si volontiers, & qu'à l'obscurité près il imite si bien quelquefois, en eut-il été de même ?

fieur, des recherches qui ne feroient pas indignes de votre plume. Pour moi, fans croire y suppléer, je me contenterai de chercher dans cet effai les éclairciffemens que vous nous avez rendus nécessaires; vous priant de considérer qu'en difant mon avis à votre exemple, je remplis un devoir envers ma Patrie, & qu'au-moins, fi je me trompe dans mon fentiment, cette erreur ne peut nuire à perfonne.

Au premier coup d'œil jetté fur ces institutions, je vois d'abord qu'un Spectacle est un amufement; & s'il est vrai qu'il faille des amusemens à l'homme, vous conviendrez au-moins qu'ils ne font permis qu'autant qu'ils font nécessaires, & que tout amufement inutile est un mal, pour un Etre dont la vie est si courte & le tems si précieux. L'état d'homme a fes plaisirs, qui dérivent de fa nature, & naiffent de fes travaux, de fes rapports, de fes befoins; & ces plaisirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus faine, rendent quiconque en fait jouir peu fenfible à tous les autres. Un Pere, un Fils, un Mari, un Citoyen,
ont

ont des devoirs si chers à remplir, qu'ils ne leur laissent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du tems rend le tems plus précieux encore, & mieux on le met à profit, moins on en fait trouver à perdre. Aussi voit-on constamment que l'habitude du travail rend l'inaction insupportable, & qu'une bonne conscience éteint le goût des plaisirs frivoles: mais c'est le mécontentement de soi-même, c'est le poids de l'oisiveté, c'est l'oubli des goûts simples & naturels, qui rendent si nécessaire un amusement étranger. Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la Scene, comme s'il étoit mal à son aise au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce Barbare (b) à qui l'on vantoit les magnificences du Cirque & des Jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon-homme, n'ont-ils ni femmes, ni enfans? Le Barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au Spectacle, & c'est là que chacun s'isole; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser

à

(b) Chrysoft. in Matth. Homel. 22.

à des fables , pour pleurer les malheurs des morts , ou rire aux dépens des vivans. Mais j'aurois dû sentir que ce langage n'est plus de faison dans notre siecle. Tâchons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

DEMANDER si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes , c'est faire une question trop vague ; c'est examiner un rapport avant que d'avoir fixé les termes. Les Spectacles sont faits pour le peuple , & ce n'est que par leurs effets sur lui , qu'on peut déterminer leurs qualités absolues. Il peut y avoir des Spectacles d'une infinité d'especes ; il y a de peuple à peuple une prodigieuse diversité de mœurs , de tempéramens , de caracteres. L'homme est un , je l'avoue ; mais l'homme modifié par les Religions , par les Gouvernemens , par les loix , par les coutumes , par les préjugés , par les climats , devient si différent de lui-même qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui est bon aux hommes en général , mais ce qui leur est bon dans tel tems ou dans tel pays : ainsi les Pieces de Ménandre faites pour le théâtre d'Athenes , étoient déplacées sur celui de Rome : ainsi les combats
des

des Gladiateurs, qui, sous la République, animoient le courage & la valeur des Romains, n'inspiroient, sous les Empereurs, à la populace de Rome, que l'amour du sang & la cruauté : du même objet offert au même Peuple en différens tems, il apprit d'abord à mépriser sa vie, & ensuite à se jouer de celle d'autrui.

QUANT à l'espece des Spectacles, c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent, & non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure; mais l'objet principal est de plaire, &, pourvu que le Peuple s'amuse, cet objet est assés rempli. Cela seul empêchera toujours qu'on ne puisse donner à ces sortes d'établissmens tous les avantages dont ils seroient susceptibles, & c'est s'abuser beaucoup que de s'en former une idée de perfection, qu'on ne sauroit mettre en pratique, sans rebuter ceux qu'on croit instruire. Voilà d'où naît la diversité des Spectacles, selon les goûts divers des nations. Un Peuple intrépide, grave & cruel, veut des fêtes meurtrières & périlleuses, où brillent la valeur & le sens-froid. Un Peuple féroce & bouillant veut du sang,

B

des

des combats, des passions atroces. Un Peuple voluptueux veut de la musique & des danses. Un Peuple galant veut de l'amour & de la politesse. Un Peuple badin veut de la plaifanterie & du ridicule. *Trahit sua quemque voluptas.* Il faut, pour leur plaire, des Spectacles qui favorisent leurs penchans, au-lieu qu'il en faudroit qui les modérassent.

La Scene, en général, est un tableau des passions humaines, dont l'original est dans tous les cœurs: mais si le Peintre n'avoit soin de flatter ces passions, les Spectateurs seroient bientôt rebutés, & ne voudroient plus se voir sous un aspect qui les fit mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses, c'est seulement à celles qui ne sont point générales, & qu'on hait naturellement. Ainsi l'Auteur ne fait encore en cela que suivre le sentiment du public; & alors ces passions de rebut sont toujours employées à en faire valoir d'autres, sinon plus légitimes, du-moins plus au gré des Spectateurs. Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la Scene. Un homme sans passions, ou qui les domineroit toujours, n'y

n'y fauroit intéresser personne; & l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien dans la Tragédie, feroit un personnage insupportable: dans la Comédie, il feroit rire, tout au plus.

Qu'on n'attribue donc pas au Théâtre le pouvoir de changer des sentimens ni des mœurs qu'il ne peut que suivre & embellir. Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, composeroit bientôt pour lui seul. Quand Moliere corrigea la Scene comique, il attaqua des modes, des ridicules; mais il ne choqua pas pour cela le goût du public (c), il le suivit ou le développa,

(c) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à se soutenir; le plus parfait de ses ouvrages tomba dans sa naissance, parce qu'il le donna trop-tôt, & que le public n'étoit pas mûr encore pour le Misanthrope.

Tout ceci est fondé sur une maxime évidente; savoir qu'un peuple suit souvent des usages qu'il méprise, ou qu'il est prêt à mépriser, si-tôt qu'on osera lui en donner l'exemple. Quand de mon tems on jouoit la fureur des Pantins, on ne faisoit que dire au Théâtre ce que pensoient ceux même qui passaient leur journée à ce sot amusement: mais les goûts constants d'un peuple, ses coutumes, ses vieux préjugés, doivent être respectés sur la Scene. Jamais Poëte ne s'est bien trouvé d'avoir violé cette loi.

veloppa, comme fit aussi Corneille de son côté. C'étoit l'ancien Théâtre qui commençoit à choquer ce goût, parce que, dans un siècle devenu plus poli, le Théâtre gardoit sa première grossièreté. Aussi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, si leurs chefs-d'œuvres étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoisseurs ont beau les admirer toujours; si le public les admire encore, c'est plus par honte de s'en dédire que par un vrai sentiment de leurs beautés. On dit que jamais une bonne Piece ne tombe; vraiment je le crois bien, c'est que jamais une bonne Piece ne choque les mœurs (d) de son tems. Qui est-ce qui doute que, sur nos Théâtres, la
meil-

(d) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment : car bien que l'une de ces choses ne soit pas l'autre, elles ont toujours une origine commune, & souffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne signifie pas que le bon goût & les bonnes mœurs regnent toujours en même tems, proposition qui demande éclaircissement & discussion; mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs, ce qui est incontestable.

meilleure Piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat ? On ne sauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressembtent point.

TOUT Auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangères a pourtant grand soin d'approprier sa Piece aux nôtres. Sans cette précaution , l'on ne réussit jamais , & le succès même de ceux qui l'ont prise a souvent des causes bien différentes de celles que lui suppose un observateur superficiel. Quand Arlequin Sauvage est si bien accueilli des Spectateurs , pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens & la simplicité de ce personnage , & qu'un seul d'entr'eux voulût pour cela lui ressembler ? C'est , tout au - contraire, que cette Piece favorise leur tour d'esprit , qui est d'aimer & rechercher les idées neuves & singulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'est précisément leur aversion pour les choses communes , qui les ramene quelquefois aux choses simples.

IL s'ensuit de ces premieres observations, que l'effet général du Spectacle est de renforcer le caractère national , d'augmenter les inclina-

tions naturelles , & de donner une nouvelle énergie à toutes les passions. En ce sens il sembleroit que cet effet , se bornant à charger & non changer les mœurs établies , la Comédie feroit bonne aux bons & mauvaise aux méchans. Encore dans le premier cas resteroit-il toujours à savoir si les passions trop irritées ne dégénèrent point en vices. Je fais que la Poétique du Théâtre prétend faire tout le contraire , & purger les passions en les excitant : mais j'ai peine à bien concevoir cette règle. Seroit-ce que pour devenir tempérant & sage , il faut commencer par être furieux & fou ?

„ E n non ! ce n'est pas cela , disent les par-
„ tisans du Théâtre. La Tragédie prétend bien
„ que toutes les passions dont elle fait des ta-
„ bleaux nous émeuvent , mais elle ne veut pas
„ toujours que notre affection soit la même que
„ celle du personnage tourmenté par une pas-
„ sion. Le plus souvent , au-contrainre , son but
„ est d'exciter en nous des sentimens opposés à
„ ceux qu'elle prête à ses personnages”. Ils
disent encore que si les Auteurs abusent du pou-
voir d'émouvoir les cœurs , pour mal placer
l'in-

l'intérêt , cette faute doit être attribuée à l'ignorance & à la dépravation des Artistes, & non point à l'art. Ils disent enfin que la peinture fidelle des passions & des peines qui les accompagnent , suffit seule pour nous les faire éviter avec tout le soin dont nous sommes capables.

IL NE faut, pour sentir la mauvaise foi de toutes ces réponses que consulter l'état de son cœur à la fin d'une Tragédie. L'émotion, le trouble, & l'attendrissement qu'on sent en soi-même & qui se prolonge après la Piece, annoncent-ils une disposition bien prochaine à surmonter & régler nos passions? Les impressions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude & qui reviennent si souvent, sont-elles bien propres à modérer nos sentimens au besoin? Pourquoi l'image des peines qui naissent des passions, effaceroit-elle celle des transports de plaisir & de joie qu'on en voit aussi naître, & que les Auteurs ont soin d'embellir encore pour rendre leurs Pieces plus agréables? Ne fait-on pas que toutes les passions sont sœurs, qu'une seule suffit pour en exciter mille, & que

les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes ? Le seul instrument qui serve à les purger est la raison, & j'ai déjà dit que la raison n'avoit nul effet au Théâtre. Nous ne partageons pas les affections de tous les personnages, il est vrai : car, leurs intérêts étant opposés, il faut bien que l'Auteur nous en fasse préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout ; mais loin de choisir pour cela les passions qu'il veut nous faire aimer, il est forcé de choisir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des Spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres, un Drama intéresse en faisant haïr les François ; à Tunis, la belle passion seroit la piraterie ; à Messine, une vengeance bien savoureuse ; à Goa, l'honneur de bruler des Juifs. Qu'un Auteur (a) choque ces maximes, il pourra faire

re

(a) Qu'on mette, pour voir, sur la Scene Française, un homme droit & vertueux, mais simple & grossier, sans amour, sans galanterie, & qui ne fasse point de belles phrases ; qu'on y mette un sage sans pré-

re une fort belle Piece où l'on n'ira point ; & & c'est alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance, pour avoir manqué à la premiere loi de son art , à celle qui sert de base à toutes les autres , qui est de réussir. Ainsi le Théâtre purge les passions qu'on n'a pas , & fomenté celles qu'on a. Ne voila-t-il pas un remede bien administré ?

IL Y A donc un concours de causes générales & particulieres, qui doivent empêcher qu'on ne puisse donner aux Spectacles la perfection dont on les croit susceptibles, & qu'ils ne produisent les effets avantageux qu'on semble en attendre. Quand on supposeroit même cette perfection aussi grande qu'elle peut être, & le peuple aussi bien disposé qu'on voudra ; encore ces effets se réduiroient-ils à rien., faute de moyens pour les rendre sensibles. Je ne sache que trois sortes d'instrumens, à l'aide desquels
on

préjugés, qui, ayant reçu un affront d'un Spadassin, refuse de s'aller faire égorger par l'offenseur, & qu'on épuise tout l'art du Théâtre pour rendre ces personnages intéressans comme le Cid au peuple François ; j'aurai tort, si l'on réussit.

on puisse agir sur les mœurs d'un peuple ; savoir , la force des loix , l'empire de l'opinion , & l'attrait du plaisir. Or les loix n'ont nul accès au Théâtre, dont la moindre contrainte (b) feroit une peine & non pas un amusement. L'opinion n'en dépend point , puis qu'au-lieu de faire la loi au public , le Théâtre la reçoit de lui ; & quant au plaisir qu'on y peut prendre , tout son effet est de nous y ramener plus souvent.

EXAMINONS s'il en peut avoir d'autres. Le Théâtre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc ? avant qu'il y eût des Comédies n'aimoit-on point les gens de bien, ne

(b) Les loix peuvent déterminer les sujets, la forme des Pièces, la manière de les jouer ; mais elles ne sauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au Théâtre faisoit égorger ceux qui s'endormoient ; encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé , & peu s'en fallut que le plaisir d'un court sommeil ne coûtât la vie à Vespasien. Nobles Acteurs de l'Opera de Paris , ah , si vous eussiez joui de la puissance impériale , je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu !

ne haïssoit-on point les méchans , & ces sentimens font-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de Spectacles ? Le Théâtre rend la vertu aimable... Il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raison font avant lui ! Les méchans sont haïs sur la Scene... Sont-ils aimés dans la Société, quand on les y connoit pour tels ? Est-il bien sûr que cette haine soit plutôt l'ouvrage de l'Auteur, que des forfaits qu'il leur fait commettre ? Est-il bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donneroient moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint ? Si tout son art consiste à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux , je ne vois point ce que cet art a de si admirable , & l'on ne prend là-dessus que trop d'autres leçons sans celle-là. Oserai-je ajouter un soupçon qui me vient ? Je doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phedre ou de Médée, ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la Piece ; & si ce doute est fondé, que faut-il penser de cet effet si vanté du Théâtre ?

JE voudrois bien qu'on me montrât clairement

ment & fans verbiage , par quels moyens il pourroit produire en nous des sentimens que nous n'aurions pas , & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes ? Que toutes ces vaines prétentions approfondies sont puériles & dépourvues de sens ! Ah si la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art , il y a long-tems qu'il l'auroit défigurée ! Quant à moi , dût-on me traiter de méchant encore pour oser soutenir que l'homme est né bon , je le pense & crois l'avoir prouvé ; la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête & nous inspire de l'aversion pour le mal , est en nous & non dans les Pièces. Il n'y a point d'art pour faire naître cet intérêt , mais seulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (c) est un sentiment aussi naturel au cœur humain que l'amour de soi-même ; il n'y naît point d'un arrangement de scènes ; l'auteur ne l'y porte pas , il l'y trouve ; & de
ce

(c) C'est du beau moral qu'il est ici question. Quoiqu'en disent les Philosophes , cet amour est inné dans l'homme , & sert de principe à la conscience.

ce pur sentiment qu'il flate naissent les douces larmes qu'il fait couler.

IMAGINEZ la Comédie aussi parfaite qu'il vous plaira. Où est celui qui, s'y rendant pour la première fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve, & déjà prévenu pour ceux qu'on y fait aimer ? Mais ce n'est pas de cela qu'il est question ; c'est d'agir conséquemment à ses principes & d'imiter les gens qu'on estime. Le cœur de l'homme est toujours droit sur tout ce qui ne se rapporte pas personnellement à lui. Dans les querelles dont nous sommes purement Spectateurs, nous prenons à l'instant le parti de la justice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos sentimens se corrompent ; & s'est alors seulement que nous préférons le mal qui nous est utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'est-ce pas un effet nécessaire de la constitution des choses, que le méchant tire un double avantage, de son injustice, & de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux
pour-

pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juste, excepté lui seul; en sorte que chacun lui rendît fidèlement ce qui lui est dû; & qu'il ne rendît ce qu'il doit à personne? Il aime la vertu, sans doute, mais il l'aime dans les autres, par ce qu'il espere en profiter; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui feroit coûteuse. Que va-t-il donc voir au Spectacle? Précisément ce qu'il voudroit trouver par-tout; des leçons de vertu pour le public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'ENTENS dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur; soit, mais quelle est cette pitié? Une émotion passagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite; un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions; une pitié stérile qui se repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanginaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainsi se cachoit le tyran de Phere au Spectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il
écou-

écoutoit sans émotion les cris de tant d'infortunés , qu'on egorgeoit tous les jours par ses ordres.

SI, selon la remarque de Diogene-Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables ; si les imitations du Théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la présence même des des objets imités ; c'est moins, comme le pense l'Abbé du Bos, parce que les émotions sont plus foibles & ne vont pas jusqu'à la douleur (d), que parce qu'elles sont pures & sans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité, sans avoir plus

(d) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons ; qu'il ne nous fait aimer ses Héros qu'autant qu'il nous plait. Cela est contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la Tragédie, parce qu'ils en sont émus au point d'en être incommodés ; d'autres, honteux de pleurer au Spectacle, y pleurent pourtant malgré eux ; & ces effets ne sont pas assez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

plus rien à mettre du nôtre ; au-lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soins, des soulagemens, des consolations, des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines, qui coûteroient du-moins à notre indolence, & dont nous sommes bien aises d'être exemptés. On diroit que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépends.

Au fond, quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui ? N'est-il pas content de lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame ? Ne s'est-il pas acquité de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudroit-on qu'il fît de plus ? Qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a point de rôle à jouer : il n'est pas Comédien.

Plus j'y réfléchis, & plus je trouve que tout ce qu'on met en représentation au Théâtre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Essex, le regne d'Elizabeth se recule à mes yeux de dix siècles, & si l'on jouoit un événement arrivé hier dans Paris,

ris, on me le feroit suppofer du tems de Moliere. Le Théâtre a fes regles, fes maximes, fa morale à part, ainfi que fon langage & fes vêtemens. On fe dit bien que rien de tout cela ne nous convient, & l'on fe croiroit auffi ridicule d'adopter les vertus de fes heros, que de parler en vers, & d'endoffier un habit à la Romaine. Voila donc à peu près à quoi fervent tous ces grands fentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphafe; à les reléguer à jamais fur la Scene, & à nous montrer la vertu comme un jeu de Théâtre, bon pour amufer le public, mais qu'il y auroit de la folie à vouloir transporter férieufement dans la Société. Ainfi la plus avantageufe impreflion des meilleures Tragédies eft de réduire à quelques affections paffageres, ftériles & fans effet, tous les devoirs de la vie humaine; à peu près comme ces gens polis qui croient avoir fait un acte de charité, en difant au pauvre: Dieu vous affifte.

ON peut, il eft vrai, donner un appareil plus fimple à la Scene, & rapprocher dans la Comédie le ton du Théâtre de celui du monde:

C

mais

mais de cette maniere on ne corrige pas les mœurs, on les peint, & un laid visage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que si l'on veut les corriger par leur charge, on quite la vraisemblance & la nature, & le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïssables, elle ne les rend que ridicules; & de là résulte un très grand inconvénient, c'est qu'à force de craindre les ridicules, les vices n'effraient plus, & qu'on ne sauroit guérir les premiers sans fomenter les autres. Pourquoi, direz-vous, supposer cette opposition nécessaire? Pourquoi, Monsieur? Parce que les bons ne tournent point les méchans en dérision, mais les écrasent de leur mépris, & que rien n'est moins plaissant & risible que l'indignation de la vertu. Le ridicule, au-contraire, est l'arme favorite du vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

AINSI tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des Spectacles, dirigés vers l'utilité publique. C'est une erreur, disoit le gra-

ve Mûralt , d'espérer qu'on y montre fidèlement les véritables rapports des choses : car, en général, le Poëte ne peut qu'altérer ces rapports , pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique il les diminue & les met au dessous de l'homme ; dans le tragique, il les étend pour les rendre héroïques, & les met au dessus de l'humanité. Ainsi jamais ils ne sont à sa mesure, & toujours nous voyons au Théâtre d'autres êtres que nos semblables. J'ajouterai que cette différence est si vraie & si reconnue qu'Aristote en fait une regle dans sa Poétique. *Comœdia enim deteriores, Tragœdia meliores quam nunc sunt imitari conantur.* Ne voila-t-il pas une imitation bien entendue, qui se propose pour objet ce qui n'est point, & laisse, entre le défaut & l'excès, ce qui est, comme une chose inutile ? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illusion y soit ? Il ne s'agit que de piquer la curiosité du peuple. Ces productions d'esprit , comme la plûpart des autres , n'ont pour but que les applaudissemens. Quand l'Auteur en reçoit & que les Acteurs les partagent, la Piece est parvenue à son

but & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or si le bien est nul: reste le mal, & comme celui-ci n'est pas douteux, la question me paroît décidée; mais passons à quelques exemples, qui puissent en rendre la solution plus sensible.

Je crois pouvoir avancer, comme une vérité facile à prouver, en conséquence des précédentes, que le Théâtre François, avec les défauts qui lui restent, est cependant à peu près aussi parfait qu'il peut l'être, soit pour l'agrément, soit pour l'utilité; & que ces deux avantages y sont dans un rapport qu'on ne peut troubler sans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre, ce qui rendroit ce même Théâtre moins parfait encore. Ce n'est pas qu'un homme de génie ne puisse inventer un genre de Pièces préférable à ceux qui sont établis: mais ce nouveau genre, ayant besoin pour se soutenir des talens de l'Auteur, périra nécessairement avec lui; & ses successeurs, dépourvus des mêmes ressources, seront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéresser & de plaire. Quels sont ces moyens parmi nous? Des ac-
tions

tions célèbres, de grands noms, de grands crimes, & de grandes vertus dans la Tragédie; le comique & le plaifant dans la Comédie; & toujours l'amour dans toutes deux (a). Je demande quel profit les mœurs peuvent tirer de tout cela?

ON ME dira que dans ces Pieces le crime est toujours puni, & la vertu toujours récompensée. Je réponds que, quand cela feroit, la plupart des actions tragiques, n'étant que de pures fables, des événemens qu'on fait être de l'invention du Poëte, ne font pas une grande impression sur les Spectateurs; à force de leur montrer qu'on veut les instruire, on ne les instruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenses s'operent toujours par des moyens si extraordinaires, qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses.

hu.

(a) Les Grecs n'avoient pas besoin de fonder sur l'amour le principal intérêt de leur Tragédie, & ne l'y fondoient pas, en effet. La nôtre, qui n'a pas la même ressource, ne sauroit se passer de cet intérêt. On verra dans la suite la raison de cette différence.

humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'est, ni ne peut être généralement vrai : car cet objet, n'étant point celui sur lequel les Auteurs dirigent leurs Pièces, ils doivent rarement l'atteindre, & souvent il feroit un obstacle au succès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impose par un air de grandeur ? Aussi la Scene François, sans contredit la plus parfaite, ou du-moins la plus régulière qui ait encore existé, n'est-elle pas moins le triomphe des grands scélérats que des plus illustres héros : témoin Catilina, Mahomet, Atrée, & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe pour juger de l'effet moral d'une Tragédie, & qu'à cet égard l'objet est rempli quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue règle ne soit violée. Comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne, la Pièce qui les représente, quoique Britannicus y périclisse. Mais par le même principe,

cipe , quel jugement porterons-nous d'une Tragédie où , bien que les criminels soient punis , ils nous sont présentés sous un aspect si favorable que tout l'intérêt est pour eux ? Où Caton , le plus grand des humains , fait le rôle d'un pédant ? où Cicéron , le sauveur de la République , Cicéron , de tous ceux qui portèrent le nom de peres de la patrie le premier qui en fut honoré & le seul qui le mérita , nous est montré comme un vil Rhéteur , un lâche ; tandis que l'infame Catilina , couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer , prêt d'égorger tous les magistrats , & de réduire sa patrie en cendres , fait le rôle d'un grand homme & réunit , par ses talens , sa fermeté , son courage , toute l'estime des Spectateurs ? Qu'il eut , si l'on veut , une ame forte : en étoit-il moins un scélérat détestable , & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille Piece , si ce n'est à encourager des Catilina , & à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique due aux gens de bien ? Mais tel est le goût qu'il faut flater sur la Sce-

ne , telles sont les mœurs d'un siècle instruit. Le savoir , l'esprit , le courage ont seuls notre admiration ; & toi , douce & modeste Vertu , tu restes toujours sans honneurs ! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres ! Victimes de nos applaudissemens insensés , n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse , pour le malheur du genre humain , du génie & des talens que lui donna la Nature ?

Atrée & Mahomet n'ont pas même la foible ressource du dénouement. Le monstre qui sert de héros à chacune de ces deux Pièces achève paisiblement ses forfaits , en jouit , & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la Tragédie.

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

JE veux bien supposer que les Spectateurs , renvoyés avec cette belle maxime , n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaisir & de jouissance ; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la Pièce où cette maxime est mise en exemple ?

QUANT

QUANT à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable, y feroit d'autant plus grand que celui-ci a bien un autre coloris, si l'Auteur n'avoit eu soin de porter sur un second personnage un intérêt de respect & de vénération, capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inspire. La scène, sur-tout, qu'ils ont ensemble est conduite avec tant d'art que Mahomet, sans se démentir, sans rien perdre de la supériorité qui lui est propre, est pourtant éclipsé par le simple bon sens & l'intrépide vertu de Zopire (b). Il falloit un Auteur qui sentît bien
fa

(b) Je me souviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire, que dans Mahomet lui-même; & je prenois cela pour un défaut. En y pensant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar emporté par son fanatisme ne doit parler de son maître qu'avec cet enthousiasme de zèle & d'admiration qui l'élève au dessus de l'humanité. Mais Mahomet n'est pas fanatique; c'est un fourbe qui, sachant bien qu'il n'est pas question de faire l'inspiré vis-à-vis de Zopire, cherche à le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raison doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela même qu'il est plus grand

force, pour oser mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais oui faire de cette scène en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne ; mais je n'en connois pas une au Théâtre François, où la main d'un grand maître soit plus sensiblement empreinte , & où le sacré caractère de la vertu l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie.

UNE autre considération qui tend à justifier cette Piece, c'est qu'il n'est pas seulement question d'étaler des forfaits , mais les forfaits du fanatisme en particulier , pour apprendre au peuple à le connoître & s'en deffendre. Par malheur , de pareils soins sont très inutiles , & ne sont pas toujours sans danger. Le fanatisme n'est pas une erreur , mais une fureur aveugle

& qu'il fait mieux discerner les hommes. Lui-même dit , ou fait entendre tout cela dans la scène. C'étoit donc ma faute si je ne l'avois pas senti : mais voilà ce qui nous arrive à nous autres petits Auteurs. En voulant censurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui sont des beautés pour les hommes de jugement.

gle & stupide que la raison ne retient jamais. L'unique secret pour l'empêcher de naître est de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent , ils n'en sont pas moins ardens à les suivre. Que si le fanatisme existe une fois, je ne vois encore qu'un seul moyen d'arrêter son progrès : c'est d'employer contre lui ses propres armes. Il ne s'agit ni de raisonner ni de convaincre ; il faut laisser là la philosophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus , je crains bien , par rapport à Mahomet , qu'aux yeux des Spectateurs , sa grandeur d'ame ne diminue beaucoup l'atrocité de ses crimes ; & qu'une pareille Piece, jouée devant des gens en état de choisir, ne fît plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a , du-moins , de bien sûr , c'est que de pareils exemples ne sont guere encourageans pour la vertu.

LE noir Atrée n'a aucune de ces excuses , l'horreur qu'il inspire est à pure perte ; il ne nous apprend rien qu'à frémir de son crime ; & quoiqu'il ne soit grand que par sa fureur , il
n'y

n'y a pas dans toute la Piece un seul personnage en état par son caractère de partager avec lui l'attention publique : car , quant au douxereux Pliftheue , je ne fais comment on l'a pu supporter dans une pareille Tragédie. Sénèque n'a point mis d'amour dans la sienne , & puisque l'Auteur moderne a pu se résoudre à l'imiter dans tout le reste , il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Assurément il faut avoir un cœur bien flexible pour souffrir des entretiens galants à côté des scènes d'Atrée.

AVANT de finir sur cette Piece , je ne puis m'empêcher d'y remarquer un mérite qui semblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeste est peut-être de tous ceux qu'on a mis sur notre Théâtre le plus sentant le goût antique. Ce n'est point un héros courageux , ce n'est point un modele de vertu , on ne peut pas dire non plus que ce soit un scélérat (c) ; c'est un homme foible

&

(c) La preuve de cela , c'est qu'il intéresse. Quant à la faute dont il est puni , elle est ancienne,

ne,

& pourtant intéressant, par cela seul qu'il est homme & malheureux. Il me semble aussi que par cela seul, le sentiment qu'il excite est extrêmement tendre & touchant : car cet homme tient de bien près à chacun de nous, au-lieu que l'héroïsme nous accable encore plus qu'il ne nous touche ; parce qu'après tout, nous n'y avons que faire. Ne seroit-il pas à désirer que nos sublimes Auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation & nous attendrir quelquefois pour la simple humanité souffrante, de peur que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour personne. Les anciens avoient des héros & mettoient des hommes sur leurs Théâtres ; nous, au-contraindre, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées ; mais ils savoient mieux l'exercer.

ne, elle est trop expiée, & puis c'est peu de chose pour un méchant de Théâtre qu'on ne tient point pour tel, s'il ne fait frémir d'horreur.

xercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque & que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un Vieillard d'Athenes cherchoit place au Spectacle & n'en trouvoit point ; de jeunes gens, le voyant en peine , lui firent signe de loin ; il vint , mais ils se ferrerent & se moquerent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du Théâtre , fort embarrassé de sa personne & toujours hué de la belle jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent , & se levant à l'instant , placerent honorablement le Vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le Spectacle & applaudie d'un battement de mains universel. *Eh, que de maux ! s'écria le bon Vieillard, d'un ton de douleur, les Athéniens savent ce qui est bon-nête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne, & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon sujet. Qu'apprend-on dans Phedre & dans Oedipe , sinon que l'homme n'est pas libre , & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre ?

Qu'ap-

Qu'apprend-on dans Médée, si ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre une mere cruelle & dénaturée ? Suivez la plupart des Pieces du Théâtre François : vous trouverez presque dans toutes des monstres abominables & des actions atroces, utiles, si l'on veut, à donner de l'intérêt aux Pieces & de l'exercice aux vertus, mais dangereuses certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître & à des forfaits qu'il ne devroit pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre & le paricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne fais quelles commodités suppositions, on les rend permis, ou pardonnables. On a peine à ne pas excuser Phedre incestueuse & versant le sang innocent. Syphax empoisonnant sa femme, le jeune Horace poignardant sa sœur, Agamemnon immolant sa fille, Oreste égorgeant sa mere, ne laissent pas d'être des personnages intéressans. Ajoutez que l'Auteur, pour faire parler chacun selon son caractère, est forcé de mettre dans la bouche
des

des méchans leurs maximes & leurs principes , revêtus de tout l'éclat des beaux vers , & débités d'un ton imposant & sententieux , pour l'instruction du Parterre.

SI LES Grecs supportoient de pareils Spectacles , c'étoit comme leur représentant des antiquités nationales qui couroient de tous tems parmi le peuple , qu'ils avoient leurs raisons pour se rappeler sans cesse , & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt , comment la même Tragédie peut-elle trouver parmi vous des Spectateurs capables de soutenir les tableaux qu'elle leur présente , & les personnages qu'elle y fait agir ? L'un tue son pere , épouse sa mere , & se trouve le frere de ses enfans. Un autre force un fils d'égorger son pere. Un troisieme fait boire au pere le sang de son fils. On frissonne à la seule idée des horreurs dont on pare la Scene Françoisé , pour l'amusement du Peuple le plus doux & le plus humain qui soit sur la terre ! Non... je le soutiens , & j'en atteste l'effroi des Lecteurs , les massacres des Gladiateurs n'étoient pas si barbares

bares que ces affreux Spectacles. On voyoit couler du sang, il est vrai; mais on ne fouilloit pas son imagination de crimes qui font frémir la Nature.

HEUREUSEMENT la Tragédie telle qu'elle existe est si loin de nous, elle nous présente des êtres si gigantesques, si boursoufflés, si chimériques, que l'exemple de leurs vices n'est gueres plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire, elle nous fait aussi moins de mal. Mais il n'en est pas ainsi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les personnages ressemblent mieux à des hommes. Tout en est mauvais & pernicieux, tout tire à conséquence pour les Spectateurs; & le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe que plus la Comédie est agréable & parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs: mais sans répéter ce que j'ai déjà dit de sa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application, & de jeter un coup d'œil sur votre Théâtre comique.

D

PRE-

PRENONS-LE dans sa perfection, c'est-à-dire, à sa naissance. On convient & on le sentira chaque jour davantage, que Moliere est le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous soient connus ; mais qui peut disconvenir aussi que le Théâtre de ce même Moliere , des talens duquel je suis plus l'admirateur que personne , ne soit une école de vices & de mauvaises mœurs , plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner ? Son plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité en ridicule, & de mettre la ruse & le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt ; ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent , ses vicieux sont des gens qui agissent & que les plus brillans succès favorissent le plus souvent ; enfin l'honneur des applaudissemens , rarement pour le plus estimable , est presque toujours pour le plus adroit.

EXAMINEZ le comique de cet Auteur : par-tout vous trouverez que les vices de caractère en sont l'instrument, & les défauts naturels le sujet ; que la malice de l'un punit la sim-

simplicité de l'autre ; & que les fots font les victimes des méchans : ce qui , pour n'être que trop vrai dans le monde , n'en vaut pas mieux à mettre au Théâtre avec un air d'approbation , comme pour exciter les ames perfides à punir , sous le nom de fotife , la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis , vexat censura columbas.

Voilà l'esprit général de Moliere & de ses imitateurs. Ce sont des gens qui , tout au plus , raillent quelquefois les vices , sans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens , disoit un Ancien , qui savent bien moucher la lampe , mais qui n'y mettent jamais d'huile.

VOYEZ comment , pour multiplier ses plaisanteries , cet homme trouble tout l'ordre de la Société ; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée ; comment il tourne en dérision les respectables droits des peres sur leurs enfans , des maris sur leurs femmes , des maîtres sur leurs serviteurs ! Il fait rire , il est vrai , & n'en devient que plus coupable , en forçant ,

par un charme invincible , les Sages mêmes de se prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entens dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blamable d'un Bourgeois sans esprit & vain qui fait sottement le Gentilhomme , ou du Gentilhomme fripon qui le dupe ? Dans la Piece dont je parle , ce dernier n'est-il pas l'honnête-homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt & le Public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel d'un Payfan assés fou pour épouser une Demoiselle , ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une Piece où le Parterre applaudit à l'infidélité , au mensonge , à l'impudence de celle-ci , & rit de la bêtise du Manan puni ? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere , de lui manquer de respect , de lui faire mille insultans reproches , & , quand ce pere irrité lui donne sa malédiction ,
de

de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable; & la Pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs?

JE NE m'arrêterai point à parler des Valets. Ils sont condamnés par tout le monde (d); & il seroit d'autant moins juste d'imputer à Moliere les erreurs de ses modeles & de son siecle qu'il s'en est corrigé lui-même. Ne nous prévalons, ni des irrégularités qui peuvent se trouver dans les ouvrages de sa jeunesse, ni de ce qu'il y a de moins bien dans

(d) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il se peut que les Valets ne soient plus que les instrumens des méchancetés des maîtres, depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la Société fût bonne au Théâtre. Supposé qu'il faille quelques fourberies dans les Pièces, je ne fais s'il ne vaudroit pas mieux que les Valets seuls en fussent chargés & que les honnêtes gens fussent aussi des gens honnêtes; au-moins sur la Scène.

dans ses autres Pieces, & passons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour son chef-d'œuvre: je veux dire, le *Misanthrope*.

JE trouve que cette Comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé son Théâtre; & nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au Public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent: sur ce goût il s'est formé un modele, & sur ce modele un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caractères comiques, & dont il a distribué les divers traits dans ses Pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête-homme, mais un homme du monde; par conséquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules; &, comme j'ai déjà dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très propre à y réussir. Ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de Société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restoit à
jouer

jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le Misanthrope.

Vous ne sauriez me nier deux choses : l'une, qu'Alceste dans cette Piece est un homme droit, sincere, estimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'Auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Moliere inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceste, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de Misanthrope en impose, comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne feroit pas un défaut, mais une dépravation de la Nature & le plus grand de tous les vices : puisque, toutes les vertus sociales se rapportant à la bienfaisance, rien ne leur est si directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Misanthrope est un monstre. S'il pouvoit exister, il ne feroit pas rire ; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu

à la Comédie Italienne une Piece intitulée, *la vie est un songe*. Si vous vous rappelez le Héros de cette Piece, voila le vrai Misantrope.

QU'EST-CE donc que le Misantrope de Moliere ? Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siecle & la méchanceté de ses Contemporains ; qui , précisément parce qu'il aime ses semblables , hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement & les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit , seroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit soutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les siens , parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci , & ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentimens du Misantrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain ; mais en quelle occasion le dit-il (e) ? Quand , outré d'avoir vu son

(e) J'avertis qu'étant sans livres , sans mémoire,

son ami trahir lâchement son sentiment & tromper l'homme qui le lui demande , il s'en voit encore plaifanter lui-même au plus fort de fa colere. Il est naturel que cette colere dégénere en emportement & lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid. D'ailleurs, la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause.

*les uns, parce qu'ils sont méchans,
Et les autres, pour être aux méchans, complaisans.*

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi , mais de la méchanceté des uns & du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni frippons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit Misantrope en ce sens ;

re , & n'ayant pour tous matériaux qu'un confus souvenir des observations que j'ai faites autrefois au Spectacle , je puis me tromper dans mes citations & renverser l'ordre des Pièces. Mais quand mes exemples seroient peu justes , mes raisons ne le seroient pas moins , attendu qu'elles ne sont point tirées de telle ou telle Piece , mais de l'esprit général du Théâtre, que j'ai bien étudié.

sens ; ou plutôt , les vrais Misantropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi : car au fond , je ne connois point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde , qui , toujours charmé de tout , encourage incessamment les méchans , & flatte par sa coupable complaisance les vices d'où naissent tous les désordres de la Société.

UNE preuve bien sûre qu'Alceste n'est point Misantrope à la lettre , c'est qu'avec ses brusqueries & ses incartades , il ne laisse pas d'intéresser & de plaire. Les Spectateurs ne voudroient pas , à la vérité , lui ressembler : parce que tant de droiture est fort incommode ; mais aucun d'eux ne feroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui ressemblât , ce qui n'arriveroit pas s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres Pièces de Moliere , le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable ; dans celle-là , quoiqu'Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire , on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion , la force de la
vertu

vertu l'emporte sur l'art de l'Auteur & fait honneur à son caractère. Quoique Moliere fit des Pièces répréhensibles, il étoit personnellement honnête-homme, & jamais le pinceau d'un honnête-homme ne fut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le Parterre à la première représentation, de n'avoir pas été, sur le Sonnet, de l'avis du Misantrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

CEPENDANT ce caractère si vertueux est présenté comme ridicule ; il l'est, en effet, à certains égards, & ce qui démontre que l'intention du Poëte est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le Sage de la Pièce ; un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours

jours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; qui sont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres; qui, de leur maison bien fermée, verroient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre: attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

ON voit bien que le phlegme raisonneur de celui-ci est très propre à redoubler & faire sortir d'une manière comique les emportemens de l'autre; & le tort de Molière n'est pas d'avoir fait du Misanthrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractère du Misanthrope n'est pas à la disposition du Poëte; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice,

vice , née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en soit susceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices qui l'ont irritée sert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus , cette contemplation continuelle des désordres de la Société, le détache de lui-même pour fixer toute son attention sur le genre humain. Cette habitude élève, aggrandit ses idées , détruit en lui les inclinations basses qui nourrissent & concentrent l'amour propre ; & de ce concours naît une certaine force de courage , une fierté de caractère qui ne laisse prise au fond de son âme qu'à des sentimens dignes de l'occuper.

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme ; que la passion ne le rende souvent foible , injuste , déraisonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres , avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colère, & qu'en
l'ir.

l'irritant à dessein , un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même ; mais il n'en est pas moins vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets , & qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en jeu : sans quoi, c'est substituer un autre homme au Misantrope & nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

VOILA donc de quel côté le caractère du Misantrope doit porter ses défauts , & voila aussi de quoi Moliere fait un usage admirable dans toutes les scènes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très bien placées ; mais ce caractère âpre & dur , qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même tems de tout chagrin puérile qui n'a nul fondement raisonnable , & de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'empporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits

au tableau ; mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans , il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse , que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent : il doit le souffrir sans en murmurer. Il connoit les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Moliere a mal saisi le Misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur ? Non, sans doute. Mais voilà par où le desir de faire rire aux dépens du personnage , l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractère.

APRÈS l'aventure du Sonnet , comment Alceste ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit , comme si c'étoit la première fois de sa vie qu'il eût été sincère, ou la première fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès ;
loin

loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

*Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester.*

Un Misantrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester , il n'a qu'à ouvrir les yeux ; & il n'estime pas assés l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le Parterre.

DANS la scene avec Dubois , plus Alceste a de sujet de s'impatier , plus il doit rester flegmatique & froid : parce que l'étourderie du Valet n'est pas un vice. Le Misantrope & l'homme emporté sont deux caractères très différens : c'étoit là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le Parterre.

Au risque de faire rire aussi le Lecteur a mes dépens , j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très grandes convenances , une très grande vérité , & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel chan-

changement à son plan que Philinte entrât comme Acteur nécessaire dans le nœud de sa Piece , en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes , & dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que le Misantrope fût toujours furieux contre les vices publics , & toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au-contre, le philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la Société avec un flegme Stoïque , & se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. En effet, j'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait , & qu'ils ne gardent leur philosophie qu'aussi long-tems qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brule, lui crioit-on. Que m'importe ? répondoit-il, je n'en suis que le locataire. A la fin

E

le

le feu pénétra jusqu'à lui. Auffi-tôt il s'élan-
ce, il court, il crie, il s'agite ; il commence
à comprendre qu'il faut quelquefois prendre
intérêt à la maison qu'on habite , quoiqu'elle
ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caractères
en question sur cette idée , chacun des deux
eût été plus vrai, plus théâtral, & que celui
d'Alceste eût fait incomparablement plus d'ef-
fet : mais le Parterre alors n'auroit pu rire
qu'aux dépens de l'homme du monde , &
l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dé-
pens du Misanthrope (f).

DANS la même vue, il lui fait tenir quel-
quefois des propos d'humeur, d'un goût tout
con-

(f) Je ne doute point que, sur l'idée que je
viens de proposer, un homme de génie ne pût fai-
re un nouveau Misanthrope, non moins vrai, non
moins naturel que l'Athénien , égal en mérite à
celui de Moliere , & sans comparaison plus in-
structif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette
nouvelle Piece , c'est qu'il seroit impossible qu'elle
réussît : car, quoiqu'on dise, en choses qui dés-
honorent , nul ne rit de bon cœur à ses dépens.
Nous voilà rentrés dans mes principes.

contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du Sonnet :

La peste de ta chute, empoisonneur au Diable !

En eusses-tu fait une à te casser le nés.

pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misanthrope qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le Sonnet d'Oronte ; & il est bien étrange que celui qui la fait proposer un instant après la chanson du *Roi Henri* pour un modèle de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit : car le dépit ne dicte rien moins que des pointes , & Alceste qui passe sa vie à gronder , doit avoir pris , même en grondant , un ton conforme à son tour d'esprit.

Morbleu ! vil complaisant ! vous louez des sottises.

C'est ainsi que doit parler le Misanthrope en colère. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le Parterre ; & voilà comment on avilit la vertu.

UNE chose assez remarquable , dans cette

Comédie, est que les charges étrangères que l'Auteur a données au rôle du Misantrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractère. Ainsi, tandis que dans toutes ses autres Pièces les caractères sont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci seule les traits sont émouffés pour la rendre plus théatrale. La même scène dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverser & user de détours, pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le Misantrope : c'est un honnête homme du monde qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractère vouloit qu'il lui dît brusquement, votre Sonnet ne vaut rien, jetez le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Misantrope & de ses *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte, à son exemple, lui eût dit en cet endroit, *Et que dis-tu donc, traître ?* qu'avoit-il à repliquer ? En vérité, ce n'est pas la peine de rester Misantrope pour ne l'être qu'à demi : car, si l'on se permet le premier ménagement &

& la première altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de Cour?

L'AMI d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des Juges, c'est à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienfaisances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt? Solliciter un Juge! Il ne faut pas être Misantrope, il suffit d'être honnête-homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un Juge l'exhorte à remplir son devoir & alors il lui fait une insulte, ou il lui propose une acception de personnes & alors il le veut séduire: puisque toute acception de personnes est un crime dans un Juge qui doit connoître l'affaire & non les parties, & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même; & qu'il vaut mieux

perdre une cause juste que de faire une mauvaise action. Cela est clair , net , il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes , je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le Misantrope si ridicule , il ne faisoit que le devoir d'un homme de bien ; & que son caractère étoit mal rempli d'avance , si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse agir ce caractère dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scène plus théâtrale, & produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste, & ensuite la censure intrépide & vivement apostrophée de la conversation chez la Coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de Cour.

Ici l'Auteur a marqué fortement la distinction du Médisant & du Misantrope. Celui-ci, dans son fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteste la satire. Ce sont les vices

pu-

publics, ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse & secrète médisance est indigne de lui, il la méprise & la hait dans les autres ; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la Piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scene : parce qu'il est là ce qu'il doit être & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

MAIS, en général, on ne peut nier que, si le Misantrope étoit plus Misantrope, il ne fût beaucoup moins plaisant : parce que sa franchise & sa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laisseroit jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois son caractère : c'est au-contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raison l'y oblige encore ; c'est que le Misantrope de Théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conséquent tempérer sa droiture & ses manieres, par quelques-uns de ces égards de mensonge & de fausseté qui com-

posent la politesse & que le monde exige de quiconque y veut être supporté. S'il s'y montreroit autrement, ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur est bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; & c'est ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public, s'il étoit tout à fait sage.

ON A peine à quitter cette admirable Piece, quand on a commencé de s'en occuper ; &, plus on y songe, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puisqu'elle est, sans contredit, de toutes les Comédies de Moliere, celle qui contient la meilleure & la plus saine morale, sur celle-là jugeons des autres ; & convenons que, l'intention de l'Auteur étant de plaire à des esprits corrompus, ou sa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même : en ce qu'il séduit par une apparence de raison : en ce qu'il fait préférer l'usage & les maximes du monde à l'exakte probité : en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice & la vertu : en ce qu'au grand soulagement des Spectateurs, - il leur

per-

perfuade que, pour être honnête-homme, il fuffit de n'être pas un franc fcélérat.

J'AUROIS trop d'avantage, fi je voulois paffer de l'examen de Moliere à celui de fes fuccelfeurs, qui, n'ayant ni fon génie, ni fa probité, n'en ont que mieux fuivi fes vues intéreffées, en s'attachant à flatter une jeunefle débauchée & des femmes fans mœurs. Je ne ferai pas à Dancourt l'honneur de parler de lui : fes Pieces n'effarouchent pas par des termes obfcenes, mais il faut n'avoir de chafte que les oreilles, pour les pouvoir fupporter. Regnard, plus modeste, n'eft pas moins dangereux : laiffant l'autre amufer les femmes perdues, il fe charge, lui, d'encourager les filoux. C'eft une chofe incroyable qu'avec l'agrément de la Police, on joue publiquement au milieu de Paris une Comédie, où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, fon neveu, l'honnête-homme de la Piece, s'occupe avec fon digne cortège, de foins que les loix paient de la corde ; & qu'au lieu des larmes que la feule humanité fait verfer en pareil cas aux indiffé-

rens mêmes, on égaie, à l'envi, de plaifanteries barbares le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés, les plus touchans sentimens de la Nature, font joués dans cette odieuse scene. Les tours les plus punissables y font rassemblés comme à plaisir, avec un enjouement qui fait passer tout cela pour des gentilleffes. Faux-acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité, tout y est & tout y est applaudi. Le mort s'étant avisé de renaître, au grand déplaisir de son cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui s'est fait en son nom, on trouve le moyen d'arracher son consentement de force, & tout se termine au gré des Acteurs & des Spectateurs, qui, s'intéressant malgré eux à ces misérables, sortent de la Piece avec cet édifiant souvenir, d'avoir été dans le fond de leurs cœurs, complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Osons le dire sans détour. Qui de nous est assés sûr de lui pour supporter la représentation d'une pareille Comédie, sans être de moitié des tours qui s'y jouent? Qui ne se-
roit

roit pas un peu fâché si le filou venoit à être surpris ou manquer son coup ? Qui ne devient pas un moment filou soi-même en s'intéressant pour lui ? Car s'intéresser pour quelqu'un qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place ? Belle instruction pour la jeunesse que celle où les hommes faits ont bien de la peine à se garantir de la séduction du vice ! Est-ce-à-dire qu'il ne soit jamais permis d'exposer au Théâtre des actions blâmables ? Non : mais en vérité, pour savoir mettre un fripon sur la Scene, il faut un Auteur bien honnête-homme.

Ces défauts sont tellement inhérens à notre Théâtre, qu'en voulant les en ôter, on le défigure. Nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des Pièces plus épurées ; mais aussi qu'arrive-t-il ? Qu'elles n'ont plus de vrai comique & ne produisent aucun effet. Elles instruisent beaucoup, si l'on veut ; mais elles ennuiant encore davantage. Autant vaudroit aller au Sermon.

DANS cette décadence du Théâtre, on se voit contraint d'y substituer aux véritables
beautés

beautés éclipsées , de petits agrémens capables d'en imposer à la multitude. Ne sachant plus nourrir la force du Comique & des caractères , on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même chose dans la Tragédie pour suppléer aux situations prises dans des intérêts d'Etat qu'on ne connoît plus , & aux sentimens naturels & simples qui ne touchent plus personne. Les Auteurs concourent à l'envi pour l'utilité publique à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette passion dangereuse ; & , depuis Moliere & Corneille, on ne voit plus réussir au Théâtre que des Romans , sous le nom de Pieces dramatiques.

L'AMOUR est le regne des femmes. Ce sont elles qui nécessairement y donnent la loi : parce que , selon l'ordre de la Nature , la résistance leur appartient & que les hommes ne peuvent vaincre cette résistance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces fortes de Pieces est donc d'étendre l'empire du Sexe , de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du Public , & de
leur

leur donner sur les Spectateurs le même pouvoir qu'elles ont sur leurs Amans. Penſez-vous , Monsieur , que cet ordre ſoit ſans inconvénient , & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes , les hommes en ſeront mieux gouvernés ?

IL peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête-homme ; mais eſt-ce d'elles , en général , qu'il doit prendre conſeil , & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur ſexe , à moins d'avilir le nôtre ? Le plus charmant objet de la Nature , le plus capable d'émouvoir un cœur ſenſible & de le porter au bien , eſt , je l'avoue , une femme aimable & vertueuſe ; mais cet objet céleſte où ſe cache-t-il ? N'eſt-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaifir au Théâtre , pour en trouver de ſi différens dans la Société ? Cependant le tableau ſéducteur fait ſon effet. L'enchantement cauſé par ces prodiges de ſageſſe tourne au profit des femmes ſans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que ſur la Scène , le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à
la

la vertu est de chercher une maîtresse qui l'y conduise, espérant bien trouver une Constance ou une Cénie (g) tout-au-moins. C'est ainsi que, sur la foi d'un modele imaginaire, sur un air modeste & touchant, sur une douceur contrefaite, *nescius auræ fallacis*, le jeune insensé court se perdre, en pensant devenir un Sage.

CECI me fournit l'occasion de proposer une espece de problème. Les Anciens avoient en général un très grand respect pour les femmes (h); mais ils marquoient

ce

(g) Ce n'est point par étourderie que je cite Cénie en cet endroit, quoique cette charmante Piece soit l'ouvrage d'une femme: car, cherchant la vérité de bonne foi, je ne fais point déguiser ce qui fait contre mon sentiment; & ce n'est pas à une femme, mais aux femmes que je refuse les talens des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'Auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ses discours, je lui rends un hommage pur & désintéressé, comme tous les éloges sortis de ma plume.

(h) Ils leur donnoient plusieurs noms honorables que nous n'avons plus, ou qui sont bas & surannés parmi nous. On fait quel usage Virgile
a fait

ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public , & croyoient honorer leur modestie , en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays , où les mœurs étoient les plus pures , étoit celui où l'on parloit le moins des femmes ; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est , sur ce principe , qu'un Spartiate , entendant un Etranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de sa connoissance , l'interrompt en colere : ne cesseras-tu point , lui dit-il , de médire d'une femme de bien ? De-là venoit encore que , dans leur Comédie , les rôles d'amoureuses & de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient

a fait de celui de *Matres* dans une occasion où les Meres Troyennes n'étoient gueres sages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames* qui ne convient pas à toutes , qui même vieillit insensiblement , & qu'on a tout-à-fait pros crit du ton à la mode. J'observe que les Anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la Nature , & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

avoient une telle idée de la modestie du Sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille sur la Scene, seulement en représentation (i). En un mot l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

CHE's nous, au-contrainre, la femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit; de qui l'on parle le plus; qu'on voit le plus dans le monde; chés qui l'on dîne le plus souvent; qui donne le plus impérieusement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, assigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places; & dont les humbles savans mendient le plus bassement la faveur. Sur la Scene, c'est pis encore. Au fond, dans le monde elles ne fa-
vent

(i) S'ils en ufoient autrement dans les Tragédies, c'est que, suivant le système politique de leur Théâtre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les personnes d'un haut rang n'ont pas besoin de pudeur, & font toujours exception aux regles de la morale.

vent rien , quoiqu'elles jugent de tout ; mais au Théâtre, savantes du savoir des hommes, philosophes, grace aux Auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talens , & les imbécilles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela , dans le vrai , c'est se moquer d'elles , c'est les taxer d'une vanité puérile ; & je ne doute pas que les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plupart des Pièces modernes : c'est toujours une femme qui fait tout , qui apprend tout aux hommes ; c'est toujours la Dame de Cour qui fait dire le Catéchisme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne sauroit se nourrir de son pain, s'il n'est coupé par sa Gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe aux nouvelles Pièces. La Bonne est sur le Théâtre, & les enfans sont dans le Parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ses avantages , & que de tels précepteurs ne puissent donner du poids & du prix à leurs leçons ; mais revenons à ma question. De l'usage antique & du nôtre,

je demande lequel est le plus honorable aux femmes , & rend le mieux à leur sexe les vrais respects qui lui sont dûs ?

LA même cause qui donne , dans nos Pièces tragiques & comiques , l'ascendant aux femmes sur les hommes , le donne encore aux jeunes-gens sur les vieillards ; & c'est un autre renversement des rapports naturels , qui n'est pas moins répréhensible. Puisque l'intérêt y est toujours pour les amans , il s'ensuit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordre. Ou , pour former le nœud de l'intrigue , ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes amans & alors ils sont haïssables ; ou ils sont amoureux eux-mêmes & alors ils sont ridicules. *Turpe senex miles*. On en fait dans les Tragédies des tirans , des usurpateurs ; dans les Comédies des jaloux , des usuriers , des pédans , des peres insupportables que tout le monde conspire à tromper. Voilà sous quel honorable aspect on montre la vieillesse au Théâtre , voilà quel respect on inspire pour elle aux jeunes-gens. Remerci-
cions

cions l'illustre Auteur de Zaire & de Nanine d'avoir soustrait à ce mépris le vénérable Luzignan & le bon vieux Philippe Humbert. Il en est quelques autres encore ; mais cela suffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public , & pour effacer l'avilissement où la plupart des Auteurs se plaisent à montrer l'âge de la sagesse , de l'expérience & de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des personnages odieux au Théâtre , n'aide à les faire rebuter dans la Société , & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Comédie , on ne les méprise tous également ? Observez à Paris dans une assemblée , l'air suffisant & vain , le ton ferme & tranchant d'une impudente jeunesse , tandis que les Anciens , craintifs & modestes , ou n'osent ouvrir la bouche , ou sont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les Provinces , & dans les lieux où les Spectacles ne sont point établis ; & par toute la terre , hors les grandes villes , une tête chenue & des che-

veux blancs n'impriment-ils pas toujours du respect ? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à se rendre méprisables , en renonçant au maintien qui leur convient , pour prendre indécemment la parure & les manières de la jeunesse , & que faisant les galants à son exemple , il est très simple qu'on la leur préfère dans son métier ; mais c'est tout au-contraire pour n'avoir nul autre moyen de se faire supporter , qu'ils sont contraints de recourir à celui-là , & ils aiment encore mieux être soufferts à la faveur de leurs ridicules , que de ne l'être point du tout. Ce n'est pas assurément qu'en faisant les agréables ils le deviennent en effet , & qu'un galant sexagenaire soit un personnage fort gracieux ; mais son indécence même lui tourne à profit : c'est un triomphe de plus pour une femme , qui , traînant à son char un Nestor , croit montrer que les glaces de l'âge ne garantissent point des feux qu'elle inspire. Voilà pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces Doyens de Cithere , & ont la malice de traiter d'hommes charmans , de vieux foux

foux qu'elles trouveroient moins aimables s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon sujet.

Ces effets ne sont pas les seuls que produit l'intérêt de la Scene uniquement fondé sur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importans, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été souvent & fortement allégués par les Ecrivains ecclésiastiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une passion contagieuse sont, leur a-t-on répondu, prévenus par la maniere de le présenter; l'amour qu'on expose au Théâtre y est rendu légitime, son but est honnête, souvent il est sacrifié au devoir & à la vertu, & dès qu'il est coupable il est puni. Fort bien: mais n'est-il pas plaissant qu'on prétende ainsi régler après coup les mouvemens du cœur sur les préceptes de la raison, & qu'il faille attendre les événemens pour savoir quelle impression l'on doit recevoir des situations qui les amènent? Le mal qu'on reproche au Théâtre n'est pas précisément d'inspirer des passions

criminelles, mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le besoin; elles ne donnent pas précisément de l'amour, mais elles préparent à en sentir; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainsi elles ne sont innocentes ou criminelles que par l'usage que nous en faisons selon notre caractère, & ce caractère est indépendant de l'exemple. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au Théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il delà que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au-moins de contrepoison? Mais si l'idée de l'innocence embellit quelques instans le sentiment qu'elle accompagne, bientôt les cir-

con-

constances s'effacent de la mémoire , tandis que l'impression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manilius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille , à ne considérer cette action qu'en elle-même , qu'avoit-elle de répréhensible ? Rien sans doute : elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc , d'une action fort honnête , faire un exemple de corruption. Voila l'effet des amours permis du Théâtre.

ON prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses foiblesses. Je ne fais là-dessus comment les Auteurs s'y prennent ; mais je vois que les Spectateurs sont toujours du parti de l'amant foible , & que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je demande si c'est un grand moyen d'éviter de lui ressembler ?

RAPPELLEZ-VOUS , Monsieur , une Piece à laquelle je crois me souvenir d'avoir assisté avec vous , il y a quelques années , &

qui nous fit un plaisir auquel nous nous attendions peu , soit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théâtrales que nous n'avions pensé , soit que l'Actrice prêtât son charme ordinaire au rôle qu'elle faisoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle disposition d'esprit le Spectateur voit-il commencer cette Piece ? Dans un sentiment de mépris pour la foiblesse d'un Empereur & d'un Romain , qui balance comme le dernier des hommes entre sa maîtresse & son devoir ; qui , flottant incessamment dans une déshonorante incertitude , avilit par des plaintes efféminées ce caractère presque divin que lui donne l'histoire ; qui fait chercher dans un vil soupirant de ruelle le bienfaiteur du monde , & les délices du genre humain. Qu'en pense le même Spectateur après la représentation ? Il finit par plaindre cet homme sensible qu'il méprisoit , par s'intéresser à cette même passion dont il lui faisoit un crime ; par murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en faire aux loix de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprou-

éprouvoit à la représentation. Le rôle de Titus, très bien rendu, eut fait de l'effet s'il eût été plus digne de lui; mais tous sentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, & que c'étoit le sort de son amour qui déterminoit l'espece de la catastrophe. Non que ses plaintes continuelles donnaissent une grande émotion durant le cours de la Piece; mais au cinquieme Acte où, cessant de se plaindre, l'air morne, l'œil sec & la voix éteinte, elle faisoit parler une douleur froide approchante du désespoir, l'art de l'Actrice ajoutoit au pathétique du rôle, & les Spectateurs vivement touchés commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que signifioit cela, sinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée; qu'on sentoit d'avance la douleur dont son cœur seroit pénétré; & que chacun auroit voulu que Titus se laissât vaincre, même au risque de l'en moins estimer? Ne voila-t-il pas une Tragédie qui a bien rempli son objet, & qui a bien appris aux Spectateurs à surmonter les foiblesses de l'amour?

L'E'VÉNEMENT dément ces vœux secrets, mais qu'importe ? Le dénouement n'efface point l'effet de la Piece. La Reine part sans le congé du Parterre : l'Empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajouter *invito spectatore*. Titus a beau rester Romain, il est seul de son parti ; tous les Spectateurs ont épousé Bérénice.

QUAND même on pourroit me disputer cet effet ; quand même on soutiendrait que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus, vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la Piece, & fait qu'en plaignant Bérénice, on est bien aise de la plaindre ; on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes : parce que, comme je l'ai déjà dit, les sacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme secret, même pour les cœurs corrompus : & la preuve que ce sentiment n'est point l'ouvrage de la Piece, c'est qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines passions satisfaites ne leur semblent préférables à la vertu même, & que, s'ils sont contents de voir Ti-

tus

tus vertueux & magnanime, ils ne le fussent encore plus de le voir heureux & foible, ou du-moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible, imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur, Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes opposées, abdiquer l'Empire aux pieds de Bérénice; que, pénétrée d'un si grand sacrifice, elle sente que son devoir seroit de refuser la main de son amant, & que pourtant elle l'accepte; que tous deux enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, & renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvemens de la Nature, le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre; qu'une scène si touchante soit animée des sentimens tendres & pathétiques que le sujet fournit & que Racine eut si bien fait valoir; que Titus en quittant les Romains leur adresse un discours, tel que la circonstance

stance & le sujet le comportent: n'est-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un Auteur ne soit de la dernière mal-adresse, un tel discours doit faire fondre en larmes toute l'assemblée? La Piece, finissant ainsi, sera, si l'on veut, moins bonne, moins instructive, moins conforme à l'histoire; mais en fera-t-elle moins de plaisir, & les Spectateurs en sortiront-ils moins satisfaits? Les quatre premiers Actes subsisteroient à peu près tels qu'ils sont, & cependant on en tireroit une leçon directement contraire. Tant il est vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impression que les maximes de la sagesse, & que l'effet d'une Tragédie est tout-à-fait indépendant de celui du dénouement!

VEUT-ON savoir s'il est sûr qu'en montrant les suites funestes des passions immodérées, la Tragédie apprenne à s'en garantir? Que l'on consulte l'expérience. Ces suites funestes sont représentées très fortement dans *Zaïre*; il en coûte la vie aux deux Amans, & il en coûte bien plus que la vie à *Orosmane*: puisqu'il ne se donne la mort que pour
se

se délivrer du plus cruel sentiment qui puisse entrer dans un cœur humain , le remord d'avoir poignardé sa maîtresse. Voilà donc, assurément des leçons très énergiques. Je serois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme , qui s'osât vanter d'être forti d'une représentation de Zaïre, bien prémuni contre l'amour. Pour moi , je crois entendre chaque Spectateur dire en son cœur à la fin de la Tragédie : ah ! qu'on me donne une Zaïre , je ferai bien en sorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu se lasser de courir en foule à cette Piece enchanteresse & d'y faire courir les hommes , je ne dirai point que c'est pour s'encourager par l'exemple de l'héroïne à n'imiter pas un sacrifice qui lui réussit si mal ; mais c'est parce que, de toutes les Tragédies qui sont au Théâtre , nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté , & qu'on y apprend encore pour surcroît de profit à ne pas juger sa Maîtresse sur les apparences. Qu'Orosmane immole Zaïre à sa jalousie , une femme sensible y voit sans effroi

effroi le transport de la passion : car c'est un moindre malheur de périr par la main de son amant , que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra ; il séduit , ou ce n'est pas lui. S'il est mal peint , la Piece est mauvaise ; s'il est bien peint , il offusque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ses maux, ses souffrances le rendent plus touchant encore que s'il n'avoit nulle résistance à vaincre. Loin que ses tristes effets rebutent, il n'en devient que plus intéressant par ses malheurs même. On se dit, malgré soi, qu'un sentiment si délicieux console de tout. Une si douce image amollit insensiblement le cœur : on prend de la passion ce qui mène au plaisir, on en laisse ce qui tourmente. Personne ne se croit obligé d'être un héros , & c'est ainsi qu'admirant l'amour honnête on se livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ses images dangereuses, c'est précisément ce qu'on fait pour les rendre agréables ; c'est qu'on ne le voit
jamais

jamais régner sur la Scene qu'entre des ames honnêtes, c'est que les deux Amans sont toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'intéresseroit-on pas pour une passion si séduisante, entre deux cœurs dont le caractère est déjà si intéressant par lui-même ? Je doute que, dans toutes nos Pieces dramatiques, on en trouve une seule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du Spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du Parterre. On croit faire merveilles de rendre un amant estimable ou haïssable, selon qu'il est bien ou mal accueilli dans ses amours ; de faire toujours approuver au public les sentimens de sa maîtresse ; & de donner à la tendresse tout l'intérêt de la vertu. Au-lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes-gens à se défier des illusions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours se fonder sur l'estime, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ses soins. Je ne sache gueres que le Misantrope où le héros de la Piece ait fait un mauvais choix.

Ren-

Rendre le Misantrope amoureux n'étoit rien , le coup de génie est de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reste du Théâtre est un trésor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y sont toutes réfugiées. Est-ce là l'image fidelle de la Société ? Est-ce ainsi qu'on nous rend suspecte une passion qui perd tant de gens bien nés ? Il s'en faut peu qu'on ne nous fasse croire qu'un honnête homme est obligé d'être amoureux , & qu'une amante aimée ne sauroit n'être pas vertueuse. Nous voila fort bien instruits !

ENCORE une fois , je n'entreprends point de juger si c'est bien ou mal fait de fonder sur l'amour le principal intérêt du Théâtre ; mais je dis que , si ses peintures sont quelquefois dangereuses , elles le seront toujours quoiqu'on fasse pour les déguiser. Je dis que c'est en parler de mauvaise foi , ou sans le connoître , de vouloir en rectifier les impressions par d'autres impressions étrangères qui ne les accompagnent point jusqu'au cœur , ou que le cœur en a bientôt séparées ; impressions qui même en déguisent les dangers ,
&

& donnent à ce sentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

SOIT qu'on déduise de la nature des Spectacles, en général, les meilleures formes dont ils sont susceptibles; soit qu'on examine tout ce que les lumières d'un siècle & d'un peuple éclairés ont fait pour la perfection des nôtres; je crois qu'on peut conclure de ces considérations diverses que l'effet moral du Spectacle & des Théâtres ne sauroit jamais être bon ni salutaire en lui-même: puisqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune sorte d'utilité réelle, sans inconvéniens qui la surpassent. Or par une suite de son inutilité même, le Théâtre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favorisant tous nos penchans, il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent; les continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent, nous affoiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions; & le stérile intérêt qu'on prend à la vertu ne sert qu'à contenter notre amour pro-

pre , fans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes Compatriotes qui ne défapprouvent pas les Spectacles en eux-mêmes , ont donc tort.

OUTRE ces effets du Théâtre, relatifs aux choses représentées , il en a d'autres non moins nécessaires , qui se rapportent directement à la Scene & aux personnages représentans , & c'est à ceux-là que les Gênois déjà cités attribuent le goût de luxe , de parure , & de dissipation dont ils craignent avec raison l'introduction parmi nous. Ce n'est pas seulement la fréquentation des Comédiens , mais celle du Théâtre, qui peut amener ce goût par son appareil & la parure des Auteurs. N'eut-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles & domestiques , & d'offrir une ressource assurée à l'oisiveté , il n'est pas possible que la commodité d'aller tous les jours régulièrement au même lieu s'oublier soi-même & s'occuper d'objets étrangers , ne donne au Citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs ; mais ces chan-

changemens feront-ils avantageux ou nuisibles ? C'est une question qui dépend moins de l'examen du Spectacle que de celui des Spectateurs. Il est sûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point ; c'est donc par l'état où chacun étoit d'abord , qu'il faut estimer les différences.

QUAND les amusemens sont indifférens par leur nature , (& je veux bien pour un moment considérer les Spectacles comme tels,) c'est la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais ; sur-tout lorsqu'ils sont assés vifs pour devenir des occupations eux-mêmes , & substituer leur goût à celui du travail. La raison veut qu'on favorise les amusemens des gens dont les occupations sont nuisibles , & qu'on détourne des mêmes amusemens ceux dont les occupations sont utiles. Une autre considération générale est qu'il n'est pas bon de laisser à des hommes oisifs & corrompus le choix de leurs amusemens , de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclina-

tions vicieuses , & ne deviennent aussi mal-faisans dans leurs plaisirs que dans leurs affaires. Mais laissez un peuple simple & laborieux se délasser de ses travaux, quand & comme il lui plait ; jamais il n'est à craindre qu'il abuse de cette liberté , & l'on ne doit point se tourmenter à lui chercher des divertissemens agréables : car, comme il faut peu d'appréts aux mets que l'abstinence & la faim assaisonnent, il n'en faut pas, non plus, beaucoup aux plaisirs de gens épuisés de fatigue, pour qui le repos seul en est un très doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigans, désœuvrés, sans Religion, sans principes, dont l'imagination dépravée par l'oisiveté, la fainéantise, par l'amour du plaisir & par de grands besoins, n'engendre que des monstres & n'inspire que des forfaits ; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne font rien, parce que chacun, déroband aisément sa conduite aux yeux du public, ne se montre que par son crédit & n'est estimé que par ses richesses ; la Police ne sauroit trop multiplier les plaisirs permis, ni trop s'ap-
pli-

pliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper c'est les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice sauvent la douzieme partie des crimes qui se commettoient ; & tout ce que les Spectacles vus ou à voir causent d'entretiens dans les Caffés & autres refuges des fainéans & fripons du pays, est encore autant de gagné pour les peres de famille, soit sur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, soit sur leur bourse ou sur celle de leurs fils.

MAIS dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours sous les yeux du public, sont censeurs nés les uns des autres, & où la Police a sur tous une inspection facile, il faut suivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'industrie, des arts, des manufactures, on doit se garder d'offrir des distractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ses plaisirs de ses soins, & enrichit le Prince de l'avarice des sujets. Si le pays sans commerce, nourrit

les habitans dans l'inaction, loin de fomenter en eux l'oïfiveté à laquelle une vie fimple & facile ne les porte déjà que trop, il faut la leur rendre infupportable en les contraignant, à force d'ennui, d'employer utilement un tems dont ils ne fauroient abufer. Je vois qu'à Paris, où l'on juge de tout fur les apparences, parce qu'on n'a le loisir de rien examiner, on croit, à l'air de désœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup d'œil la plupart des villes de provinces, que les habitans, plongés dans une ftupide inaction n'y font que végéter, ou tracaffer & fe brouiller enfemble. C'eft une erreur dont on reviendroit aifément fi l'on fongeoit que la plupart des gens de Lettres qui brillent à Paris, la plupart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces fi méprifées. Reftez quelque tems dans une petite ville, où vous aurez cru d'abord ne trouver que des Automates : non feulement vous y verrez bientôt des gens beaucoup plus fenfés que vos finges des grandes villes, mais vous manquerez rarement d'y décou-

découvrir dans l'obscurité quelque homme ingénieux qui vous surprendra par ses talens, par ses ouvrages, que vous surprendrez encore plus en les admirant, & qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience & d'industrie, croira ne vous montrer que des choses communes à Paris. Telle est la simplicité du vrai génie: il n'est ni intrigant, ni actif; il ignore le chemin des honneurs & de la fortune, & ne songe point à le chercher; il ne se compare à personne; toutes ses ressources sont en lui seul; insensible aux outrages, & peu sensible aux louanges, s'il se connoit, il ne s'assigne point sa place & jouit de lui-même sans s'apprécier.

DANS une petite ville, on trouve, proportion gardée, moins d'activité, sans doute, que dans une capitale: parce que les passions sont moins vives & les besoins moins pressans; mais plus d'esprits originaux, plus d'industrie inventive, plus de choses vraiment neuves: parce qu'on y est moins imitateur, qu'ayant peu de modèles, chacun tire plus de lui-même, & met plus du sien dans tout ce

qu'il fait : parce que l'esprit humain , moins étendu , moins noyé parmi les opinions vulgaires , s'élabore & fermente mieux dans la tranquille solitude : parce qu'en voyant moins , on imagine davantage : enfin , parce que , moins pressé du tems , on a plus le loisir d'étendre & digérer ses idées.

JE me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse aux environs de Neuchâtel un spectacle allés agréable & peut-être unique sur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent ; en sorte que ces maisons , à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires , offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne , le recueillement de la retraite & les douceurs de la société. Ces heureux payfans , tous à leur aise , francs de tailles , d'impôts , de subdélégués , de corvées , cultivent , avec tout le soin possible , des biens dont le produit est pour eux , & emploient le loisir que cette culture leur laisse à faire mille ouvrages de leurs mains , & à mettre à profit le génie inventif

ventif que leur donna la Nature. L'hiver surtout, tems où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement, avec sa nombreuse famille, dans sa jolie & propre maison de bois (k) qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son azile, & ajoutent à son bien-être. Jamais Menuisier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profession n'entra dans le pays; tous le sont pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui; dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui composent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été

(k) Je crois entendre un bel-esprit de Paris se récrier, pourvu qu'il ne lise pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, (car c'est sur-tout aux Dames que ces Messieurs démontrent) qu'il est impossible qu'une maison de bois soit chaude. Grossier mensonge ! Erreur de physique ! Ah, pauvre Auteur ! Quant à moi, je crois la démonstration sans réplique. Tout ce que je fais, c'est que les Suisses passent chaudement leur hyver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.

été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instrumens divers , d'acier , de bois , de carton , qu'ils vendent aux étrangers , dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris , entre autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer , ils font même des montres ; & , ce qui paroît incroyable , chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie , & fait tous ses outils lui-même.

Ce n'est pas tout : ils ont des livres utiles & sont passablement instruits ; ils raisonnent sensément de toutes choses , & de plusieurs avec esprit (1). Ils font des siphons , des aimans , des lunettes , des pompes , des ba-
rome-

(1) Je puis citer en exemple un homme de mérite , bien connu dans Paris , & plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences. C'est M. Rivaz , célèbre Valeisan. Je fais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes ; mais enfin c'est en vivant comme eux , qu'il apprit à les surpasser.

rometres , des chambres noires ; leurs tapisseries font des multitudes d'instrumens de toute espece ; vous prendriez le poële d'un Payfan pour un atelier de mécanique & pour un cabinet de physique expérimentale. Tous savent un peu dessiner , peindre , chiffrer ; la plupart jouent de la flute , plusieurs ont un peu de musique & chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des maîtres , mais leur passent , pour ainsi dire , par tradition. De ceux que j'ai vus savoir la musique , l'un me disoit l'avoir apprise de son pere , un autre de sa tante , un autre de son cousin , quelques-uns croyoient l'avoir toujours sue. Un de leurs plus fréquens amusemens est de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les psaumes à quatre parties ; & l'on est tout étonné d'entendre sortir de ces cabanes champêtres , l'harmonie forte & mâle de Goudimel , depuis si long-tems oubliée de nos savans Artistes.

JE NE pouvois non plus me lasser de parcourir ces charmantes demeures , que les habitans de m'y témoigner la plus franche hospitalité.

pitalité. Malheureusement j'étois jeune : ma curiosité n'étoit que celle d'un enfant, & je songeois plus à m'amuser qu'à m'instruire. Depuis trente ans, le peu d'observations que je fis se sont effacées de ma mémoire. Je me souviens seulement que j'admirois sans cesse en ces hommes singuliers un mélange étonnant de finesse & de simplicité qu'on croiroit presque incompatibles, & que je n'ai plus observé nulle part. Du reste, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur société, de leurs caractères. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays ? Hélas ! il est sur la route du mien !

Après cette légère idée, supposons qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établisse un Spectacle fixe & peu coûteux, sous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de supporter cette petite dépense ; supposons encore qu'ils prennent du goût pour ce même Spectacle ; & cherchons

ce

ce qui doit résulter de son établissement.

JE vois d'abord que, leurs travaux cessant d'être leurs amusemens, aussitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers ; le zele ne fournira plus tant de loisir, ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un tems réel de perdu pour ceux qui assisteront au Spectacle ; & l'on ne se remet pas à l'ouvrage, l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir : on en parle, ou l'on y songe. Par conséquent, relâchement de travail : premier préjudice.

QUELQUE peu qu'on paie à la porte, on paie enfin ; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfans, quand on les y mene, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un Ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail : il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches, changer de linge plus souvent, se poudrer, se raser ; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de dépense : deuxieme préjudice.

UN

UN travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de rencherir. Plusieurs marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons* (m), & se pourvoiront chés les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit: troisieme préjudice.

DANS les mauvais tems, les chemins ne sont pas praticables; & comme il faudra toujours, dans ces tems-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout tems. L'hyver, il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voila des dépenses publiques; par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablissement d'impôts: quatrieme préjudice. LES

(m) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

LES femmes des Montagnons allant, d'abord pour voir, & ensuite pour être vues, voudront être parées ; elles voudront l'être avec distinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas se montrer au Spectacle, mise comme celle du maître d'école ; la femme du maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du Châtelain. De-là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être, & qui trouvera sans cesse mille nouveaux moyens d'éluder les loix somptuaires. Introduction du luxe : cinquieme préjudice.

Tout le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvéniens, dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la suite ; sans avoir égard à l'espece du Spectacle & à ses effets moraux ; je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conséquence évidente, comment un peuple aisé, mais qui doit son bien-être à son industrie, changeant la réalité contre l'apparence, se ruine à l'instant qu'il veut briller.

AU-reste, il ne faut point se récrier contre la chimere de ma supposition ; je ne la donne que pour telle , & ne veux que rendre sensibles du plus au moins ses suites inévitables. Otez quelques circonstances , vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons* , & *mutatis mutandis* , l'exemple a son application.

AINSI quand il seroit vrai que les Spectacles ne sont pas mauvais en eux-mêmes , on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendroient point à l'égard du peuple auquel on les destine. En certains lieux , ils seront utiles pour attirer les étrangers ; pour augmenter la circulation des especes ; pour exciter les Artistes ; pour varier les modes ; pour occuper les gens trop riches ou aspirant à l'être ; pour les rendre moins malfaisans ; pour distraire le peuple de ses miseres ; pour lui faire oublier ses chefs en voyant ses baladins ; pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnêteté est perdue ; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice ; pour empêcher , en un mot , que les mauvaises mœurs ne dégènerent en brigandage. En d'autres lieux ,

lieux , ils ne serviroient qu'à détruire l'amour du travail ; à décourager l'industrie ; à ruiner les particuliers ; à leur inspirer le goût de l'oisiveté ; à leur faire chercher les moyens de subsister sans rien faire ; à rendre un peuple inactif & lâche ; à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper ; à tourner la sagesse en ridicule ; à substituer un jargon de Théâtre à la pratique des vertus ; à mettre toute la morale en métaphysique ; à travestir les citoyens en beaux esprits , les meres de famille en Petites-Maîtresses , & les filles en amoureuses de Comédie. L'effet général fera le même sur tous les hommes ; mais les hommes ainsi changés conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux , les mauvais gagneront , les bons perdront encore davantage ; tous contracteront un caractère de mollesse , un esprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus , & préservera les autres de méditer de grands crimes.

DE ces nouvelles réflexions il résulte une conséquence directement contraire à celle que

je tirois des premières; savoir que, quand le peuple est corrompu, les Spectacles lui sont bons, & mauvais quand il est bon lui-même. Il sembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entredétruire & les Spectacles rester indifférens à tous; mais il y a cette différence que, l'effet qui renforce le bien & le mal, étant tiré de l'esprit des Pièces, est sujet comme elles à mille modifications qui le réduisent presque à rien; au-lieu que celui qui change le bien en mal & le mal en bien, résultant de l'existence même du Spectacle, est un effet constant, réel, qui revient tous les jours & doit l'emporter à la fin.

IL suit de-là que, pour juger s'il est à propos ou non d'établir un Théâtre en quelque Ville, il faut premièrement savoir si les mœurs y sont bonnes ou mauvaises; question sur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoiqu'il en soit, tout ce que je puis accorder là-dessus, c'est qu'il est vrai que la Comédie ne nous fera point de mal, si plus rien ne nous en peut faire.

POUR

POUR prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des Comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à-la-fois des Spectacles & des mœurs, & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des Spectacles & des mœurs ! Voila qui formeroit vraiment un Spectacle à voir, d'autant plus que ce seroit la première fois. Mais quels sont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les Comédiens ? Des loix sévères & bien exécutées. C'est au moins avouer qu'ils ont besoin d'être contenus, & que les moyens n'en sont pas faciles. Des loix sévères ? La première est de n'en point souffrir. Si nous enfreignons celle-là, que deviendra la sévérité des autres ? Des loix bien exécutées ? Il s'agit de savoir si cela se peut : car la force des loix a sa mesure, celle des vices qu'elles répriment a aussi la sienne. Ce n'est qu'après avoir comparé ces deux quantités & trouvé que la première surpasse l'autre, qu'on peut s'assurer de l'exécution des loix. La connoissance de ces

rappports fait la véritable science du Législateur : car , s'il ne s'agissoit que de publier édits sur édits, réglemens sur réglemens, pour remédier aux abus, à mesure qu'ils naissent, on diroit, sans doute , de fort belles choses ; mais qui, pour la plûpart, resteroient sans effet , & serviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire , plutôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond , l'institution des loix n'est pas une chose si merveilleuse, qu'avec du sens & de l'équité , tout homme ne pût très bien trouver de lui-même celles qui, bien observées, seroient les plus utiles à la Société. Où est le plus petit écolier de droit qui ne dressera pas un code d'une morale aussi pure que celle des loix de Platon ? Mais ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit. C'est d'approprier tellement ce code au Peuple pour lequel il est fait , & aux choses sur lesquelles on y statue , que son exécution s'ensuive du seul concours de ces convenances ; c'est d'imposer au Peuple à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puisse comporter
dans

dans la situation donnée. Autrement, il vaut encore mieux laisser subsister les désordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir, par des loix qui ne seront point observées : car sans remédier au mal, c'est encore avilir les loix.

UNE autre observation, non moins importante, est que les choses de mœurs & de justice universelle ne se reglent pas, comme celles de justice particuliere & de droit rigoureux, par des édits & par des loix ; ou si quelquefois les loix influent sur les mœurs, c'est quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une sorte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des Ephores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'observer les loix, mais de les aimer, afin que l'observation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'esprit de l'institution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs,

intimément unies dans les cœurs des citoyens, n'y faisoient , pour ainsi dire , qu'un même corps. Mais ne nous flatons pas de voir Sparte renaître au sein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes , on pourroit établir à Geneve un Spectacle sans aucun risque : car jamais citoyen ni bourgeois n'y mettroit le pied.

PAR où le gouvernement peut-il donc avoir prise sur les mœurs ? Je réponds que c'est par l'opinion publique. Si nos habitudes naissent de nos propres sentimens dans la retraite, elles naissent de l'opinion d'autrui dans la Société. Quand on ne vit pas en soi , mais dans les autres , ce sont leurs jugemens qui reglent tout ; rien ne paroît bon ni désirable aux particuliers que ce que le public a jugé tel , & le seul bonheur que la plupart des hommes connoissent est d'être estimés heureux.

QUANT au choix des instrumens propres à diriger l'opinion publique ; c'est une autre question qu'il seroit superflu de résoudre pour vous , & que ce n'est pas ici le lieu de résoudre

soudre

foudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple sensible que ces instrumens ne sont ni des loix ni des peines, ni nulle espece de moyens coactifs. Cet exemple est sous vos yeux : je le tire de votre patrie , c'est celui du tribunal des Marshaux de France, établis juges suprêmes du point-d'honneur.

DE QUOI s'agissoit-il dans cette institution ? De changer l'opinion publique sur les duels, sur la réparation des offenses , & sur les occasions où un brave homme est obligé , sous peine d'infamie , de tirer raison d'un affront l'épée à la main. Il s'ensuit de là ;

PREMIEREMENT, que la force n'ayant aucun pouvoir sur les esprits, il falloit écarter avec le plus grand soin tout vestige de violence du Tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *Tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *Cour-d'honneur*. Ses seules armes devoient être l'honneur & l'infamie : jamais de récompense utile, jamais de punition corporelle, point de prison, point d'arrêts, point de Gardes ar-

més. Simplement un Appariteur qui auroit fait ses citations en touchant l'accusé d'une baguette blanche, sans qu'il s'ensuivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il est vrai que ne pas comparoître au terme fixé par devant les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confesser dépourvu, c'étoit se condamner soi-même. De-là résultoit naturellement note d'infamie, dégradation de noblesse, incapacité de servir le Roi dans ses tribunaux, dans ses armées, & autres punitions de ce genre qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en font un effet nécessaire.

IL s'ensuit, en second lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité sur la matiere en question; &, quant à ce point, l'instituteur entra parfaitement dans l'esprit de l'établissement: car, dans une Nation toute guerriere, qui peut mieux juger des justes occasions de montrer son courage & de celles où l'honneur offensé demande satisfaction, que d'anciens militaires chargés de titres d'honneur, qui ont blanchi sous les lauriers, & prouvé cent fois

fois au prix de leur sang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande?

IL suit, en troisieme lieu, que, rien n'étant plus indépendant du pouvoir suprême que le jugement du public, le souverain devoit se garder, sur toutes choses, de mêler ses décisions arbitraires parmi des arrêts, faits pour représenter ce jugement, &, qui plus est, pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au-contraire de mettre la Cour-d'honneur au dessus de lui, comme soumis lui-même à ses décrets respectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les duélistes indistinctement; ce qui étoit mettre d'emblée une opposition choquante entre l'honneur & la loi: car la loi même ne peut obliger personne à se déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme est poltron, le Roi, malgré toute sa puissance, aura beau le déclarer brave, personne n'en croira rien; & cet homme, passant alors pour un poltron qui veut être honoré par force, n'en fera que plus méprisé. Quant à ce que disent les édits, que c'est offenser Dieu de se

battre , c'est un avis fort pieux sans doute ; mais la loi civile n'est point juge des péchés , & , toutes les fois que l'autorité souveraine voudra s'interposer dans les conflits de l'honneur & de la Religion , elle fera compromise des deux côtés. Les mêmes édits ne raisonnent pas mieux , quand ils disent qu'au-lieu de se battre , il faut s'adresser aux Maréchaux : condamner ainsi le combat sans distinction , sans réserve , c'est commencer par juger soi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On fait bien qu'il ne leur est pas permis d'accorder le duel , même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres ressources ; & , selon les préjugés du monde , il y a beaucoup de semblables cas : car , quant aux satisfactions cérémonieuses , dont on a voulu payer l'offensé , ce sont de véritables jeux d'enfant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à son ennemi , en ménageant cette maxime avec art , on la peut substituer insensiblement au féroce préjugé qu'elle attaque ; mais il n'en est

est pas de même , quand l'honneur de gens auxquels le nôtre est lié se trouve attaqué ; Dès-lors il n'y a plus d'accommodement possible. Si mon pere a reçu un soufflet , si ma sœur , ma femme , ou ma maîtresse est insultée , conserverai-je mon honneur en faisant bon marché du leur ? Il n'y a ni Marêchaux , ni satisfaction qui suffisent ; il faut que je les venge ou que je me déshonore ; les édits ne me laissent que le choix du supplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui se rapporte à mon sujet , n'est-ce pas un concert bien entendu entre l'esprit de la Scene & celui des loix , qu'on aille applaudir au Théâtre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Greve ?

Ainsi l'on a beau faire ; ni la raison , ni la vertu , ni les loix ne vaincront l'opinion publique , tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois , cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne serviroient , s'ils étoient pratiqués , qu'à punir les braves gens & sauver les lâches ; mais heureusement ils sont trop absurdes

des pour pouvoir être employés , & n'ont servi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment falloit-il donc s'y prendre ? Il falloit , ce me semble , soumettre absolument les combats particuliers à la juridiction des Maréchaux , soit pour les juger , soit pour les prévenir , soit même pour les permettre. Non seulement il falloit leur laisser le droit d'accorder le champ quand ils le jugeroient à propos ; mais il étoit important qu'ils usassent quelquefois de ce droit , ne fut-ce que pour ôter au public une idée assez difficile à détruire & qui seule annulle toute leur autorité , savoir que , dans les affaires qui passent par devant eux , ils jugent moins sur leur propre sentiment que sur la volonté du Prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occasion nécessaire ; il n'y en avoit pas même à s'en abstenir , quand les raisons de l'accorder n'étoient pas jugées suffisantes ; mais il y en aura toujours à leur dire : je suis offensé , faites en sorte que je sois dispensé de me battre.

PAR ce moyen , tous les appels secrets
se-

seroient infailliblement tombés dans le décri, quand, l'honneur offensé pouvant se deffendre & le courage se montrer au champ d'honneur, on eut très justement suspecté ceux qui se feroient cachés pour se battre, & quand ceux que la Cour-d'honneur eut jugé s'être mal (n) battus, feroient, en qualité de vils assassins, restés soumis aux tribunaux criminels. Je conviens que plusieurs duels n'étant jugés qu'après coup, & d'autres même étant solennellement autorisés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens; mais c'eut été pour la sauver dans la suite à des infinités d'autres, au-lieu que, du sang qui se verse malgré les édits, naît une raison d'en verser davantage.

Que feroit-il arrivé dans la suite? A mesure que la Cour-d'honneur auroit acquis de l'autorité sur l'opinion du peuple, par la fagelle

(n) Mal, c'est-à-dire, non seulement en lâche & avec fraude, mais injustement & sans raison suffisante; ce qui se fut naturellement présumé de toute affaire non portée au tribunal,

gesse & le poids de ses décisions , elle seroit devenue peu-à-peu plus sévère , jusqu'à ce que les occasions légitimes se réduisant tout à fait à rien , le point d'honneur eut changé de principes , & que les duels fussent entièrement abolis. On n'a pas eu tous ces embarras à la vérité , mais aussi l'on a fait un établissement inutile. Si les duels aujourd'hui sont plus rares , ce n'est pas qu'ils soient méprisés ni punis ; c'est parce que les mœurs ont changé (o) : & la preuve que ce changement vient de causes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part, la preuve que

(o) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret ; on les a dégoûtés de ce plaisir grossier en leur faisant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maîtresse ; en vivant plus familièrement avec les femmes , ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de se battre pour elles. L'ivresse & l'amour ôtés , il reste peu d'importans sujets de dispute. Dans le monde on ne se bat plus que pour le jeu. Les Militaires ne se battent plus que pour des passe-droits , ou pour n'être pas forcés de quitter le service. Dans ce siècle éclairé chacun fait calculer , à un écu près , ce que valent son honneur & sa vie.

que l'opinion publique n'a nullement changé sur ce point, c'est qu'après tant de soins mal entendus, tout Gentilhomme qui ne tire pas raison d'un affront, l'épée à la main, n'est pas moins déshonoré qu'auparavant.

UNE quatrième conséquence de l'objet du même établissement, est que, nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le Prince jusqu'au Soldat, & tous les états même où l'on n'en porte point, doivent ressortir à cette Cour-d'honneur ; les uns, pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions ; les autres, de leurs discours & de leurs maximes : tous également sujets à être honorés ou flétris selon la conformité ou l'opposition de leur vie ou de leurs sentimens aux principes de l'honneur établis dans la Nation &, réformés insensiblement par le Tribunal, sur ceux de la justice & de la raison. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires, c'est couper les rejettons & laisser la racine : car si le point d'honneur fait agir la Noblesse, il fait parler le peuple ; les uns ne se battent

battent que par ce que les autres les jugent, & pour changer les actions dont l'estime publique est l'objet, il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je suis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens sans y faire intervenir les femmes mêmes, de qui dépend en grande partie la maniere de penser des hommes.

De ce principe il suit encore que le tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverses conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, selon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établissement est bien fait, les Grands & les Princes doivent trembler au seul nom de la Cour-d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'instituant on y eût porté tous les démêlés personnels, existans alors entre les premiers du Royaume; que le Tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les seules loix de l'honneur; que ces jugemens eussent été sévères; qu'il y eût eu des cessions de pas & de rang, personnelles & indépendantes du droit des places,

des

des interdictions du port des armes ou de paroître devant la face du Prince , ou d'autres punitions semblables, nulles par elles-mêmes, graves par l'opinion, jusqu'à l'infamie inclusivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la Cour-d'honneur ; que toutes ces peines eussent eu par le concours de l'autorité suprême les mêmes effets qu'a naturellement le jugement public quand la force n'annule point ses décisions ; que le tribunal n'eut point statué sur des bagatelles , mais qu'il n'eut jamais rien fait à demi ; que le Roi même y eut été cité, quand il jeta sa canne par la fenêtre, de peur, dit-il , de frapper un Gentilhomme (p) ; qu'il eut comparu en accusé avec sa partie ; qu'il eut été jugé solennellement, condamné à faire réparation au Gentilhomme, pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait ; & que le Tribunal lui eut en même tems décerné un prix d'honneur, pour la modération du

Mo-

(p) M. de Lauzun. Voila , selon moi , des coups de canne bien noblement appliqués.

Monarque dans la colere. Ce prix, qui devoit être un signe très simple, mais visible, porté par le Roi durant toute sa vie, lui eut été, ce me semble, un ornement plus honorable que ceux de la royauté, & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le sujet des chants de plus d'un Poëte. Il est certain que, quant à l'honneur, les Rois eux-mêmes sont soumis plus que personne au jugement du public, & peuvent, par conséquent, sans s'abaisser, comparoître au tribunal qui le représente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choses-là, & je crois qu'il les eût faites, si quelqu'un les lui eût suggérées.

Avec toutes ces précautions & d'autres semblables, il est fort douteux qu'on eût réussi: parce qu'une pareille institution est entièrement contraire à l'esprit de la Monarchie; mais il est très sûr que pour les avoir négligées, pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés & changer le point-d'honneur par la violence, on a compromis l'autorité royale & rendu méprisables des loix qui passaient leur pouvoir.

Ce-

CEPENDANT en quoi consistoit ce préjugé qu'il s'agissoit de détruire ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la Société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe , fripon , calomniateur , qu'il est civil , humain , poli , quand il fait se battre ; que le mensonge se change en vérité , que le vol devient légitime , la perfidie honnête , l'infidélité louable , si-tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée ; & qu'on n'a jamais tort avec un homme , pourvu qu'on le tue. Il y a , je l'avoue , une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté , & où l'on ne tue les gens que par hazard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! Grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce sang , Bête féroce ! Le veux-tu boire ? Le moyen de songer à ces horreurs sans émotion ? Tels sont les préjugés que les Rois de France , armés de toute la force publique , ont vainement attaqués.

L'opinion, reine du monde, n'est point soumise au pouvoir des Rois; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves.

JE finis cette longue digression, qui malheureusement ne fera pas la dernière; & de cet exemple, trop brillant peut-être, *si parva licet componere magnis*, je reviens à des applications plus simples. Un des infaillibles effets d'un Théâtre établi dans une aussi petite ville que la nôtre, sera de changer nos maximes, ou si l'on veut, nos préjugés & nos opinions publiques; ce qui changera nécessairement nos mœurs contre d'autres, meilleures ou pires, je n'en dis rien encore, mais sûrement moins convenables à notre constitution. Je demande, Monsieur, par quelles loix efficaces vous remédiez à cela? Si le gouvernement peut beaucoup sur les mœurs, c'est seulement par son institution primitive: quand une fois il les a déterminées, non seulement il n'a plus le pouvoir de les changer, à moins qu'il ne change, il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent, & contre la

pente

penie naturelle qui les altere. Les opinions publiques , quoique si difficiles à gouverner , sont pourtant par elles-mêmes très mobiles & changeantes. Le hazard, mille causes fortuites, mille circonstances imprévues font ce que la force & la raison ne sauroient faire ; ou plutôt, c'est précisément parce que le hazard les dirige , que la force n'y peut rien : comme les dés qui partent de la main, quelque impulsion qu'on leur donne, n'en amènent pas plus aisément le point qu'on desire.

Tout ce que la sagesse humaine peut faire, est de prévenir les changemens , d'arrêter de loin tout ce qui les amène ; mais si-tôt qu'on les souffre & qu'on les autorise, on est rarement maître de leurs effets , & l'on ne peut jamais se répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cause ? A l'imitation de l'établissement dont je viens de parler , nous proposerez-vous d'instituer des Censeurs ? Nous en avons déjà (q) ; & si
toute

(q) Le Consistoire , & la chambre de la Réforme,
I 3

toute la force de ce tribunal suffit à peine pour nous maintenir tels que nous sommes; quand nous aurons ajouté une nouvelle inclination à la pente des mœurs, que fera-t-il pour arrêter ce progrès? Il est clair qu'il n'y pourra plus suffire. La première marque de son impuissance à prévenir les abus de la Comédie, sera de la laisser établir. Car il est aisé de prévoir que ces deux établissemens ne sauroient subsister long-tems ensemble, & que la Comédie tournera les Censeurs en ridicule, ou que les Censeurs feront chasser les Comédiens.

MAIS il ne s'agit pas seulement ici de l'insuffisance des loix pour réprimer de mauvaises mœurs, en laissant subsister leur cause. On trouvera, je le prévois, que, l'esprit rempli des abus qu'engendre nécessairement le Théâtre, & de l'impossibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas assez précisément à l'expédient proposé, qui est d'avoir des Comédiens honnêtes-gens, c'est-à-dire, de les rendre tels. Au fond cette discussion particulière n'est plus fort nécessaire;

tout

tout ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la Comédie , étant indépendant des mœurs des Comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner , & qu'ils deviendroient par nos soins autant de modeles de vertu. Cependant par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la Comédie que le mauvais exemple des Comédiens, je veux bien rechercher encore , si , même dans leur supposition , cet expédient est praticable avec quelque espoir de succès , & s'il doit suffire pour les tranquilliser.

EN commençant par observer les faits avant de raisonner sur les causes , je vois en général que l'état de Comédien est un état de licence & de mauvaises mœurs ; que les hommes y sont livrés au désordre ; que les femmes y mènent une vie scandaleuse ; que les uns & les autres, avares & prodigues tout à la fois , toujours accablés de dettes & toujours versant l'argent à pleines mains , sont aussi peu retenus sur leurs dissipations , que

peu scrupuleux sur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que, par tout pays, leur profession est déshonorante, que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, sont par-tout méprisés (r), & qu'à Paris même, où ils ont plus de considération & une meilleure conduite que par-tout ailleurs, un Bourgeois craindrait de fréquenter ces mêmes Comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troisième observation, non moins importante, est que ce dédain est plus fort par-tout où les mœurs sont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de simplicité où le métier de Comédien est presque en horreur. Voilà des faits incontestables. Vous me direz qu'il n'en résulte que des préjugés. J'en conviens: mais ces préjugés étant universels, il faut

(r) Si les Anglois ont inhumé la célèbre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas son métier, mais son talent qu'ils vouloient honorer. Chés eux les grands talens annoblissent dans les moindres états; les petits avilissent dans les plus illustres. Et quant à la profession des Comédiens, les mauvais & les médiocres sont méprisés à Londres, autant ou plus que par-tout ailleurs.

faut leur chercher une cause universelle , & je ne vois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans la profession même à laquelle ils se rapportent. A cela vous répondez que les Comédiens ne se rendent méprisables que parce qu'on les méprise ; mais pourquoi les eut-on méprisés s'ils n'eussent été méprisables ? Pourquoi penseroit-on plus mal de leur état que des autres, s'il n'avoit rien qui l'en distinguât ? Voila ce qu'il faudroit examiner, peut-être , avant de les justifier aux dépens du public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres , si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du Christianisme , & , non seulement courans vaguement dans l'esprit du peuple , mais autorisés par des loix expressees qui déclaroient les Acteurs infâmes , leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains , & mettoient les Actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque , hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les Prêtres payens & les dévots , plus favorables que

contraires à des Spectacles qui faisoient partie des jeux consacrés à la Religion (s), n'avoient aucun intérêt à les décrier, & ne les décrioient pas en effet. Cependant, on pouvoit dès-lors se récrier, comme vous faites, sur l'inconséquence de déshonorer des gens qu'on protege, qu'on paie, qu'on pensionne; ce qui, à vrai dire, ne me paroît pas si étrange qu'à vous: car il est à propos quelquefois que l'Etat encourage & protege des professions déshonorantes, mais utiles, sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considérés pour cela.

J'AI lu quelque part que ces flétrissures étoient moins imposées à de vrais Comédiens qu'à des Histrions & Farceurs qui souilloient leurs jeux d'indécence & d'obscénités; mais cette distinction est insoutenable: car les mots de Comédien & d'Histrion étoient parfaitement

(s) Tite live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome l'an 390. à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui l'on fermeroit les Théâtres pour le même sujet & sûrement cela seroit plus raisonnable.

ment fynonimes , & n'avoient d'autre différence , finon que l'un étoit Grec & l'autre Etrufque. Cicerón , dans le livre de l'Orateur , appelle Hiftrions les deux plus grands Auteurs qu'ait jamais eu Rome , Esope & Roscius ; dans fon plaidoyé pour ce dernier , il plaint un fi honnête-homme d'exercer un métier fi peu honnête. Loin de distinguer entre les Comédiens , Hiftrions & Farceurs , ni entre les Auteurs des Tragédiés & ceux des Comédies , la loi couvre indiftinctement du même opprobre tous ceux qui montent fur le Théâtre. *Quisquis in Scenam prodierit , ait Prætor , infamis est.* Il eft vrai , feulement , que cet opprobre tomboit moins fur la représentation même , que fur l'état où l'on en faisoit métier : puiſque la Jeuneſſe de Rome repréſentoit publiquement , à la fin des grandes Pièces , les Attellanes ou Exodes , fans déshonneur. A cela près , on voit dans mille endroits que tous les Comédiens indifféremment étoient eſclaves , & traités comme tels , quand le public n'étoit pas content d'eux.

JE NE ſache qu'un ſeul Peuple qui n'ait pas

pas eu là-dessus les maximes de tous les autres , ce sont les Grecs. Il est certain que, chés eux, la profession du Théâtre étoit si peu déshonnête que la Grece fournit des exemples d'Acteurs chargés de certaines fonctions publiques, soit dans l'Etat, soit en Ambassades. Mais on pourroit trouver aisément les raisons de cette exception. 1°. La Tragédie ayant été inventée chés les Grecs, aussi bien que la Comédie , ils ne pouvoient jetter d'avance une impression de mépris sur un état dont on ne connoissoit pas encore les effets; & , quand on commença de les connoître, l'opinion publique avoit déjà pris son pli. 2°. Comme la Tragédie avoit quelque chose de sacré dans son origine, d'abord ses Acteurs furent plutôt regardés comme des Prêtres que comme des Baladins. 3°. Tous les sujets des Pieces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres , ils voyoient dans ces mêmes Acteurs , moins des gens qui jouoient des fables , que des Citoyens instruits qui représentoient aux yeux de leurs compatriotes l'histoire

toire

toire de leur pays. 4°. Ce Peuple , enthousiaste de sa liberté jusqu'à croire que les Grecs étoient les seuls hommes libres par nature , se rappelloit avec un vif sentiment de plaisir ses anciens malheurs & les crimes de ses Maîtres. Ces grands tableaux l'instruisoient sans cesse , & il ne pouvoit se défendre d'un peu de respect pour les organes de cette instruction. 5°. La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes , on ne voyoit point , sur leur Théâtre , ce mélange scandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaises mœurs. 6°. Enfin leurs Spectacles n'avoient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs Théâtres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice ; ils n'étoient point renfermés dans d'obscures prisons ; leurs Acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les Spectateurs , ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte , pour être sûrs de leur souper.

Ces grands & superbes Spectacles donnés sous le Ciel , à la face de toute une nation ,
n'of-

n'offroient de toutes parts que des combats , des victoires , des prix , des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation , & d'échauffer leurs cœurs de sentimens d'honneur & de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil , si propre à élever & remuer l'ame , que les Acteurs , animés du même zele , partageoient , selon leurs talens , les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux , souvent aux premiers hommes de la nation. Je ne suis pas surpris que , loin de les avilir , leur métier , exercé de cette maniere , leur donnât cette fierté de courage & ce noble désintéressement qui sembloit quelquefois élever l'Acteur à son personnage. Avec tout cela , jamais la Grece , excepté Sparte , ne fut citée en exemple de bonnes mœurs ; & Sparte , qui ne souffroit point de Théâtre , n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

REVENONS aux Romains qui , loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs , en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les Comédiens infâmes , étoit-ce

ce dans le deſſein d'en déshonorer la profeſſion ? Quelle eut été l'utilité d'une diſpoſition ſi cruelle ? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient ſeulement authentique le déshonneur qui en eſt inſéparable : car jamais les bonnes loix ne changent la nature des choſes, elles ne font que la ſuivre, & celles-là ſeules ſont obſervées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés ; mais de ſavoir premièrement ſi ce ne ſont que des préjugés ; ſi la profeſſion de Comédien n'eſt point, en effet, déshonorante en elle-même : car, ſi par malheur elle l'eſt, nous aurons beau ſtatuer qu'elle ne l'eſt pas, au-lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

QU'EST-CE que le talent du Comédien ? L'art de ſe contrefaire, de revêtir un autre caractère que le ſien, de paroître différent de ce qu'on eſt, de ſe paſſionner de ſang-froid, de dire autre choſe que ce qu'on penſe auſſi naturellement que ſi l'on le penſoit réellement, & d'oublier enfin ſa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'eſt-ce
que

que la profession du Comédien ? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent, se soumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achette le droit de lui faire, & met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincère de dire s'il ne sent pas au fond de son âme qu'il y a dans ce trafic de soi-même quelque chose de servile & de bas. Vous autres philosophes, qui vous prétendez si fort au dessus des préjugés, ne mourriez-vous pas tous de honte si, lâchement travestis en Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du public un rôle différent du vôtre, & exposer vos Majestés aux huées de la populace ? Quel est donc, au fond, l'esprit que le Comédien reçoit de son état ? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil, & d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je fais que le jeu du Comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer, qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet
pour

pour la personne qu'il représente , ni qu'on le croie affecté des passions qu'il imite , & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est , il la rend tout à fait innocente. Aussi ne l'accusé-je pas d'être précisément un trompeur , mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes , & de s'exercer à des habitudes qui , ne pouvant être innocentes qu'au Théâtre , ne servent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés , si bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la passion , n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes ? Ces valets filoux , si subtils de la langue & de la main sur la Scene , dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif , n'auront-ils jamais de distractions utiles ? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argan ? Par-tout la tentation de mal faire augmente avec la facilité ; & il faut que les Comédiens soient plus vertueux que les autres hommes , s'ils ne sont pas plus corrompus.

L'ORATEUR, le Prédicateur, pourra-t-on me dire encore, paient de leur personne ainsi que le Comédien. La différence est très grande. Quand l'Orateur se montre, c'est pour parler & non pour se donner en spectacle : il ne représente que lui-même, il ne fait que son propre rôle, ne parle qu'en son propre nom, ne dit ou ne doit dire que ce qu'il pense ; l'homme & le personnage étant le même être, il est à sa place ; il est dans le cas de tout autre Citoyen qui remplit les fonctions de son état. Mais un Comédien sur la Scene, étalant d'autres sentimens que les siens, ne disant que ce qu'on lui fait dire, représentant souvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainsi dire, s'annule avec son héros ; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reste quelque chose, c'est pour être le jouet des Spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels ils feroient bien fâchés de ressembler ? C'est un grand mal, sans doute, de voir tant de scélérats

lérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes-gens; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des Actrices, qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable? Ah, pourquoi! Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander; mais dans ce siècle où regnent si fierement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la nature.

DANS tout état, dans tout pays, dans toute condition, les deux sexes ont entr'eux une liaison si forte & si naturelle que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs soient toujours

les mêmes , mais elles ont toujours le même degré de bonté, modifié dans chaque sexe par les penchans qui lui sont propres. Les Angloises sont douces & timides. Les Anglois sont durs & féroces. D'où vient cette apparente opposition ? De ce que le caractère de chaque sexe est ainsi renforcé , & que c'est aussi le caractère national de porter tout à l'extrême. A cela près , tout est semblable. Les deux sexes aiment à vivre à part ; tous deux font cas des plaisirs de la table ; tous deux se rassemblent pour boire après le repas, les hommes du vin , les femmes du thé ; tous deux se livrent au jeu sans fureur & s'en font un métier plutôt qu'une passion ; tous deux ont un grand respect pour les choses honnêtes ; tous deux aiment la patrie & les loix ; tous deux honorent la foi conjugale , & , s'ils la violent, ils ne se font point un honneur de la violer ; la paix domestique plait à tous deux ; tous deux sont silencieux & taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs passions ; pour tous deux l'amour est terrible & tragique, il déci-

de

de du fort de leurs jours , il ne s'agit pas de moins , dit Muralt , que d'y laisser la raison ou la vie ; enfin tous deux se plaisent à la campagne , & les Dames Angloises errent aussi volontiers dans leurs parcs solitaires , qu'elles vont se montrer à Vauxhall. De ce goût commun pour la solitude , naît aussi celui des lectures contemplatives & des Romans dont l'Angleterre est inondée (t). Ainsi tous deux , plus recueillis avec eux-mêmes , se livrent moins à des imitations frivoles , prennent mieux le goût des vrais plaisirs de la vie , & songent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'AI cité les Anglois par préférence , parce qu'ils font , de toutes les nations du monde , celle où les mœurs des deux sexes paroissent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là nous pouvons conclurre pour les autres. Toute la différence consiste en

(t) Ils y font , comme les hommes , sublimes ou détestables. On n'a jamais fait encore en quelque langue que ce soit , de Roman égal à *Clarisse* , ni même approchant.

en ce que la vie des femmes est un développement continuel de leurs mœurs, au-lieu que celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre pour en juger, de les voir dans les plaisirs. Voulez-vous donc connoître les hommes? Etudiez les femmes. Cette maxime est générale, & jusques-là tout le monde sera d'accord avec moi. Mais si j'ajoute qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domestique; si je dis que les paisibles soins de la famille & du ménage sont leur partage, que la dignité de leur sexe est dans sa modestie, que la honte & la pudeur sont en elles inséparables de l'honnêteté, que rechercher les regards des hommes c'est déjà s'en laisser corrompre, & que toute femme qui se montre se déshonore: à l'instant va s'élever contre moi cette philosophie d'un jour qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville, & veut étouffer de là le cri de la Nature & la voix unanime du genre humain.

Préjugés populaires! me crie-t-on. Petites
erreurs

erreurs de l'enfance ! Tromperie des loix & de l'éducation ! La pudeur n'est rien. Elle n'est qu'une invention des loix sociales pour mettre à couvert les droits des peres & des époux, & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des besoins que nous donna la Nature ? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte aussi indifférent en soi, & aussi utile dans ses effets que celui qui concourt à perpétuer l'espece ? Pourquoi, les desirs étant égaux des deux parts, les démonstrations en feroient elles différentes ? Pourquoi l'un des sexes se refuseroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur sont communs ? Pourquoi l'homme auroit-il sur ce point d'autres loix que les animaux ?

Ces pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.

Mais ce n'est pas à l'homme, c'est à son Auteur qu'il les faut adresser. N'est-il pas plaissant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même ? Autant vaudroit me demander aussi

pourquoi j'ai ce sentiment. Est-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la Nature ? Par cette maniere de raisonner , ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme est existant , devraient nier qu'il existe.

J'AI peur que ces grands scrutateurs des conseils de Dieu n'aient un peu légèrement pesé ses raisons. Moi qui ne me pique pas de les connoître , j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoiqu'ils en disent , la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaisirs de l'amour , est quelque chose. Elle est la sauvegarde commune que la Nature a donnée aux deux sexes , dans un état de foiblesse & d'oubli d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu ; c'est ainsi qu'elle couvre leur sommeil des ombres de la nuit , afin que durant ce tems de ténèbres ils soient moins exposés aux attaques les uns des autres ; c'est ainsi qu'elle fait chercher à tout animal souffrant la retraite & les lieux déserts , afin qu'il souffre & meure en paix , hors des atteintes qu'il ne peut plus repousser.

A l'égard de la pudeur du sexe en parti-

culier, quelle arme plus douce eût pu donner cette même Nature à celui qu'elle destinoit à se défendre ? Les desirs sont égaux ! Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il de part & d'autre mêmes facultés de les satisfaire ? Que deviendrait l'espèce humaine, si l'ordre de l'attaque & de la défense étoit changé ? L'assaillant choisiroit au hazard des tems où la victoire seroit impossible ; l'assaili seroit laissé en paix, quand il auroit besoin de se rendre, & poursuivi sans relâche, quand il seroit trop foible pour succomber ; enfin le pouvoir & la volonté toujours en discorde ne laissant jamais partager les desirs, l'amour ne seroit plus le soutien de la Nature, il en seroit le destructeur & le fléau.

Si les deux sexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été sauvée ; des feux toujours languissans dans une ennuyeuse liberté ne se fussent jamais irrités, le plus doux de tous les sentimens eût à peine effleuré le cœur humain, & son objet eût été mal rempli. L'obstacle apparent qui semble éloigner cet objet, est au

fond ce qui le rapproche. Les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans ; en les gênant la pudeur les enflamme : ses craintes, ses détours , ses réserves, ses timides aveux , sa tendre & naïve finesse , disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient , plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs.

POURQUOI, disent-ils , ce qui n'est pas honteux à l'homme, le feroit-il à la femme ? Pourquoi l'un des sexes se feroit-il un crime de ce que l'autre se croit permis ? Comme si les conséquences étoient les mêmes des deux côtés ! Comme si tous les austères devoirs de la femme ne dériveroient pas de cela seul qu'un enfant doit avoir un pere. Quand ces importantes considérations nous manqueroient,

nous

nous aurions toujours la même réponse à faire, & toujours elle seroit sans réplique. Ainsi l'a voulu la Nature, c'est un crime d'étouffer sa voix. L'homme peut être audacieux, telle est sa destination (v) : il faut bien que quel-

(v) Distingons cette audace de l'insolence & de la brutalité ; car rien ne part de sentimens plus opposés, & n'a d'effets plus contraires. Je suppose l'amour innocent & libre, ne recevant de loix que de lui-même ; c'est à lui seul qu'il appartient de présider à ses mystères, & de former l'union des personnes, ainsi que celle des cœurs. Qu'un homme insulte à la pudeur du sexe, & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne sent rien pour lui ; sa grossièreté n'est point passionnée, elle est outrageante ; elle annonce une ame sans mœurs, sans délicatesse, incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage, & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter insolemment ses desirs sans l'aveu de celle qui les fait naître, est l'audace d'un Satire ; celle d'un homme est de savoir les témoigner sans déplaire, de les rendre intéressans, de faire en sorte qu'on les partage, d'affervir les sentimens avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas

quelqu'un se déclare. Mais toute femme sans pudeur est coupable, & dépravée; parce qu'elle foule aux pieds un sentiment naturel à son sexe.

COMMENT peut-on disputer la vérité de ce sentiment? Toute la terre n'en rendît-elle pas l'éclatant témoignage, la seule comparaison des sexes suffiroit pour la constater. N'est-ce pas la Nature qui pare les jeunes personnes de ces traits si doux qu'un peu de honte rend plus touchans encore? N'est-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard
timi-

pas encore assés d'être aimé, les desirs partagés ne donnent pas seuls le droit de les satisfaire; il faut de plus le consentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuse. L'honnête homme & l'amant s'en abstient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce consentement tacite, c'est user de toute la violence permise en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manieres malgré le refus de la bouche, c'est l'art de celui qui fait aimer; s'il acheve alors d'être heureux, il n'est point brutal, il est honnête; il n'outrage point la pudeur, il la respecte, il la sert; il lui laisse l'honneur de défendre encore ce qu'elle eut peut-être abandonné.

timide & tendre auquel on résiste avec tant de peine ? N'est-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat , & à leur peau plus de finesse , afin qu'une modeste rougeur s'y laisse mieux appercevoir ? N'est-ce pas elle qui les rend craintives afin qu'elles fuient , & foibles afin qu'elles cedent ? A quoi bon leur donner un cœur plus sensible à la pitié , moins de vitesse à la course , un corps moins robuste , une stature moins haute , des muscles plus délicats , si elle ne les eût destinées à se laisser vaincre ? Assujéties aux incommodités de la grossesse , & aux douleurs de l'enfantement , ce surcroît de travail exigeoit-il une diminution de forces ? Mais pour les réduire à cet état pénible , il les falloit assés fortes pour ne succomber qu'à leur volonté , & assés foibles pour avoir toujours un prétexte de se rendre. Voilà précisément le point où les a placé la Nature.

PASSONS du raisonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la Société & de l'éducation , ce sentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation est plus
 foi-

soignée , & où l'on raffine incessamment sur les loix sociales ; il devroit être plus foible par-tout où l'on est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire (x). Dans nos montagnes les femmes sont timides & modestes , un mot les fait rougir , elles n'osent lever les yeux sur les hommes , & gardent le silence devant eux. Dans les grandes Villes la pudeur est ignoble & basse ; c'est la seule chose dont une femme bien élevée auroit honte ; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête-homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'ARGUMENT tiré de l'exemple des bêtes ne conclut point , & n'est pas vrai. L'homme n'est point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans son espece les premiers rapports de la Société pour donner à ses sentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes.

(x) Je m'attends à l'objection. Les femmes sauvages n'ont point de pudeur : car elles vont nues ? Je répons que les nôtres en ont encore moins : car elles s'habillent. Voyez la fin de cet essai , au sujet des filles de Lacédémone.

bêtes. Les animaux ont un cœur & des passions ; mais la sainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

MALGRE' cela , où a-t-on pris que l'instinct ne produit jamais dans les animaux des effets semblables à ceux que la honte produit parmi les hommes ? Je vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois se cacher dans certains besoins , pour dérober aux sens un objet de dégoût ; je les vois ensuite , au lieu de fuir , s'empressez d'en couvrir les vestiges. Que manque-t-il à ces soins pour avoir un air de décence & d'honnêteté , si non d'être pris par des hommes ? Dans leurs amours , je vois des caprices , des choix , des refus concertés , qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris ceci , j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons , dans l'heureux tems de leurs premières amours , m'offrent un tableau bien différent de la fote brutalité que leur prêtent nos prétendus sages. La blanche colombe

lombe va fuivant pas à pas son bien-aimé, & prend chaffe elle même auffi-tôt qu'il fe retourne. Refte-t-il dans l'inaction? De légers coups de bec le réveillent; s'il fe retire, on le pourfuit; s'il fe défend, un petit vol de fix pas l'attire encore; l'innocence de la Nature ménage les agaceries & la molle réfiftance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquete. Non, la folâtre Galatée ne faifoit pas mieux, & Virgile eut pu tirer d'un colombier l'une de fes plus charmantes images.

QUAND on pourroit nier qu'un fentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en feroit-il moins vrai que, dans la Société, leur partage doit être une vie domeftique & retirée, & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent? Si la timidité, la pudeur, la modeftie qui leur font propres font des inventions focialès, il importe à la Société que les femmes acquierent ces qualités; il importe de les cultiver en elles, & toute femme qui les dédaigne offense les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un fpectacle
auffi

aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mere de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement la maison ? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme ; c'est là qu'elle impose vraiment du respect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans ame qui bientôt tombe en corruption ; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre, & dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi les hommes ? Si elle n'en a pas, comment s'expose-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeste, celui qui seroit tenté de le devenir ? Quoiqu'elle puisse faire, on sent qu'elle n'est pas à sa place en public, & sa beauté même, qui plait sans intéresser, n'est qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impression nous vienne de la nature ou de l'éducation, elle est commune à tous les

peuples du monde ; par-tout on considère les femmes à proportion de leur modestie ; par-tout on est convaincu qu'en négligeant les manières de leur sexe , elles en négligent les devoirs ; par-tout on voit qu'alors tournant en effronterie la mâle & ferme assurance de l'homme , elles s'avilissent par cette odieuse imitation , & déshonorent à la fois leur sexe & le nôtre.

JE fais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires ; mais voyez aussi quelles mœurs elles ont fait naître ! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chés tous les anciens peuples policés elles vivoient très renfermées ; elles se montroient rarement en public ; jamais avec des hommes , elles ne se promenoient point avec eux ; elles n'avoient point la meilleure place au Spectacle , elles ne s'y mettoient point en montre (y) ; il ne leur étoit pas

(y) Au Théâtre d'Athènes , les femmes occupoient

pas même permis d'assister à tous , & l'on fait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oseroient montrer aux Jeux Olympiques.

DANS la maison, elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger , elles se présentoient rarement à table; les honnêtes femmes en sortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroissoient point au commencement. Il n'y avoit aucune assemblée commune pour les deux sexes; ils ne passaient point la journée ensemble. Ce soin de ne pas se rassasier les uns des autres faisoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaisir; il est sûr qu'en général la paix domestique étoit mieux affermie, & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (z) qu'il n'en regne aujourd'hui.

TELS

poient une Galerie haute appelée *Cercis*, peu commode pour voir & pour être vues; mais il paroît par l'aventure de Valérie & de Sylla, qu'au Cirque de Rome, elles étoient mêlées avec les hommes.

(z) On en pourroit attribuer la cause à la fa-

TELS étoient les usages des Perses , des Grecs , des Romains , & même des Egyptiens, malgré les mauvaises plaisanteries d'Hérodote qui se réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes fortoient des bornes de cette modestie, le cri public montrait que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du Sexe à Sparte ? On peut comprendre aussi par la *Lysistrata* d'Aristophane, combien l'impudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs ; & dans Rome déjà corrompue, avec quel scandale ne vit-on point encore les Dames Romaines se présenter au Tribunal des Triumvirs ?

TOUR est changé. Depuis que des foules de barbares, traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées, eurent inondé l'Europe ; la licence des camps , jointe à la froideur naturelle des climats septentrionaux , qui rend la réserve moins nécessaire , introduisit
une

cilité du divorce ; mais les Grecs en faisoient peu d'usage, & Rome subsista cinq cens ans avant que personne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

une autre maniere de vivre que favoriserent les livres de chevalerie, où les belles Dames passioient leur vie à se faire enlever par des hommes, en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du tems, les idées de liberté qu'ils inspirent s'introduisirent, sur-tout dans les Cours & les grandes villes, où l'on se pique davantage de politesse; par le progrès même de cette politesse, elle dut enfin dégénérer en grossiereté. C'est ainsi que la modestie naturelle au sexe est peu-à-peu disparue, & que les mœurs des vivandieres se sont transmises aux femmes de qualité.

MAIS voulez-vous savoir combien ces usages, contraires aux idées naturelles, sont choquans pour qui n'en a pas l'habitude? Jugez en par la surprise & l'embarras des Etrangers & Provinciaux à l'aspect de ces manieres si nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leurs pays, & il est à croire que celles qui le causent en seroient moins fieres, si la source leur en étoit mieux connue. Ce n'est point qu'elles en imposent,

c'est plutôt qu'elles font rougir , & que la pudeur chassée par la femme de ses discours & de son maintien, se réfugie dans le cœur de l'homme.

REVENANT maintenant à nos Comédiennes , je demande comment un état dont l'unique objet est de se montrer au public , & qui pis est, de se montrer pour de l'argent, conviendrait à d'honnêtes femmes , & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs ? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes, pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation ne s'y mette bientôt en personne , & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des desirs qu'elle prend tant de soin d'exciter ? Quoi ! malgré mille timides précautions , une femme honnête & sage , exposée au moindre danger , a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes personnes audacieuses , sans autre éducation qu'un système de coquetterie & des rôles amoureux , dans une parure très peu modeste

te (a), fans cesse entourées d'une jeunesse ardente & téméraire , au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir , résisteront , à leur âge , à leur cœur , aux objets qui les environnent , aux discours qu'on leur tient , aux occasions toujours renaissantes , & à l'or auquel elles sont d'avance à demi vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point. Le vice a beau se cacher dans l'obscurité , son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte ; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & si quelquefois la pudeur survit à la chasteté , que doit-on penser de la chasteté , quand la pudeur même est éteinte ?

SUPPOSONS , si l'on veut , qu'il y ait eu quelques exceptions ; supposons

Qu'il en soit jusqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-dessus ce que je n'ai
jamais

(a) Que fera-ce en leur supposant la beauté qu'on a raison d'exiger d'elles ? Voyez les Entretiens sur le *sis naturel*, p. 183.

jamais ni vu ni oui dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige , & qui nous porte à mépriser celles qui l'exercent , à moins de compter sur un miracle continuel ? L'immodestie tient si bien à leur état , & elles le sentent si bien elles-mêmes , qu'il n'y en a pas une qui ne se crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les discours de sagesse & d'honneur qu'elle débite au public. De peur que ces maximes sévères ne fissent un progrès nuisible à son intérêt , l'Actrice est toujours la première à parodier son rôle & à détruire son propre ouvrage. Elle quitte , en atteignant la coulisse , la morale du Théâtre aussi bien que sa dignité , & si l'on prend des leçons de vertu sur la Scène , on les va bien vite oublier dans les foyers.

Après ce que j'ai dit ci-devant , je n'ai pas besoin , je crois , d'expliquer encore comment le désordre des Actrices entraîne celui des Acteurs ; sur-tout dans un métier qui les force à vivre entr'eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas besoin de montrer com-

comment d'un état déshonorant naissent des sentimens déshonnêtes, ni comment les vices divisent ceux que l'intérêt commun devoit réunir. Je ne m'étendrai pas sur mille sujets de discorde & de querelles, que la distribution des rôles, le partage de la recette, le choix des Pièces, la jalousie des applaudissemens doivent exciter sans cesse, principalement entre les Actrices, sans parler des intrigues de galanterie. Il est plus inutile encore que j'expose les effets que l'association du luxe & de la misère, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déjà trop dit pour vous & pour les hommes raisonnables; je n'en dirois jamais assez pour les gens prévenus qui ne veulent pas voir ce que la raison leur montre, mais seulement ce qui convient à leurs passions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profession du Comédien, que ferons-nous, Monsieur, pour prévenir des effets inévitables? Pour moi, je ne vois qu'un seul moyen; c'est d'ôter la cause. Quand les maux de l'homme lui viennent

de sa nature ou d'une maniere de vivre qu'il ne peut changer, les Médecins les préviennent-ils ? Défendre au Comédien d'être vicieux, c'est défendre à l'homme d'être malade.

S'ENSUIT-IL delà qu'il faille mépriser tous les Comédiens ? Il s'ensuit, au contraire, qu'un Comédien qui a de la modestie, des mœurs, de l'honnêteté est, comme vous l'avez très bien dit, doublement estimable : puisqu'il montre par là que l'amour de la vertu l'emporte en lui sur les passions de l'homme, & sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer est de l'avoir embrassée ; mais trop souvent un écart de jeunesse décide du sort de la vie, & quand on se sent un vrai talent, qui peut résister à son attrait ? Les grand Acteurs portent avec eux leur excuse ; ce sont les mauvais qu'il faut mépriser.

Si j'ai resté si long-tems dans les termes de la proposition générale, ce n'est pas que je n'eusse eu plus d'avantage encore à l'appliquer précisément à la Ville de Geneve ;
mais

mais la répugnance de mettre mes Conci-
toyens sur la Scene m'a fait différer autant
que je l'ai pu de parler de nous. Il y
faut pourtant venir à la fin , & je n'aurois
rempli qu'imparfaitement ma tâche , si je ne
cherchois, sur nôtre situation particuliere, ce
qui résultera de l'établissement d'un Théâtre
dans nôtre ville , au cas que votre avis &
vos raisons déterminent le gouvernement à l'y
souffrir. Je me bornerai à des effets si sensi-
bles qu'ils ne puissent être contestés de per-
sonne qui connoisse un peu notre constitu-
tion.

GENEVE est riche , il est vrai ; mais,
quoiqu'on n'y voie point ces énormes dispro-
portions de fortune qui appauvrissent tout un
pays pour enrichir quelques habitans & se-
ment la misere autour de l'opulence , il est
certain que , si quelques Genevois possèdent
d'assés grands biens, plusieurs vivent dans une
disette assés dure , & que l'aisance du plus
grand nombre vient d'un travail assidu , d'é-
conomie & de modération , plutôt que d'une
richesse positive. Il y a bien des villes plus
pau-

pauvres que la nôtre où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ses plaisirs , parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuise pas , & que son tems n'étant d'aucun prix , il peut le perdre sans préjudice. Il n'en va pas ainsi parmi nous , qui , sans terres pour subsister , n'avons tous que notre industrie. Le peuple Genevois ne se soutient qu'à force de travail , & n'a le nécessaire qu'autant qu'il se refuse tout superflu : c'est une des raisons de nos loix somptuaires. Il me semble que ce qui doit d'abord frapper tout Etranger entrant dans Geneve , c'est l'air de vie & d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe , tout est en mouvement , tout s'empresse à son travail & à ses affaires. Je ne crois pas que nulle autre aussi petite ville au monde offre un pareil spectacle. Visitez le faux-bourg St. Gervais : toute l'horlogerie de l'Europe y paroît rassemblée. Parcourez le Molard & les rues basses , un appareil de commerce en grand , des monceaux de ballots , de tonneaux confusément jettés , une odeur d'Inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer.

mer. Aux Pâquis, aux Eaux-vives, le bruit & l'aspect des fabriques d'indienne & de toile peinte semblent vous transporter à Zurich. La ville se multiplie en quelque sorte par les travaux qui s'y font, & j'ai vu des gens, sur ce premier coup d'œil, en estimer le peuple à cent mille ames. Les bras, l'emploi du tems, la vigilance, l'austere parcimonie; voila les trésors du Genevois, voila avec quoi nous attendons un amusement de gens oisifs, qui, nous ôtant à la fois le tems & l'argent, doublera réellement notre perte.

GENEVE ne contient pas vingt-quatre mille ames, vous en convenez. Je vois que Lyon bien plus riche à proportion, & du moins cinq ou six fois plus peuplé entretient exactement un Théâtre, & que, quand ce Théâtre est un Opera, la ville n'y fau-
roit suffire. Je vois que Paris, la Capitale de la France & le gouffre des richesses de ce grand Royaume, en entretient trois assés médiocrement, & un quatrieme en certains tems de l'année. Supposons ce quatrie-
me

me (b) permanent. Je vois que, dans plus de six cens mille habitans, ce rendez-vous de l'opulence & de l'oïfiveté fournit à peine journellement au Spectacle mille ou douze cens Spectateurs, tout compensé. Dans le reste du Royaume, je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer ; je vois l'Ille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'Officiers oisifs qui passent leur vie à attendre qu'il soit midi & huit heures, avoir un Théâtre de Comédie : encore faut-il des taxes involontaires pour le soutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de sièges de Parlemens & de Cours souveraines ne peuvent entretenir une Comédie à demeure ?

POUR

(b) Si je ne compte point le Concert Spirituel, c'est qu'au lieu d'être un Spectacle ajouté aux autres, il n'en est que le supplément. Je ne compte pas, non plus, les petits Spectacles de la Foire ; mais aussi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas six mois. En recherchant, par comparaison, s'il est possible qu'une troupe subsiste à Geneve, je suppose par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative, que ne le donnent les faits connus.

POUR juger si nous sommes en état de mieux faire , prenons un terme de comparaison bien connu , tel , par exemple , que la ville de Paris. Je dis donc que , si plus de six cent mille habitans ne fournissent journellement & l'un dans l'autre aux Théâtres de Paris que douze cens Spectateurs , moins de vingt quatre mille habitans n'en fourniront certainement pas plus de quarante huit à Geneve. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre , & supposer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de désœuvrés à Geneve qu'à Paris ; supposition qui me paroît insoutenable.

OR si les Comédiens François , pensionnés du Roi , & propriétaires de leur Théâtre , ont bien de la peine à se soutenir à Paris avec une assemblée de trois cens Spectateurs par représentation (c) , je demande comment
les

(c) Ceux qui ne vont aux Spectacles que les beaux jours où l'assemblée est nombreuse , trouveront cette estimation trop foible ; mais ceux qui pendant dix ans les auront suivis , comme moi ,
bons

les Comédiens de Geneve se soutiendront avec une assemblée de quarante huit Spectateurs pour toute ressource ? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Geneve qu'à Paris. Oui , mais les billets d'entrée coûteront aussi moins à proportion ; & puis , la dépense de la table n'est rien pour des Comédiens. Ce sont les habits, c'est la parure qui leur coûte ; il faudra faire venir tout cela de Paris , ou dresser des Ouvriers mal adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les assujétira à nos loix somptuaires. Mais c'est en vain qu'on voudroit porter la réforme sur le Théâtre ; jamais Cléopatre & Xercès ne goûteront notre simplicité. L'état des Comédiens étant de paroître , c'est leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher , & je doute que jamais bon Acteur consente à se faire Quakre. Enfin , l'on peut m'objecter que la Troupe
de

bons & mauvais jours, la trouveront sûrement trop forte.

de Geneve , étant bien moins nombreuse que celle de Paris , pourra subsister à bien moindres fraix. D'accord : mais cette différence fera-t-elle en raison de celle de 48 à 300 ? Ajoutez qu'une Troupe plus nombreuse a aussi l'avantage de pouvoir jouer plus souvent , au lieu que dans une petite Troupe où les doubles manquent , tous ne sauroient jouer tous les jours ; la maladie , l'absence d'un seul Comédien fait manquer une représentation , & c'est autant de perdu pour la recette.

LE Genevois aime excessivement la campagne : on en peut juger par la quantité de maisons répandues autour de la ville. L'attrait de la chasse & la beauté des environs entretiennent ce goût salutaire. Les portes , fermées avant la nuit , ôtant la liberté de la promenade au dehors & les maisons de campagne étant si près , fort peu de gens aisés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant passé la journée à ses affaires , part le soir à portes fermantes , & va dans sa petite retraite respirer l'air le plus pur , & jouir du plus charmant paysage qui soit sous le Ciel. Il y

a même beaucoup de Citoyens & Bourgeois qui y résident toute l'année , & n'ont point d'habitation dans Geneve. Tout cela est autant de perdu pour la Comédie , & pendant toute la belle saison il ne restera presque pour l'entretenir , que des gens qui n'y vont jamais. A Paris , c'est toute autre chose : on allie fort bien la Comédie avec la campagne ; & tout l'été l'on ne voit à l'heure où finissent les Spectacles , que carrosses sortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville , la liberté d'en sortir à toute heure les tente moins que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie si-tôt des promenades publiques , il faut aller chercher si loin la campagne , l'air en est si empesté d'immondices & la vue si peu attrayante , qu'on aime mieux aller s'enfermer au Spectacle. Voila donc encore une différence au désavantage de nos Comédiens & une moitié de l'année perdue pour eux. Pensez-vous, Monsieur , qu'ils trouveront aisément sur le reste à remplir un si grand vuide ? Pour moi je ne vois aucun autre remède à cela que de chan-

changer l'heure où l'on ferme les portes, d'immoler notre sûreté à nos plaisirs, & de laisser une Place-Forte ouverte pendant la nuit (d), au milieu de trois Puissances dont la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glaces.

CE n'est pas tout : il est impossible qu'un établissement si contraire à nos anciennes maximes soit généralement applaudi. Combien de généreux Citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la mollesse s'élever sur les ruines de notre antique simplicité, & menacer de loin la liberté publique ? Pensez-vous qu'ils iront autoriser cette
inno-

(d) Je fais que toutes nos grandes fortifications sont la chose du monde la plus inutile, & que, quand nous aurions assez de troupes pour les défendre, cela seroit fort inutile encore : car sûrement on ne viendra pas nous assiéger. Mais pour n'avoir point de siège à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute surprise : rien n'est si facile que d'assembler des gens de guerre à notre voisinage. Nous avons trop appris l'usage qu'on en peut faire, & nous devons songer que les plus mauvais droits hors d'une place, se trouvent excellens quand on est dedans.

innovation de leur présence , après l'avoir hautement improuvée? Soyez sûr que plusieurs vont sans scrupule au Spectacle à Paris , qui n'y mettront jamais les pieds à Geneve: parce que le bien de la patrie leur est plus cher que leur amusement. Où fera l'imprudente mere qui osera mener sa fille à cette dangereuse école, & combien de femmes respectables croiroient se déshonorer en y allant elles-mêmes? Si quelques personnes s'abstiennent à Paris d'aller au Spectacle , c'est uniquement par un principe de Religion qui surement ne fera pas moins fort parmi nous, & nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu, de patriotisme qui retiendront encore ceux que la Religion ne retiendrait pas (e).

J'AI

(e) Je n'entens point par là qu'on puisse être vertueux sans Religion; j'eus long-tems cette opinion trompeuse, dont je suis trop désabusé. Mais j'entens qu'un Croyant peut s'abstenir quelquefois, par des motifs de vertus purement sociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéressent point immédiatement la conscience, comme est celle d'aller aux Spectacles, dans un lieu où il n'est pas bon qu'on les souffre.

J'AI fait voir qu'il est absolument impossible qu'un Théâtre de Comédie se soutienne à Geneve par le seul concours des Spectateurs. Il faudroit donc de deux choses l'une ; ou que les riches se cotisent pour le soutenir , charge onéreuse qu'assurément ils ne seront pas d'humeur à supporter long-tems ; ou que l'Etat s'en mêle & le soutienne à ses propres fraix. Mais comment le soutiendra-t-il ? Sera-ce en retranchant , sur les dépenses nécessaires auxquelles suffit à peine son modique revenu , de quoi pourvoir à celle-là ? Ou bien destina-t-il à cet usage important les sommes que l'économie & l'intégrité de l'administration permet quelquefois de mettre en réserve pour les plus pressans besoins ? Faudra-t-il réformer notre petite garnison & garder nous-mêmes nos portes ? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires de nos Magistrats , ou nous ôterons-nous pour cela toute ressource au moindre accident imprévu ? Au défaut de ces expédiens , je n'en vois plus qu'un qui soit praticable , c'est la voie des taxes & impositions , c'est d'assembler nos Citoyens &

Bourgeois en conseil général dans le temple de St Pierre , & là de leur proposer gravement d'accorder un impôt pour l'établissement de la Comédie. A Dieu ne plaise que je croie nos sages & dignes Magistrats capables de faire jamais une proposition semblable ; & sur votre propre Article , on peut juger assez comment elle seroit reçue.

SI nous avons le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces difficultés , ce seroit tant pis pour nous : car cela ne pourroit se faire qu'à la faveur de quelque vice secret qui , nous affoiblissant encore dans notre petitesse , nous perdrait enfin tôt ou tard. Supposons pourtant , qu'un beau zele du Théâtre nous fît faire un pareil miracle ; supposons les Comédiens bien établis dans Geneve , bien contenus par nos loix , la Comédie florissante & fréquentée ; supposons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des Spectacles , elle réuniroit les avantages des uns & des autres : avantages au - reste qui me semblent peu compatibles , car celui des Spectacles n'étant
que

que de suppléer aux mœurs est nul par-tout où les mœurs existent.

LE premier effet sensible de cet établissement sera, comme je l'ai déjà dit, une révolution dans nos usages, qui en produira nécessairement une dans nos mœurs. Cette révolution sera-t-elle bonne ou mauvaise ? C'est ce qu'il est tems d'examiner.

IL n'y a point d'Etat bien constitué où l'on ne trouve des usages qui tiennent à la forme du gouvernement & servent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, si mal à propos tournées en dérision par les Auteurs du Spectateur ; à ces coteries, ainsi devenues ridicules, ont succédé les caffés & les mauvais lieux. Je doute que le Peuple Anglois ait beaucoup gagné au change. Des coteries semblables sont maintenant établies à Geneve sous le nom de *cercles*, & j'ai lieu, Monsieur, de juger par votre Article que vous n'avez point observé sans estime le ton de sens & de raison qu'elles y font régner. Cet usage est ancien parmi nous, quoique son

nom ne le soit pas. Les coteries existoient dans mon enfance sous le nom de *sociétés*; mais la forme en étoit moins bonne & moins régulière. L'exercice des armes qui nous rassemble tous les printems, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occasionnent, le goût de la chasse commun à tous les Genevois, réunissant fréquemment les hommes, leur donnoient occasion de former entr'eux des sociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaisons d'amitié; mais ces assemblées n'ayant pour objet que le plaisir & la joie ne se formoient gueres qu'au cabaret. Nos discordes civiles, où la nécessité des affaires obligeoit de s'assembler plus souvent & de délibérer de sang-froid, firent changer ces sociétés tumultueuses en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles, & d'une fort triste cause sont sortis de très bons effets (f).

CES cercles sont des sociétés de douze ou quinze

(f) Je parlerai ci-après des inconvéniens.

quinze personnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à fraix communs de meubles & de provisions nécessaires. C'est dans cet appartement que se rendent tous les après-midi ceux des associés que leurs affaires ou leurs plaisirs ne retiennent point ailleurs. On s'y rassemble, & là, chacun se livrant sans gêne aux amusemens de son goût, on joue, on cause, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y soupe, mais rarement : parce que le Genevois est rangé & se plaît à vivre avec sa famille. Souvent aussi l'on va se promener ensemble, & les amusemens qu'on se donne sont des exercices propres à rendre & maintenir le corps robuste. Les femmes & les filles, de leur côté, se rassemblent par sociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion est un petit jeu de commerce, un goûter, & comme on peut bien croire, un intarissable babil. Les hommes, sans être fort sévèrement exclus de ces sociétés, s'y mêlent assez rarement ; & je penserois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours que de ceux qu'on n'y voit jamais

TELS sont les amusemens journaliers de la bourgeoisie de Geneve. Sans être dépourvus de plaisir & de gaieté, ces amusemens ont quelque chose de simple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines; mais, dès l'instant qu'il y aura Comédie, adieu les cercles, adieu les sociétés ! Voilà la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe nécessairement; & si vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même, où les Spectacles établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême: c'est qu'un Théâtre, qui n'est qu'un point dans cette ville immense, fera dans la nôtre un grand objet qui absorbera tout.

SI vous me demandez ensuite où est le mal que les cercles soient abolis..... Non, Monsieur, cette question ne viendra pas d'un Philosophe. C'est un discours de femmes ou de jeune-homme qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira sentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre: car pour cette fois, quoique je m'adresse à vous, j'é-

cris

cris pour le peuple & sans doute il y paroît; mais vous m'y avez forcé.

JE dis premierement que, si c'est une mauvaise chose que l'odeur du tabac, c'en est une fort bonne de rester maître de son bien, & d'être sûr de coucher chez soi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre maniere.

SUIVONS les indications de la Nature, consultons le bien de la Société; nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois, & vivre ordinairement séparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se sentent autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre constitution: car ce sexe plus foible, hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne trop molle pour nous, & ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre
hom-

hommes, les femmes nous rendent femmes.

CET inconvénient qui dégrade l'homme, est très grand par-tout ; mais c'est sur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être assés indifférent pourvu qu'il soit obéi ; mais dans une République, il faut des hommes (g).

LES Anciens passioient presque leur vie en plein air, ou vacquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'Etat sur la place publique, ou se promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au soleil,

(g) On me dira qu'il en faut aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au-lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par exemple, qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage : elles préfèrent l'honneur à la vie ; quand elles se battent, elles se battent bien. L'inconvénient de leur sexe est de ne pouvoir supporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des saisons. Le secret est donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour se battre, afin de sacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

soleil , & presque toujours tête nue (h). A tout cela , point de femmes ; mais on savoit bien les trouver , au besoin , & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs conversations qui nous restent , que l'esprit , ni le goût , ni l'amour même , perdissent rien à cette réserve. Pour nous , nous avons pris des manieres toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du sexe que nous devrions protéger & non servir , nous avons appris à le mépriser en lui obéissant , à l'outrager par nos soins railleurs ; & chaque femme de Paris rassemble dans son appartement un ferrail d'hommes plus femmes qu'elle , qui savent rendre à la beauté toutes sortes d'hommages , hors celui du cœur dont elle est digne. Mais voyez ces

(h) Après la bataille gagnée par Cambise sur Psammetique , on distinguoit parmi les morts les Egyptiens qui avoient toujours la tête nue , à l'extrême dureté de leurs crânes : au-lieu que les Perses , toujours coëffés de leurs grosses thiares , avoient les crânes si tendres qu'on les brisoit sans effort. Hérodote lui-même fut , long-tems après , témoin de cette différence.

ces mêmes hommes toujours contrainsts dans ces prisons volontaires , se lever , se rasseoir , aller & venir sans cesse à la cheminée , à la fenêtre , prendre & poser cent fois un écran , feuilleter des livres , parcourir des tableaux , tourner , pirouetter par la chambre , tandis que l'idole étendue sans mouvement dans sa chaise longue , n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence , si ce n'est que la Nature qui impose aux femmes cette vie sédentaire & casanière , en prescrit aux hommes une toute opposée , & que cette inquiétude indique en eux un vrai besoin ? Si les Orientaux que la chaleur du climat fait assés transpirer , font peu d'exercice & ne se promènent point , au-moins ils vont s'asseoir en plein air & respirer à leur aise ; au-lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui , on n'y trouve aucune espece d'égalité. Nos exercices de l'Académie sont des jeux d'enfans
auprès

auprès de ceux de l'ancienne Gymnastique : on a quitté la paume, comme trop fatigante ; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des Armées Grecques & Romaines : le chemin , le travail, le fardeau du Soldat Romain fatigue seulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux Officiers d'infanterie. Souvent les Généraux faisoient à pied les mêmes journées que leurs Troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé , ni seuls , ni avec leurs armées. Othon lui-même , l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de la sienne, allant au devant de Vitellius. Qu'on trouve à présent un seul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous sommes déchus en tout. Nos Peintres & nos Sculpteurs se plaignent de ne plus trouver de modèles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela ? L'homme a-t-il dégénéré ? L'espèce a-t-elle une décrépitude physique , ainsi que l'individu ? Au - contraire : les Barbares du nord qui ont , pour ainsi dire , peuplé l'Europe d'une

d'une nouvelle race , étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & subjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui , pour la plûpart, descendons de ces nouveaux venus ; mais les premiers Romains vivoient en hommes (i), & trouvoient dans leurs continuels exercices la vigueur que la Nature leur avoit refusée, au-lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du Sexe. Si les Barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes , ils ne vivoient pas pour cela comme elles ; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux , ainsi que faisoient aussi celles de Sparte. La femme se rendoit robuste , & l'homme ne s'énervoit pas.

SI

(i) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie ; & cette différence étoit si grande , dit Tite Live , qu'elle s'appercevoit au premier coup d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la discipline prévalurent tellement sur la Nature , que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts , & les vainquirent.

Si ce soin de contrarier la Nature est nuisible au corps , il l'est encore plus à l'esprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes, & qui passe sa vie entiere à faire pour elles, ce qu'elles devroient faire pour nous , quand épuisés de travaux dont elles sont incapables , nos esprits ont besoin de délassement. Livrés à ces puériles habitudes à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand ? Nos talens, nos écrits se sentent de nos frivoles occupations (k): agréables, si l'on veut, mais petits

(k) Les femmes , en général, n'aiment aucun art , ne se connoissent à aucun , & n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philosophie & du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science , de l'érudition , des talens , & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe & embrase l'ame, ce génie qui consume & dévore, cette brulante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissements jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes: ils sont tous

tits & froids comme nos sentimens , ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand' peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères qui naissent journellement n'étant faits que pour amuser des femmes , & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui serviront d'exceptions ; mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la règle. C'est pour cela que la plupart des productions de notre âge passeront avec lui, & la postérité croira qu'on fit bien peu de livres , dans ce même siècle où l'on en fait tant.

IL

froids & jolis comme elles ; ils auront tant d'esprit que vous voudrez , jamais d'ame ; ils feroient cent fois plutôt sensés que passionnés. Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même. La seule Sapho, que je sache, & une autre, mériteroient d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaises ont été écrites par un homme. Or par-tout où dominant les femmes , leur goût doit aussi dominer : & voila ce qui détermine celui de notre siècle.

IL ne feroit pas difficile de montrer qu'au lieu de gagner à ces usages , les femmes y perdent. On les flatte sans les aimer ; on les sert sans les honorer ; elles sont entourées d'agréables , mais elles n'ont plus d'amans ; & le pis est que les premiers , sans avoir les sentimens des autres , n'en usurent pas moins tous les droits. La société des deux sexes , devenue trop commune & trop facile , a produit ces deux effets ; & c'est ainsi que l'esprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie & l'amour.

POUR moi , j'ai peine à concevoir comment on rend assés peu d'honneur aux femmes , pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galants , ces complimens insultans & moqueurs , auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi ; les outrager par ces évidens mensonges , n'est-ce pas leur déclarer assés nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime , cela n'arrive que trop souvent ; mais est-il question d'amour dans tout

ce maussade jargon ? Ceux-mêmes qui s'en fervent , ne s'en fervent-ils pas également pour toutes les femmes , & ne feroient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule ? Qu'ils ne s'en inquiètent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables , & rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette passion terrible , son trouble , ses égaremens , ses palpitations , ses transports , ses brulantes expressions , son silence plus énergique , ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les desirs par la crainte , il me semble qu'après un langage aussi véhément , si l'amant venoit à dire une seule fois , *je vous aime* , l'amante indignée lui diroit , *vous ne m'aimez plus* , & ne le reverroit de sa vie.

Nos cercles conservent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entr'eux , dispensés de rabaisser leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raison , peuvent se livrer à des dis-

discours graves & sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie & de vertu sans passer pour rabâcheur, on ose être soi-même sans s'affervir aux maximes d'une caillete. Si le tour de la conversation devient moins poli, les raisons prennent plus de poids; on ne se paie point de plaisanterie, ni de gentillesse. On ne se tire point d'affaire par de bons mots. On ne se ménage point dans la dispute: chacun, se sentant attaqué de toutes les forces de son adversaire, est obligé d'employer toutes les siennes pour se défendre; c'est ainsi que l'esprit acquiert de la justesse & de la vigueur. S'il se mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher: les moins grossiers ne sont pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu rustique est préférable encore à ce stile plus recherché dans lequel les deux sexes se séduisent mutuellement & se familiarisent déceimment avec le vice. La maniere de vivre, plus conforme aux inclinations de l'homme, est aussi mieux assortie à son tempéramment. On ne reste

point toute la journée établi sur une chaise. On se livre à des jeux d'exercice, on va, on vient, plusieurs cercles se tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours spacieuses pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chasse; & il ne faut pas croire que cette chasse se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris où l'on trouve le gibier sous ses pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des soldats, & par conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

ON accuse d'un défaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes & satyriques; & l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins; on pense bien aussi que les maris absens y sont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa voisi-

voisine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal , & toujours est-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place : car lequel vaut le mieux qu'une femme dise avec ses amies du mal de son mari, ou que, tête-à-tête avec un homme, elle lui en fasse, qu'elle critique le désordre de sa voisine, ou qu'elle l'imite? Quoique les Genevoises disent assez librement ce qu'elles savent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie & l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accusations qu'elles croient fausses; tandis qu'en d'autres pays les femmes, également coupables par leur silence & par leurs discours, cachent de peur de représailles le mal qu'elles savent & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

COMBIEN de scandales publics ne retient pas la crainte de ces sévères observatrices? Elles font presque dans notre ville la fonction de Censeurs. C'est ainsi que dans les beaux tems de Rome, les Citoyens, surveil-

lans les uns des autres , s'accusoient publiquement par zele pour la justice ; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne resta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaises , la haine des vices qui les démasque en devint un. Aux citoyens zélés succéderent des délateurs infâmes , & au-lieu qu'autrefois les bons accusoient les méchans , ils en furent accusés à leur tour. Grace au Ciel , nous sommes loin d'un terme si funeste. Nous ne sommes point réduits à nous cacher à nos propres yeux , de peur de nous faire horreur. Pour moi , je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes , quand elles seront plus circonspectes : on se ménagera davantage , quand on aura plus de raisons de se ménager , & quand chacune aura besoin pour elle-même de la discrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'allarme donc point tant du caquet des sociétés de femmes. Qu'elles médissent tant qu'elles voudront , pourvu qu'elles médissent entr'elles. Des femmes véritablement

ment corrompues ne fauroient supporter long-tems cette maniere de vivre, & quelque chere que leur pût être la médifance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoiqu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces sociétés, fans un fecret mouvement d'estime & de respect pour celles qui la compofoient. Telle est, me disois-je, la destination de la Nature, qui donne différens goûts aux deux sexes, afin qu'ils vivent séparés & chacun à fa maniere (1). Ces aimables personnes passent ainsi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amusemens innocens & simples, très propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne fais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vécu ensemble; elles ont pu parler des hommes, mais

el-

(1) Ce principe, auquel tiennent toutes bonnes mœurs, est développé d'une maniere plus claire & plus étendue dans un manuscrit dont je suis dépositaire & que je me propose de publier, s'il me reste assés de tems pour cela, quoique cette annonce ne soit gueres propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

elles se sont passées d'eux ; & tandis qu'elles critiquoient si sévèrement la conduite des autres , au - moins la leur étoit irréprochable.

LES cercles d'hommes ont aussi leurs inconvéniens , sans doute ; quoi d'humain n'a pas les siens ? On joue , on boit , on s'enyvre , on passe les nuits ; tout cela peut être vrai , tout cela peut être exagéré. Il y a partout mélange de bien & de mal , mais à diverses mesures. On abuse de tout : axiome trivial , sur lequel on ne doit ni tout rejeter ni tout admettre. La règle pour choisir est simple. Quand le bien surpasse le mal , la chose doit être admise malgré ses inconvéniens ; quand le mal surpasse le bien , il la faut rejeter même avec ses avantages. Quand la chose est bonne en elle-même & n'est mauvaise que dans ses abus , quand les abus peuvent être prévenus sans beaucoup de peine , ou tolérés sans grand préjudice , ils peuvent servir de prétexte & non de raison pour abolir un usage utile ; mais ce qui est mauvais en soi fera toujours mauvais

vais (m), quoiqu'on fasse pour en tirer un bon usage. Telle est la différence essentielle des cercles aux spectacles.

LES citoyens d'un même Etat, les habitants d'une même ville ne sont point des Anachorettes, ils ne sauroient vivre toujours seuls & séparés; quand ils le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche despotisme qui s'allarme à la vue de sept ou huit hommes assemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent sur leurs miseres.

OR de toutes les sortes de liaisons qui peuvent rassembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, sans contredit, la plus raisonnable, la plus honnête, & la moins dangereuse: parce qu'elle ne veut ni ne peut se cacher, qu'elle est publique, permise, & que l'ordre & la regle y regnent. Il est même facile à démontrer que
les

(m) Je parle dans l'ordre moral: car dans l'ordre physique il n'y a rien d'absolument mauvais. Le tout est bien.

les abus qui peuvent en résulter naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de songer à détruire un usage établi, on doit avoir bien pesé ceux qui s'introduiront à sa place. Quiconque en pourra proposer un qui soit praticable & duquel ne résulte aucun abus, qu'il le propose, & qu'ensuite les cercles soient abolis: à la bonne heure. En attendant, laissons, s'il le faut, passer la nuit à boire à ceux qui, sans cela, la passeroient peut-être à faire pis.

TOUTE intempérance est vicieuse, & surtout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliène au-moins sa raison pour un tems & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide & non pas méchant (n). Pour une querelle passa-

(n) Ne calomnions point le vice-même, n'a-t-il pas assez de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua
Clitus

passagere qu'il cause , il forme cent attachemens durables. Généralement parlant , les buveurs ont de la cordialité , de la franchise ; ils sont presque tous bons , droits , justes , fideles , braves & honnêtes gens , à leur défaut près. En osera-t-on dire autant des vices qu'on substitue à celui-là , ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes sans défauts & retenus en toute chose ? Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels ! Le sage est sobre par tempérance , le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs , d'intrigues , de trahisons , d'adulteres , on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui
ab.

Clitus dans l'ivresse , fit mourir Philotas de sang-froid. Si l'ivresse a ses fureurs , quelle passion n'a pas les siennes ? La différence est que les autres restent au fond de l'ame & que celle-là s'allume & s'éteint à l'instant. A cet emportement près , qui passe & qu'on évite aisément , soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions , couve à jeun de méchants desseins.

abhorrent le plus l'ivresse font ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime , à Naples elle est en horreur ; mais au fond laquelle est le plus à craindre , de l'intempérance du Suisse ou de la réserve de l'Italien.

JE le répète, il vaudroit mieux être sobre & vrai, non seulement pour soi, même pour la Société : car tout ce qui est mal en morale est mal encore en politique. Mais le prédicateur s'arrête au mal personnel , le magistrat ne voit que les conséquences publiques ; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point , l'autre que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre ; ainsi tout ce qu'on a raison de blâmer en chaire ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin , tous périssent par le désordre des femmes. La raison de cette différence est claire : le premier de ces deux vices détourne des autres , le second les engendre tous. La diversité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeunesse & l'abat moins aisément ;
un

un sang ardent lui donne d'autres desirs; dans l'âge des passions toutes s'enflamment au feu d'une seule, la raison s'altère en naissant, & l'homme encore indompté devient indisciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un sang à demi-glacé cherche un secours qui le ranime, qu'une liqueur bien-faisante supplée aux esprits qu'il n'a plus (o); quand un vieillard abuse de ce doux remède; il a déjà rempli ses devoirs envers sa patrie, il ne la prive que du rebut de ses ans. Il a tort; sans doute: il cesse avant la mort d'être citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être: il se rend plutôt l'ennemi public, par la séduction de ses complices, par l'exemple & l'effet de ses mœurs corrompues, sur-tout par la morale pernicieuse qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriser. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point existé.

De la passion du jeu naît un plus dangereux

(o) Platon dans sa République permet aux seuls vieillards l'usage du vin, & même il leur en permet quelquesfois l'excès.

reux abus , mais qu'on prévient ou réprime aisément. C'est une affaire de police , dont l'inspection devient plus facile & mieux féante dans les cercles que dans les maisons particulières. L'opinion peut beaucoup encore en ce point ; & si-tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adresse, les cartes , les dés , les jeux de hazard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même , quoiqu'on en dise , que ces moyens oisifs & trompeurs de remplir sa bourse , prennent jamais grand crédit chez un peuple raisonneur & laborieux , qui connoît trop le prix du tems & de l'argent pour aimer à les perdre ensemble.

CONSERVONS donc les cercles , même avec leurs défauts : car ces défauts ne sont pas dans les cercles , mais dans les hommes qui les composent ; & il n'y a point dans la vie sociale de forme imaginable sous laquelle ces mêmes défauts ne produisent de plus nuisibles effets. Encore un coup , ne cherchons point la chimere de la perfection ; mais le mieux possible selon la nature de l'homme &
la

la constitution de la Société. Il y a tel Peuple à qui je dirois : détruisez cercles & co-teries, ôtez toute barrière de bienfiance entre les sexes, remontez, s'il est possible, jusqu'à n'être que corrompus ; mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il est tems encore. Craignez le premier pas qu'on ne fait jamais seul, & songez qu'il est plus aisé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaises.

DEUX ans seulement de Comédie & tout est bouleversé. L'on ne sauroit se partager entre tant d'amusemens : l'heure des Spectacles étant celle des cercles, les fera diffoudre ; il s'en détachera trop de membres ; ceux qui resteront seront trop peu assidus pour être d'une grande ressource les uns aux autres & laisser subsister long-tems les associations. Les deux sexes réunis journellement dans un même lieu ; les parties qui se lieront pour s'y rendre ; les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empressera d'imiter ; l'exposition des Dames & Demoiselles parées tout de leur mieux & mises en étala-

ge dans des loges comme sur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs ; l'affluence de la belle jeunesse qui viendra de son côté s'offrir en montre, & trouvera bien plus beau de faire des entrechats au Théâtre que l'exercice à Plain-Palais ; les petits soupers de femmes qui s'arrangeront en sortant, ne fut-ce qu'avec les Actrices ; enfin le mépris des anciens usages qui résultera de l'adoption des nouveaux ; tout cela substituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne simplicité, & je doute un peu que des Parisiens à Geneve y conservent long-tems le goût de notre gouvernement.

IL ne faut point le dissimuler, les intentions sont droites encore ; mais les mœurs inclinent déjà visiblement vers la décadence, & nous suivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laissons pas de craindre le sort. Par exemple, on m'assure que l'éducation de la jeunesse est généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois ; ce qui pourtant ne peut gueres se prouver qu'en

qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfans font mieux la révérence ; qu'ils savent plus galamment donner la main aux Dames, & leur dire une infinité de gentilleses pour lesquelles je leur ferois , moi , donner le fouet ; qu'ils savent décider , trancher , interroger , couper la parole aux hommes , importuner tout le monde sans modestie & sans discrétion. On me dit que cela les forme ; je conviens que cela les forme à être impertinens & c'est, de toutes les choses qu'ils apprennent par cette méthode, la seule qu'ils n'oublient point. Ce n'est pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils sont destinés à défennuyer , on a soin de les élever précisément comme elles : on les garantit du soleil , du vent , de la pluie , de la poussière , afin qu'ils ne puissent jamais rien supporter de tout cela. Ne pouvant les préserver entièrement du contact de l'air , on fait du-moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de son ressort. On les prive de tout exercice , on leur ôte toutes leurs facultés , on les rend ineptes

à tout autre usage qu'aux soins auxquels ils sont destinés; & la seule chose que les femmes n'exigent pas de ces vils esclaves est de se consacrer à leur service à la façon des Orientaux. A cela près, tout ce qui les distingue d'elles, c'est que la Nature leur en ayant refusé les grâces, ils y substituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve, j'ai déjà vu plusieurs de ces jeunes Demoiselles en juste-au-corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joli parasol verd à la main, contrefaire assez mal-adroitement les hommes.

ON étoit plus grossier de mon tems. Les enfans rustiquement élevés n'avoient point de teint à conserver, & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerri de bonne heure. Les peres les mennoient avec eux à la chasse, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les sociétés. Timides & modestes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entr'eux; ils n'avoient point de frisure à conserver; ils se désoient à la lutte, à la course,

se,

se, aux coups; ils se battoient à bon escient, se bleffoient quelquefois, & puis s'embrassoient en pleurant. Ils revenoient au logis suans, essoufflés, déchirés, c'étoient de vrais poligons; mais ces poligons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zèle pour servir la patrie & du sang à verser pour elle. Plaise à Dieu qu'on en puisse dire autant un jour de nos beaux petits Messieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne soient pas des enfans à trente!

HEUREUSEMENT ils ne sont point tous ainsi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudesse, conservatrice de la bonne constitution ainsi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un tems, seront contraints étant grands de se plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde; les autres gagneront des forces en les exerçant; tous deviendront, je l'espère, ce que furent leurs ancêtres ou du moins ce que leurs peres sont aujourd'hui. Mais ne nous flatons pas de

conserver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquise.

JE reviens à nos Comédiens & toujours en leur supposant un succès qui me paroît impossible ; je trouve que ce succès attaquera notre constitution , non seulement d'une manière indirecte en attaquant nos mœurs, mais immédiatement , en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverses parties de l'Etat , pour conserver le corps entier dans son assiette.

Parmi plusieurs raisons que j'en pourrois donner , je me contenterai d'en choisir une qui convient mieux au plus grand nombre : parce qu'elle se borne à des considérations d'intérêt & d'argent , toujours plus sensibles au vulgaire que des effets moraux dont il n'est pas en état de voir les liaisons avec leurs causes , ni l'influence sur le destin de l'Etat.

ON peut considérer les Spectacles , quand ils réussissent , comme une espece de taxe qui , bien que volontaire , n'en est pas moins onéreuse au peuple : en ce qu'elle lui fournit
une

une continuelle occasion de dépense à laquelle il ne résiste pas. Cette taxe est mauvaise : non seulement parce qu'il n'en revient rien au souverain ; mais sur-tout parce que la répartition , loin d'être proportionnelle , charge le pauvre au delà de ses forces & soulage le riche en suppléant aux amusemens plus coûteux qu'il se donneroit au défaut de celui-là. Il suffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'est, ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les remplissent. A la Comédie Françoisé, les premières loges & le théâtre sont à quatre francs pour l'ordinaire & à six quand on tierce ; le parterre est à vingt sols , on a même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au théâtre n'est que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers sont d'une opulence excessive , & la plupart des autres n'ont rien (p). Il en est de

(p) Quand on augmenteroit la différence du
O 4 prix

de ceci comme des impôts sur le bled, sur le vin, sur le sel, sur toute chose nécessaire à la vie, qui ont un air de justice au premier coup d'œil, & sont au fond très iniques: car le pauvre qui ne peut dépenser que pour son nécessaire est forcé de jeter les trois quarts de ce qu'il dépense en impôts, tandis que ce même nécessaire n'étant que la moindre partie de la dépense du riche l'impôt lui est presque insensible (q). De cette manière,

prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne rétablirait point pour cela l'équilibre. Ces places inférieures, mises à trop bas prix, seroient abandonnées à la populace, & chacun, pour en occuper de plus honorables, dépenseroit toujours au delà de ses moyens. C'est une observation qu'on peut faire aux Spectacles de la Foire. La raison de ce désordre est que les premiers rangs sont alors un terme fixe dont les autres se rapprochent toujours, sans qu'on le puisse éloigner. Le pauvre tend sans cesse à s'élever au dessus de ses vingt sols; mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'asile au delà de ses quatre francs; il faut, malgré lui, qu'il se laisse accoster &, si son orgueil en souffre, sa bourse en profite.

(q) Voilà pourquoi les *imposeurs* de Bodin & autres fripons publics établissent toujours leurs

nière, celui qui a peu paie beaucoup & celui qui a beaucoup paie peu ; je ne vois pas quelle grande justice on trouve à cela.

ON me demandera qui force le pauvre d'aller aux Spectacles ? Je répondrai, premièrement ceux qui les établissent & lui en donnent la tentation ; en second lieu, sa pauvreté même qui, le condamnant à des travaux continuels, sans espoir de les voir finir, lui rend quelque délassément plus nécessaire pour les supporter. Il ne se tient point malheureux de travailler sans relâche, quand tout le monde en fait de même ; mais n'est-il pas cruel à celui qui travaille de se priver des récréations des gens oisifs ? Il les partage donc ; & ce même amusement, qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, soit par un surcroît réel de

monopoles sur les choses nécessaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, sans que le riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faste étoit attaqué, tout seroit perdu ; mais, pourvu que les grands soient contents, qu'importe que le peuple vive ?

de dépenses, soit par moins de zèle au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

DE ces nouvelles réflexions, il suit évidemment, ce me semble, que les Spectacles modernes, où l'on n'assiste qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriser & augmenter l'inégalité des fortunes, moins sensiblement, il est vrai, dans les capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée jusqu'à certain point, peut avoir ses avantages, certainement vous m'accorderez aussi qu'elle doit avoir des bornes, sur-tout dans un petit Etat, & sur-tout dans une République. Dans une Monarchie où tous les ordres sont intermédiaires entre le prince & le peuple, il peut être assés indifférent que certains hommes passent de l'un à l'autre : car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la progression. Mais dans une Démocratie où les sujets & le souverain ne sont que les mêmes hommes considérés sous différens rapports, sitôt que le plus petit nombre l'emporte en richesses sur le plus grand, il faut que l'Etat périclite

périsse ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une manière que de l'autre; & cette différence, portée au delà de sa mesure, est ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

JAMAIS dans une Monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-dessus du Prince; mais dans une République elle peut aisément le mettre au-dessus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche est toujours le vrai souverain. Sur ces maximes incontestables, il reste à considérer si l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir sans ébranler la République. Je m'en rapporte là-dessus à ceux qui connoissent mieux que moi notre constitution & la répartition de nos richesses. Ce que je fais: c'est que, le tems seul donnant à l'ordre des choses une pente naturelle vers cette inégalité & un progrès successif jusqu'à son dernier terme, c'est une grande imprudence de l'accélérer encore
par

par des établissemens qui la favorisent. Le grand Sulli qui nous aimoit , nous l'eût bien su dire : Spectacles & Comédies dans toute petite Republique & sur - tout dans Geneve, affoiblissement d'Etat.

Si le seul établissement du Théâtre nous est si nuisible, quel fruit tirerons-nous des Pièces qu'on y représente ? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour lesquels elles ont été composées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour instruction ce qu'on leur a donné pour censurer, ou du-moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations sur les choses du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous représentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire ? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir ? Elle nous donnera une vaine admiration de la puissance & de la grandeur. De quoi nous servira-t-elle ? Serons-nous plus grands ou plus puissans pour cela ? Que nous importe d'aller étudier sur la Scene les devoirs des rois , en négligeant de remplir les nôtres ? La stérile admiration des
vertus.

vertus de Théâtre nous dédommagera-t-elle des vertus simples & modestes qui font le bon citoyen ? Au-lieu de nous guérir de nos ridicules , la Comédie nous portera ceux d'autrui : elle nous persuadera que nous avons tort de mépriser des vices qu'on estime si fort ailleurs. Quelque extravagant que soit un marquis c'est un marquis enfin. Concevez combien ce titre sonne dans un pays assés heureux pour n'en point avoir ; & qui fait combien de courtauts croiront se mettre à la mode , en imitant les marquis du siècle dernier ? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne foi toujours raillée , du vice adroit toujours triomphant , & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaisanterie. Quelles leçons pour un Peuple dont tous les sentimens ont encore leur droiture naturelle , qui croit qu'un scélerat est toujours méprisable & qu'un homme de bien ne peut être ridicule ! Quoi ! Platon bannissoit Homere de sa République & nous souffrirons Moliere dans la nôtre ! Que pourroit-il nous arriver de pis que de ressembler aux gens qu'il nous peint , même

me à ceux qu'il nous fait aimer ?

J'EN ai dit assez , je crois , sur leur chapitre & je ne pense guères mieux des héros de Racine , de ces héros si parés , si doux , si tendres , qui , sous un air de courage & de vertu , ne nous montrent que les modèles des jeunes-gens dont j'ai parlé , livrés à la galanterie , à la mollesse , à l'amour , à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir sur le goût de ses véritables devoirs. Tout le Théâtre François ne respire que la tendresse : c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres , ou du moins qu'on y rend la plus chère aux Spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela , quant à l'objet du Poète : je fais que l'homme sans passions est une chimère ; que l'intérêt du Théâtre n'est fondé que sur les passions ; que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangères , ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui , quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'humanité , celui de la patrie , sont les sentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui
en

en font pénétrés ; mais , quand ces deux passions font éteintes , il ne reste que l'amour proprement dit , pour leur suppléer : parce que son charme est plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'est pas également convenable à tous les hommes : c'est plutôt comme supplément des bons sentimens que comme bon sentiment lui-même qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne soit louable en soi , comme toute passion bien réglée , mais parce que les excès en font dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus , qui concentre le plus son cœur en lui-même ; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parens , ses amis , sa patrie , & le genre humain , se dégrade par un attachement défordonné qui nuit bientôt à tous les autres & leur est infailliblement préféré. Sur ce principe , je dis qu'il

qu'il y a des pays où les mœurs sont si mauvaises qu'on seroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour ; d'autres où elles sont assez bonnes pour qu'il soit fâcheux d'y descendre, & j'ose croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop passionnés sont plus dangereux à nous montrer qu'à personne : parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid, le Genevois cache une ame ardente & sensible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce séjour de la raison, la beauté n'est pas étrangère, ni sans empire ; le levain de la mélancolie y fait souvent fermenter l'amour ; les hommes n'y sont que trop capables de sentir des passions violentes, les femmes, de les inspirer ; & les tristes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des spectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques Pièces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur foiblesse ; on apprend moins à se donner leur courage qu'à

qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu; mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre; il se pare de son enthousiasme; il usurpe sa force; il affecte son langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir! Que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par degrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié! Heureux qui fait se reconnoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse? On triomphe aisément d'un foible penchant; mais celui qui connut le véritable amour & l'a su vaincre, ah! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu!

Ainsi de quelque maniere qu'on envisage

les choses , la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les Pièces de Théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites , nous deviendra préjudiciable , jusqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles , & qui ne sera qu'un faux goût , sans tact , sans délicatesse , substitué mal-à-propos parmi nous à la solidité de la raison. Le goût tient à plusieurs choses : les recherches d'imitation qu'on voit au Théâtre , les comparaisons qu'on a lieu d'y faire , les réflexions sur l'art de plaire aux spectateurs , peuvent le faire germer , mais non suffire à son développement. Il faut de grandes villes , il faut des beaux-arts & du luxe , il faut un commerce intime entre les citoyens , il faut une étroite dépendance les uns des autres , il faut de la galanterie & même de la débauche , il faut des vices qu'on soit forcé d'embellir , pour faire chercher à tout des formes agréables , & réussir à les trouver. Une partie de ces choses nous manquera toujours , & nous devons trembler d'acquiescer l'autre.

Nous aurons des Comédiens , mais quels ?

Une

Une bonne Troupe viendra-t-elle de but-en-blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames? Nous en aurons donc d'abord de mauvais & nous ferons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront? Nous aurons de bonnes Pieces; mais, les recevant pour telles sur la parole d'autrui, nous serons dispensés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins les connoisseurs, les arbitres du Théâtre; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en ferons que plus ridicules. On ne l'est point pour manquer de goût, quand on le méprise; mais c'est l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'est-ce au fond que ce goût si vanté? L'art de se connoître en petites choses. En vérité, quand on en a une aussi grande à conserver que la liberté, tout le reste est bien puérile.

JE NE vois qu'un remede à tant d'inconvéniens : c'est que, pour nous approprier les Drames de notre Théâtre, nous les compositions nous-mêmes, & que nous ayons des

Auteurs avant des Comédiens. Car il n'est pas bon qu'on nous montre toutes sortes d'imitations, mais seulement celles des choses honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres (r). Il est sûr que des Pièces tirées comme celles des Grecs des malheurs passés de la patrie, ou des défauts présens du peuple, pourroient offrir aux spectateurs des leçons utiles. Alors quels seront les héros de nos Tragédies. Des Berthelier? des Lévrery? Ah, dignes citoyens! Vous fûtes des héros, sans-doute; mais votre obscurité vous avilit,

vos

(r) Si quis ergo in nostram urbem venerit, qui animi sapientiâ in omnes possit sese vertere formas, & omnia imitari, volueritque poemata sua ostentare, venerabimur quidem ipsum, ut sacrum, admirabilem, & jucundum: dicemus autem non esse ejusmodi hominem in republicâ nostrâ, neque fas esse ut insit, mittemusque in aliam urbem, unguento caput ejus perungentes, lanâque coronantes. Nos autem austeriori minusque jucundo utemur Poetâ, fabularumque fictore, utilitatis gratiâ, qui decori nobis rationem exprimat, & quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio pro legibus tulimus, quando cives erudire aggressi sumus.
Plat. de Rep. Lib. III.

vos noms communs déshonorent vos grandes
 ames (s), & nous ne sommes plus affés
 grands nous-mêmes pour vous favoir admirer.
 Quels seront nos tyrans? Des Gentils-hommes
 de la cuillier (t), des Eveques de Geneve,
 des

(s) Philibert Berthelier fut le Caton de notre
 patrie, avec cette différence que la liberté publi-
 que finit par l'un & commença par l'autre. Il
 tenoit une belette privée quand il fut arrêté; il
 rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien
 à la vertu malheureuse; puis il continua de jouer
 avec sa belette, sans daigner répondre aux outra-
 ges de ses gardes. Il mourut comme doit mourir
 un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier;
 non pas en imitant puérilement ses discours & ses
 manieres, mais en mourant volontairement comme
 lui: sachant bien que l'exemple de sa mort seroit
 plus utile à son pays que sa vie. Avant d'aller à
 l'échaffaut, il écrivit sur le mur de sa prison cet-
 te épitaphe qu'on avoit faite à son prédécesseur.

Quid mihi mors nocuit? Virtus post fata virefcit:

Nec cruce, nec sævi gladio perit illa Tyranni.

(t) C'étoit une confrairie de Gentils-hommes Sa-
 voyards qui avoient fait vœu de brigandage con-
 tre la ville de Geneve, & qui, pour marque de

des Comtes de Savoie , des ancêtres d'une maison avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du respect ? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (v) & l'Antechrist n'y eussent aussi fait leur rôle. Chés les Grecs, peuple d'ailleurs affés

leur association , portoient une cuiller pendue au cou.

(v) J'ai lu dans ma jeunesse une Tragédie de l'escalade, où le Diable étoit en effet un des Acteurs. On me disoit que cette piece ayant une fois été représentée, ce personnage en entrant sur la Scene se trouva double, comme si l'original eût été jaloux qu'on eût l'audace de le contrefaire, & qu'à l'instant l'effroi fit fuir tout le monde, & finir la représentation. Ce conte est burlesque, & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Geneve : cependant, qu'on se prête aux suppositions, on trouvera dans cette double apparition un effet théâtral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un Spectacle plus simple & plus terrible encore ; c'est celui de la main sortant du mur & traçant des mots inconnus au festin de Balthazar. Cette seule idée fait frissonner. Il me semble que nos Poètes Lyriques sont loin de ces inventions sublimes ; ils font, pour épouvanter, un fracas de décorations sans effet. Sur la Scene même il ne faut pas tout dire à la vue ; mais ébranler l'imagination.

affés badin , tout étoit grave & sérieux, si-tôt qu'il s'agissoit de la patrie ; mais dans ce siècle plaisant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puissance , on n'ose parler d'héroïsme que dans les grands Etats , quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

QUANT à la Comédie, il n'y faut pas songer. Elle causeroit chés nous les plus affreux désordres ; elle serviroit d'instrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulières. Notre ville est si petite que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en satyres & personnalités. L'exemple de l'ancienne Athenes , ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frappante : c'est au Théâtre qu'on y prépara l'exil de plusieurs grands hommes & la mort de Socrate ; c'est par la fureur du Théâtre qu'Athenes périt & ses désastres ne justifierent que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon , aux premières représentations de Thespis. Ce qu'il y a de bien sûr pour nous, c'est qu'il faudra mal augurer de la République, quand on verra les

citoyens travestis en beaux-esprits, s'occuper à faire des vers François & des Pièces de Théâtre, talens qui ne font point les nôtres & que nous ne posséderons jamais. Mais que Mr. de Voltaire daigne nous composer des Tragédies sur le modele de la mort de César, du premier acte de Brutus, &, s'il nous faut absolument un Théâtre, qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie, & à vivre autant que ses Pièces.

JE ferois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces réflexions, avant de mettre en ligne de compte le goût de parure & de dissipation que doit produire parmi notre jeunesse l'exemple des Comédiens; mais enfin cet exemple aura son effet encore, & si généralement par-tout les loix sont insuffisantes pour réprimer des vices qui naissent de la nature des choses, comme je crois l'avoir montré, combien plus le feront-elles parmi nous où le premier signe de leur foiblesse fera l'établissement des Comédiens? Car ce ne seront point eux proprement qui auront introduit ce goût de dissipation : au-contraire, ce même goût

goût les aura prévenus , les aura introduits eux-mêmes, & ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raison les fera maintenir avec leurs défauts.

JE m'appuie toujours sur la supposition qu'ils subsisteront commodément dans une aussi petite ville, & je dis que si nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous sont à peu près égaux, ils feront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur est naturellement acquise. Ils ne feront point, comme ailleurs, tenus en respect par les grands dont ils recherchent la bienveillance & dont ils craignent la disgrâce. Les Magistrats leur en imposeront : soit. Mais ces Magistrats auront été particuliers ; ils auront pu être familiers avec eux ; ils auront des enfans qui le seront encore, des femmes qui aimeront le plaisir. Toutes ces liaisons feront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il sera impossible de résister toujours. Bientôt les Comédiens, sûrs de l'im-

punité, la procureront encore à leurs imitateurs; c'est par eux qu'aura commencé le désordre, mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la jeunesse, les riches, les gens oisifs, tout fera pour eux, tout éludera des loix qui les gênent, tout favorisera leur licence: chacun, cherchant à les satisfaire, croira travailler pour ses plaisirs. Quel homme osera s'opposer à ce torrent, si ce n'est peut-être quelque ancien Pasteur rigide qu'on n'écouterait point, & dont le sens & la gravité passeront pour pédanterie chés une jeunesse inconsidérée? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manège à leurs succès, je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'État (x). On verra les aspirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les suffrages; les élections se feront dans

(x) On doit toujours se souvenir que, pour que la Comédie se soutienne à Geneve, il faut que ce goût y devienne une fureur; s'il n'est que modéré, il faudra qu'elle tombe. La raison veut donc qu'en examinant les effets du Théâtre, on les mesure sur une cause capable de le soutenir.

dans les loges des Actrices, & les chefs d'un Peuple libre feront les créatures d'une bande d'Hisfrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuse d'outrer la prévoyance; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoiqu'il arrive, il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura cessé de nous effrayer, les Comédiens pourront venir; ils n'auront plus de mal à nous faire.

VOILA, Monsieur, les considérations que j'avois à proposer au public & à vous sur la question qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangere. Quand mes raisons, moins fortes qu'elles ne me paroissent, n'auroient pas un poids suffisant pour contrebalancer les vôtres, vous conviendrez au-moins que, dans un aussi petit Etat que la République de Geneve, toutes innovations sont dangereuses, & qu'il n'en faut jamais faire sans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la pressante nécessité de celle-ci. Où sont les désordres

dres qui nous forcent de recourir à un expédient si suspect? Tout est-il perdu sans cela? Notre ville est-elle si grande, le vice & l'oisiveté y ont-ils déjà fait un tel progrès qu'elle ne puisse plus désormais subsister sans Spectacles? Vous nous dites qu'elle en souffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaises mœurs & attaquer les bonnes: car ce dernier effet dépend moins des qualités du Spectacle que de l'impression qu'il cause. En ce sens, quel rapport entre quelques farces passagères & une Comédie à demeure, entre les polissonneries d'un Charlatan & les représentations régulières des Ouvrages Dramatiques, entre des tréteaux de Foire élevés pour réjouir la populace & un Théâtre estimé où les honnêtes gens penseront s'instruire? L'un de ces amusemens est sans conséquence & reste oublié dès le lendemain; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il est permis d'amuser les enfans, & peut être en-

fant

fant qui veut sans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades Spectacles manquent de goût, tant mieux : on s'en rebutera plus vite ; s'ils sont grossiers, ils seront moins séduisans. Le vice ne s'insinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant son image ; & les mots sales sont plus contraires à la politesse qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expressions sont toujours plus recherchées & les oreilles plus scrupuleuses dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeunesse qui les écoute ? Si sont bien les discrets propos du Théâtre, & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une seule représentation de l'Oracle.

Au-reste, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous pussions nous passer entierement de tous ces tréteaux, & que petits & grands nous fussions tirer nos plaisirs & nos devoirs de notre état & de nous-mêmes ; mais de ce qu'on devroit peut-être chasser les Bateleurs, il ne s'ensuit pas qu'il faille appeller les Comédiens. Vous avez vu
dans

dans votre propre pays, la ville de Marseille se défendre long-tems d'une pareille innovation, résister même aux ordres réitérés du Ministre, & garder encore, dans ce mépris d'un amusement frivole, une image honorable de son ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la sienne!

Qu'on ne pense pas, sur-tout, faire un pareil établissement par maniere d'essai, sauf à l'abolir quand on en sentira les inconvéniens: car ces inconvéniens ne se détruisent pas avec le Théâtre qui les produit, ils restent quand leur cause est ôtée, &, dès qu'on commence à les sentir, ils sont irrémédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne se rétabliront pas comme ils se feront corrompus; nos plaisirs mêmes, nos innocens plaisirs auront perdu leurs charmes; le Spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oisiveté devenue nécessaire, les vuides du tems que nous ne saurons plus remplir nous rendront à charge à nous-mêmes; les Comédiens en partant nous laisseront l'ennui pour arrhes de leur

leur retour ; il nous forcera bientôt à les rappeler ou à faire pis. Nous aurons mal fait d'établir la Comédie, nous ferons mal de la laisser subsister, nous ferons mal de la détruire : après la première faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi ! ne faut-il donc aucun Spectacle dans une République ? Au-contraire, il en faut beaucoup. C'est dans les Républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent & de former entr'eux les doux liens du plaisir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer & de rester à jamais unis ? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques ; ayons en davantage encore, je n'en ferai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces Spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur ; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le silence & l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes

tes images de la servitude & de l'inégalité. Non, Peuples heureux, ce ne sont pas là vos fêtes! C'est en plein air, c'est sous le ciel qu'il faut vous rassembler & vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui sent la contrainte & l'intérêt ne les empoisonne, qu'ils soient libres & généreux comme vous, que le soleil éclaire vos innocens Spectacles; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puisse éclairer.

MAIS quels seront enfin les objets de ces Spectacles? Qu'y montrera-t-on? Rien, si l'on veut. Avec la liberté, partout où regne l'affluence, le bien-être y regne aussi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore: donnez les spectateurs en spectacle; rendez les acteurs eux-mêmes; faites que chacun se voie & s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis. Je n'ai pas besoin de renvoyer aux jeux des an-

anciens Grecs : il en est de plus modernes, il en est d'existens encore, & je les trouve précisément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues ; des prix publics ; des Rois de l'arquebuse, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établissemens si utiles (y) & si agréables ; on ne peut

(y) Il ne suffit pas que le peuple ait du pain & vive dans sa condition. Il faut qu'il y vive agréablement : afin qu'il en remplisse mieux les devoirs, qu'il se tourmente moins pour en sortir, & que l'ordre public soit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne pense à ce que chacun se plaise dans son état. Le manège & l'esprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement : tout va mal quand l'un aspire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer son métier pour le bien faire. L'affiète de l'Etat n'est bonne & solide que quand, tous se sentant à leur place, les forces particulieres se réunissent & concourent au bien public ; au-lieu de s'user l'une contre l'autre, comme elles font dans tout Etat mal constitué. Cela posé, que doit-on penser de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaisirs & toute espece d'amusement, comme autant de distractions qui le détournent de son travail ? Cette maxime est barbare & fausse. Tant pis, si le peuple

Q

peut trop avoir de semblables Rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre dispos & robustes, ce que nous faisons pour nous exercer aux armes? La République a-t-elle moins besoin d'ouvriers que de soldats? Pourquoi, sur le modele des prix militaires, ne fonderions-nous pas d'autres prix de Gymnastique, pour la lutte, pour la course, pour le disque, pour divers exercices du corps? Pourquoi n'animerions-nous pas nos Bateliers par des joûtes sur le Lac? Y auroit-il au monde

ple n'a de tems que pour gagner son pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie : autrement il ne le gagnera pas long-tems. Ce Dieu juste & bienfaisant, qui veut qu'il s'occupe, veut aussi qu'il se délasse : la nature lui impose également l'exercice & le repos, le plaisir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux? Donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amusemens qui lui fassent aimer son état & l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainsi perdus feront mieux valoir tous les autres. Présidez à ses plaisirs pour les rendre honnêtes ; c'est le vrai moyen d'animer ses travaux.

monde un plus brillant spectacle que de voir , sur ce vaste & superbe bassin , des centaines de bateaux , élégamment équipés , partir à la fois au signal donné , pour aller enlever un drapeau arboré au but , puis servir de cortège au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces sortes de fêtes ne sont dispendieuses qu'autant qu'on le veut bien , & le seul concours les rend assés magnifiques. Cependant il faut y avoir assisté chez le Genevois , pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus : ce n'est plus ce peuple si rangé qui ne se départ point de ses regles économiques ; ce n'est plus ce long raisonneur qui pèse tout jusqu'à la plaisanterie à la balance du jugement. Il est vif , gai , carressant ; son cœur est alors dans ses yeux , comme il est toujours sur ses levres ; il cherche à communiquer sa joie & ses plaisirs ; il invite , il presse , il force , il se dispute les survenans. Toutes les sociétés n'en font qu'une , tout devient commun à tous. Il est presque indifférent à quelle table on se mette : ce seroit

l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y ré-
gnoit un peu plus de profusion ; mais cette
profusion même est alors bien placée, & l'as-
pect de l'abondance rend plus touchant celui
de la liberté qui la produit.

L'HIVER, tems consacré au commerce
privé des amis, convient moins aux fêtes pu-
bliques. Il en est pourtant une espece dont
je voudrois bien qu'on se fît moins de scru-
pule, savoir les bals entre de jeunes person-
nes à marier. Je n'ai jamais bien conçu
pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse
& des assemblées qu'elle occasionne : comme
s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chan-
ter ; que l'un & l'autre de ces amusemens ne
fût pas également une inspiration de la Natu-
re ; & que ce fût un crime à ceux qui sont
destinés à s'unir de s'égayer en commun par
une honnête récréation. L'homme & la
femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu
veut qu'ils suivent leur destination, & certai-
nement le premier & le plus saint de tous
les liens de la Société est le mariage. Tou-
tes les fausses Religions combattent la Nature ;

la nôtre seule, qui la fuit & la regle, annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajoûter sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas & que tout bon Gouvernement condamne; mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée où les yeux du public incessamment ouverts sur elles les forcent à la réserve, à la modestie, à s'observer avec le plus grand soin? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable, salutaire, propre à la vivacité des jeunes-gens, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont on n'oseroit sortir un instant? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du-moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de

s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

QU'ARRIVE-T-IL dans ces lieux où règne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes-gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne fait prêcher au nom de Dieu qu'une gene servile, & la tristesse, & l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la Nature & la Raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des ténèbres,

bres, & jamais l'innocence & le mystère n'habiterent long-tems ensemble.

POUR moi, loin de blâmer de si simples amusemens, je voudrois au-contraire qu'ils fussent publiquement autorisés, & qu'on y prévînt tout désordre particulier en les convertissant en bals solennels & périodiques, ouverts indistinctement à toute la jeunesse à marier. Je voudrois qu'un Magistrat (z), nommé par le Conseil, ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les pères & mères y assistassent, pour veiller sur leurs enfans, pour être témoins de leur grace &

(z) A chaque corps de métier, à chacune des sociétés publiques dont est composé notre Etat, préfidé un de ces Magistrats, sous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils assistent à toutes les assemblées & même aux festins. Leur présence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'association; mais elle maintient tout le monde dans le respect qu'on doit porter aux loix, aux mœurs, à la décence, même au sein de la joie & du plaisir. Cette institution est très belle, & forme un des grands liens qui unissent le peuple à ses chefs.

& de leur adresse , des applaudissemens qu'ils auroient mérités , & jouir ainsi du plus doux spectacle qui puisse toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute personne mariée y fût admise au nombre des spectateurs & des juges , sans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle-même : car à quelle fin honnête pourroit-elle se donner ainsi en montre au public ? Je voudrois qu'on formât dans la salle une enceinte commode & honorable , destinée aux gens âgés de l'un & de l'autre sexe , qui ayant déjà donné des citoyens à la patrie , verroient encore leurs petits enfans se préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne sortît sans saluer ce parquet , & que tous les couples de jeunes-gens vinssent , avant de commencer leur danse & après l'avoir finie , y faire une profonde révérence , pour s'accoutumer de bonne heure à respecter la vieillesse. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette assemblée un certain coup d'œil attendrissant , & qu'on ne vît

vit quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de souvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un spectateur sensible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune personne qui, durant les précédens, se feroit comportée le plus honnêtement, le plus modestement, & auroit plû davantage à tout le monde au jugement du Parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis* (a), & du titre de Reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même assemblée on la reconduisît en cortège, que le père & la mère fussent félicités & remerciés d'avoir une fille si bien née & de l'élever si bien. Enfin je voudrois que, si elle venoit à se marier dans le cours de l'an, la Seigneurie lui fît un présent, ou lui accordât quelque distinction publique, afin que cet honneur fût une chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir un sujet de plaisanterie.

IL

(a) Voyez la note précédente.

IL est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite ; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient ? Ayant plus d'assauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée ? N'est-elle pas un don de la Nature, ainsi que les talens ? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne & puissent contenter l'amour-propre, sans offenser la vertu ?

EN perfectionnant ce projet dans les mêmes vues, sous un air de galanterie & d'amusement, on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La jeunesse, ayant des rendez-vous sûrs & honnêtes, seroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque sexe se livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaisirs qui lui sont propres, & s'en consoleroit plus aisément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers

liers de tout état auroient la ressource d'un
 spectacle agréable , sur-tout aux peres & me-
 res. Les soins pour la parure de leurs filles
 feroient pour les femmes un objet d'amuse-
 ment qui feroit diversion à beaucoup d'autres ;
 & cette parure , ayant un objet innocent &
 louable , feroit là tout-à-fait à sa place. Ces
 occasions de s'assembler pour s'unir , & d'ar-
 ranger des établissemens , feroient des moyens
 fréquens de rapprocher des familles divisées
 & d'affermir la paix , si nécessaire dans notre
 Etat. Sans altérer l'autorité des peres , les
 inclinations des enfans feroient un peu plus
 en liberté ; le premier choix dépendroit un
 peu plus de leur cœur ; les convenances d'â-
 ge , d'humeur , de goût , de caractère feroient
 un peu plus consultées ; on donneroit moins
 à celles d'état & de biens qui font des
 nœuds mal assortis , quand on les suit aux dé-
 pens des autres. Les liaisons devenant plus
 faciles , les mariages feroient plus fréquens ;
 ces mariages , moins circonscrits par les mê-
 mes conditions , préviendroient les partis ,
 tempéreroient l'excessive inégalité , maintien-
 droient

droient mieux le corps du peuple dans l'esprit de sa constitution ; ces bals ainsi dirigés ressembleroient moins à un spectacle public qu'à l'assemblée d'une grande famille, & du sein de la joie & des plaisirs naîtroient la conservation, la concorde, & la prospérité de la République (b).

SUR

(b) Il me paroît plaisant d'imaginer quelquefois les jugemens que plusieurs porteront de mes goûts sur mes écrits. Sur celui-ci l'on ne manquera pas de dire : cet homme est fou de la danse, je m'ennuie à voir danser : il ne peut souffrir la Comédie, j'aime la Comédie à la passion : il a de l'aversion pour les femmes, je ne serai que trop bien justifié là-dessus : il est mécontent des Comédiens, j'ai tout sujet de m'en louer & l'amitié du seul d'entr'eux que j'ai connu particulièrement ne peut qu'honorer un honnête-homme. Même jugement sur les Poètes dont je suis forcé de censurer les Pièces : ceux qui sont morts ne seront pas de mon goût, & je serai piqué contre les vivans. La vérité est que Racine me charme & que je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de Molière. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'est qu'ayant peu fréquenté ses Pièces & manquant de livres, il ne m'est pas assez resté dans la mémoire pour le citer. Quant

SUR ces idées , il seroit aisé d'établir à
peu de frais & sans danger , plus de spec-
tacles

à l'Auteur d'Atrée & de Catilina ; je ne l'ai ja-
mais vu qu'une fois & ce fut pour en recevoir
un service. J'estime son génie & respecte sa vieil-
lesse ; mais , quelque honneur que je porte à sa per-
sonne , je ne dois que justice à ses Pièces , & je
ne fais point acquitter mes dettes aux dépens du
bien public & de la vérité. Si mes écrits m'in-
spirent quelque fierté , c'est par la pureté d'inten-
tion qui les dicte , c'est par un désintéressement
dont peu d'auteurs m'ont donné l'exemple , & que
fort peu voudront imiter. Jamais vue particuliere
ne souilla le desir d'être utile aux autres qui m'a
mis la plume à la main , & j'ai presque toujours
écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impende-
re vero* : voila la devise que j'ai choisie & dont
je me sens digne. Lecteurs , je puis me tromper
moi-même , mais non pas vous tromper volontaie-
rement ; craignez mes erreurs & non ma mauvaise
foi. L'amour du bien public est la seule passion
qui me fait parler au public ; je fais alors m'ou-
blier moi-même , & , si quelqu'un m'offense , je me
tais sur son compte de peur que la colere ne me
rende injuste. Cette maxime est bonne à mes en-
nemis , en ce qu'ils me nuisent à leur aise & sans
crainte de représailles , aux Lecteurs qui ne crai-
gnent pas que ma haine leur en impose , & sur-
tout à moi qui , restant en paix tandis qu'on
m'ou-

tacles qu'il n'en faudroit pour rendre le séjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au-moins pour voir une chose unique. Quoiqu'à dire le vrai, sur beaucoup de fortes raisons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage; & je suis persuadé, quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

MAIS savez-vous, Monsieur, qui l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs? Les Genevois mêmes qui, avec un sincere amour pour leur pays, ont tous une si grande inclination pour les voyages qu'il n'y

2

m'outrage, n'ai du-moins que le mal qu'on me fait & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité à qui j'ai consacré ma vie, non jamais mes passions ne souilleront le sincere amour que j'ai pour toi; l'intérêt ni la crainte ne fauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir, & ma plume ne te refusera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance!

a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos Citoyens éparés dans le reste de l'Europe & du Monde, vivent & meurent loin de la Patrie; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, si j'y étois moins inutile. Je fais que nous sommes forcés d'aller chercher au-loin les ressources que notre terrain nous refuse, & que nous pourrions difficilement subsister, si nous nous y tenions renfermés; mais au-moins que ce bannissement ne soit pas éternel pour tous. Que ceux dont le Ciel a benî les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche; réjouir leurs concitoyens du spectacle de leur fortune; animer l'émulation des jeunes-gens; enrichir leur pays de leur richesse; & jouir modestement chés eux des biens honnêtement acquis chés les autres. Sera-ce avec des Théâtres, toujours moins parfaits chés nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir? Quitteront-ils la Comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve? Non, non, Monsieur, ce n'est pas ainsi qu'on les peut ramener.

ner. Il faut que chacun sente qu'il ne faudroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays; il faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter; il faut que le souvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers spectacles, de leurs premiers plaisirs, reste profondément gravé dans leurs cœurs; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent & se renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent; il faut qu'au milieu de la pompe des grands Etats & de leur triste magnificence, une voix secrète leur crie incessamment au fond de l'ame : ah ! où sont les jeux & les fêtes de ma jeunesse ? Où est la concorde des citoyens ? Où est la fraternité publique ? Où est la pure joie & la véritable allegresse ? Où sont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence ? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu ! avec le cœur du Genevois, avec une ville aussi riante, un pays aussi charmant, un gouvernement aussi juste, des plaisirs si vrais & si purs, & tout ce qu'il faut pour savoir les goûter,

à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie?

Ainsi rappelloit ses citoyens, par des fêtes modestes & des jeux fans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais assés citée pour l'exemple que nous devrions en tirer; ainsi dans Athenes parmi les beaux-arts, ainsi dans Suse au sein du luxe & de la mollesse, le Spartiate ennuyé soupiroit après ses grossiers festins & ses fatigans exercices. C'est à Sparte que, dans une laborieuse oisiveté, tout étoit plaisir & spectacle; c'est là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations, & que les moindres délassemens formoient une instruction publique; c'est là que les citoyens, continuellement assemblés, consacroient la vie entiere à des amusemens qui faisoient la grande affaire de l'Etat, & à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'ENTENDS déjà les plaisans me demander si, parmi tant de merveilleuses instructions, je ne veux point aussi, dans nos Fêtes Génévoises, introduire les danses des jeunes Lacédémoniennes? Je réponds que je voudrois

R

bien

bien nous croire les yeux & les cœurs allés chastes pour supporter un tel spectacle , & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Geneve comme à Sparte couvertes de l'honnêteté publique ; mais , quelque estime que je fasse de mes compatriotes , je fais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens , & je ne leur propose des institutions de ceux-ci que celles dont ils ne sont pas encore incapables. Si le sage Plutarque s'est chargé de justifier l'usage en question , pourquoi faut-il que je m'en charge après lui ? Tout est dit , en avouant que cet usage ne convenoit qu'aux élèves de Lycurgue ; que leur vie frugale & laborieuse , leurs mœurs pures & severes , la force d'ame qui leur étoit propre , pouvoient seules rendre innocent sous leurs yeux , un spectacle si choquant pour tout peuple qui n'est qu'honnête.

MAIS pense-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins son danger qu'une nudité absolue , dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût ? Ne fait-on pas
que

que les statues & les tableaux n'offensent les yeux que quand un mélange de vêtements rend les nudités obscènes ? Le pouvoir immédiat des sens est foible & borné : c'est par l'entremise de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'est elle qui prend soin d'irriter les desirs , en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature ; c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud , mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les desirs. Une jeune Chinoise , avançant un bout de pied couvert & chauffé , fera plus de ravage à Pékin que n'eut fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & si peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui , quand on ne montre moins que pour faire desirer davantage , quand l'obstacle qu'on oppose aux yeux ne sert qu'à mieux irriter l'imagination , quand on ne cache une

partie de l'objet que pour parer celle qu'on expose,

Heu ! male tum mites defendit pampinus uvas.

TERMINONS ces nombreuses digressions. Grace au Ciel voici la dernière : je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modèle de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seulement par leur objet, mais aussi par leur simplicité que je les trouve recommandables : sans pompe, sans luxe, sans appareil, tout y respiroit, avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes, un certain esprit martial convenable à des hommes libres (c) ; sans affaires & sans plaisirs , au moins

(c) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un spectacle assez simple , & dont pourtant l'impression m'est toujours restée , malgré le tems & la diversité des objets. Le Régiment de St. Gervais avoit fait l'exercice , & , selon la coutume , on avoit soupé par compagnies ; la plupart de ceux qui les composoient se rassemblèrent après le souper dans la place de St. Gervais , & se mirent à danser tous ensemble , officiers & sol-

moins de ce qui porte ces noms parmi nous ,
ils passoient, dans cette douce uniformité, la
jour-

soldats, autour de la fontaine, sur le bassin de laquelle étoient montés les Tambours, les Fifres, & ceux qui portoient les flambeaux. Une danse de gens égayés par un long repas sembleroit n'offrir rien de fort intéressant à voir ; cependant, l'accord de cinq ou six cens hommes en uniforme, se tenant tous par la main, & formant une longue bande qui serpenoit en cadence & sans confusion, avec mille tours & retours, mille especes d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au sein du plaisir, tout cela formoit une sensation très vive qu'on ne pouvoit supporter de sang-froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées, toutes se releverent. Bientôt les fenêtres furent pleines de spectatrices qui donnoient un nouveau zele aux acteurs ; elles ne purent tenir long-tems à leurs fenêtres, elles descendirent ; les maîtresses venoient voir leurs maris, les servantes apportoit du vin, les enfans même éveillés par le bruit accoururent demi-vêtus entre les peres & les meres. La danse fut suspendue ; ce ne furent qu'embrassemens, ris, fantés, carresses. Il résulta de tout cela un attendrissement général que je ne saurois peindre, mais que, dans l'allégresse universelle, on éprouve assés naturellement au milieu de tout ce qui nous

journée, sans la trouver trop longue, & la vie, sans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque soir, gais & dispos, prendre

est cher. Mon pere, en m'embrassant, fut saisi d'un tressaillement que je crois sentir & partager encore. Jean-Jaques, me disoit-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois; ils sont tous amis, ils sont tous freres; la joie & la concorde regne au milieu d'eux. Tu es Genevois: tu verras un jour d'autres peuples; mais, quand tu voyagerois autant que ton pere, tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danse, il n'y eut plus moyen: on ne savoit plus ce qu'on faisoit, toutes les têtes étoient tournées d'une ivresse plus douce que celle du vin. Après avoir resté quelque tems encore à rire & à causer sur la place, il fallut se séparer, chacun se retira paisiblement avec sa famille; & voila comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaisirs, mais en allant les partager. Je sens bien que ce spectacle dont je fus si touché, seroit sans attrait pour mille autres: il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le sentir. Non, il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais sentimens de la Nature ne regnent que sur le peuple. Ah! Dignité, fille de l'orgueil & mere de l'ennui, jamais tes tristes esclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie?

dre leur frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertissemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danfes en autant de bandes, selon la différence des âges; & ces danfes se faisoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la premiere, en chantant le couplet suivant.

*Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillans, & hardis.*

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence.

*Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.*

Ensuite venoient les enfans qui leur répondoient, en chantant de toute leur force.

*Et nous bientôt le serons,
Qui tous vous surpasserons.*

VOILA, Monsieur, les spectacles qu'il
R 4 faut

faut à des Républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet essai, si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les tristes effets; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'est trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos magistrats saura prévenir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi. Il me suffit d'en avoir dit assez pour consoler la jeunesse de mon pays d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la patrie. J'exhorte cette heureuse jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître & mériter son sort! Puisse-t-elle sentir toujours combien le solide bonheur est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent! Puisse-t-elle transmettre à ses descendans les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ses peres! C'est le dernier vœu par lequel je finis mes écrits, c'est celui par lequel finira ma vie.

F I N.

AVIS

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

Mr. Rousseau m'ayant adressé les corrections & les additions suivantes pour être placées en leur lieu, je n'ai pu les y faire entrer, ces feuilles étant déjà toutes imprimées. Je crois faire plaisir au public & remplir les vues de l'Auteur en les ajoutant à la fin de son ouvrage. *A Amsterdam le 15. Juillet 1758.*

Pag. 4. Ligne 18. JE NE prétends point pour cela *ajoutez* juger ni blâmer &c.

Ibid. 4. Ligne 21. à moins qu'ils ne la reconnoissent *ajoutez* & j'ajoute qu'elle ne ressemble en rien à celle dont ils nous instruisent. Je ne fais &c

Ibid. 4. Ligne 23. Ainsi je n'en puis parler ni en bien ni en mal *ajoutez* & même sur quelques notions confuses de cette secte & de son fondateur, je me sens plus d'éloignement que de goût pour elle: mais en général &c

Pag. 7. Ligne 5, 6. de la note une absurdité palpable, une chose très clairement fausse. *lisez* une absurdité palpable, une chose évidemment fausse.

Pag. 9. Ligne 13. Mais pour être philosophes & tolérans, *ajoutez une étoile après ce mot* tolérans *, & la note suivante au bas de la page

* Sur la Tolérance Chrétienne, on peut consulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzième livre de la Doctrine Chrétienne de M. le Professeur Vernet. On y verra par quelles raisons l'Eglise doit apporter encore plus de ménagement & de circon-

specification dans la censure des erreurs sur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient dans les regles de cette censure la douceur du Chrétien, la raison du Sage, & le zèle du Pasteur.

*Pag. 16. Ligne 13. des Spectacles d'une infinité d'especes ; ajoutez une étoile après ce mot especes * , & la note suivante au bas de la page.*

* „ Il peut y avoir des spectacles blâmables en „ eux-mêmes, comme ceux qui sont inhumains, ou „ indécens & licentieux : tels étoient quelques-uns „ des spectacles parmi les Payens. Mais il en est „ aussi d'indifférens en eux-mêmes qui ne deviennent mauvais que par l'abus qu'on en fait. Par „ exemple, les Pièces de Théâtre n'ont rien de „ mauvais entant qu'on y trouve une peinture des „ caracteres & des actions des hommes, où l'on „ pourroit même donner des leçons agréables & utiles pour toutes les conditions ; mais si l'on y débite une morale relâchée, si les personnes qui „ exercent cette profession menent une vie licentieuse & servent à corrompre les autres, si de tels „ spectacles entretiennent la vanité, la fainéantise, „ le luxe, l'impudicité, il est visible alors que la „ chose tourne en abus, & qu'à moins qu'on ne „ trouve le moyen de corriger ces abus ou de s'en „ garantir, il vaut mieux renoncer à cette sorte d'amusement”. *Instruction Chrét. T. III. L. III. Ch. 16. (qu'on trouve chez Rey à Amsterdam)*

Voilà l'état de la question bien posé. Il s'agit de favoir si la morale du Théâtre est nécessairement relâchée, si les abus sont inévitables, si les inconveniens

niens dérivent de la nature de la chose , ou s'ils viennent de causes qu'on en puisse écarter.

Pag. 28. Ligne 15 faire naître lisez produire.

Pag. 28. à la fin de la note, ajoutez ce qui suit.

* Je puis citer en exemple de cela la petite Piece de Nanine qui a fait murmurer l'assemblée & ne s'est soutenue que par la grande réputation de l'Auteur , & cela parce que l'honneur , la vertu , les purs sentimens de la Nature y sont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

Pag. 33. Ligne 17. & suivantes: passageres, stériles & sans effet tous les devoirs de la vie humaine, à peu près comme ces honnêtes-gens qui pensent avoir fait un acte de charité en disant au pauvre: Dieu vous assiste. Mettez passageres, stériles & sans effet tous les devoirs de l'homme, à nous faire applaudir de notre courage en louant celui des autres, de notre humanité en plaignant les maux que nous aurions pu guérir, de notre charité en disant au pauvre: Dieu vous assiste.

Pag. 37. Ligne 17. extraordinaires lisez peu communs

Pag. 176. à la note ajoutez ce qui suit.

S'il faut donc diminuer le nombre journalier de 300 Spectateurs à Paris , il faut diminuer proportionnellement celui de 48 à Geneve; ce qui renforce mes objections.

Pag. 207. à la note. Platon dans sa République, lisez dans ses loix.

ERRATA

E R R A T A.

Pag. Ligne

- 42. 6. grand-maître, *lisez* grand maître.
- 150. 3. celle, *lisez* celles
- 151. 7. *Ces pourquoi*, *lisez* *Tes pourquoi*.
- 167 à la fin de la note, *fis*, *lisez* *fil*s
- 170. 18. grand, *lisez* grands.
- 172. 18. fauxbourg, *lisez* quartier
- 175. 8. vingt quatre, *lisez* vingt-quatre
- 181. 4. faudroit, *lisez* faudra
- 186. 20. femmes, *lisez* femme
- 230. 7. cuiller, *lisez* cuillère
- 240. 21. rendez les, *lisez* rendez-les

A V I S pour le R E L I E U R.

Les trois Cartons pages 113, 114. 155, 156.
243, 244. doivent être placés proprement.

CATA.

CATALOGUE

DES

LIVRES.

Du Fond de M. M. REY, Libraire à Amsterdam.

A.

A Starbé Tragédie par Mr. Colardeau, représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 27. Février 1758. 8. *Amst.* 1758. 10 f.

L'Ami des Hommes ou Traité de la Population par Mr. le Marquis de Mirabeau en 3 vol. 12. 1758. f 3. 15 f.

Annales Politiques de feu Mr. Castel, Abbé de St. Pierre de l'Académie Française, 8. 2 vol. (*Geneve*) 1757. à f 2. 10 f.

APOLOGIE de Mr. l'Abbé de Prades, la Thèse en Latin & François, 12. 3 vol. *Amst.* 1753.

Examen de la Thèse & observations sur l'Apologie, par Mr. Boullier 12. *Amst.* 1753. 4 vol. à f 2.

B.

Bible (la Sainte) ou le Vieux & le Nouveau Testament, avec un Commentaire Littéral composé de notes choisies tirées des divers Auteurs Anglois, in 4. 7 vol. à f 21. pour l'année 1758. seulement.

— le Livre de Josué séparé à f 3. 6 f.

— les Livres des Juges & de Ruth 7 partie avec le portrait de l'Auteur peint par *Liotard*, gravé par *Houbraken*, 4. *Amst.* 1758. à f 3. 10 f.

BIBLIOTHEQUE de Campagne ou Amusemens de l'Esprit & du Cœur, 12. 12 vol. *la Haye* 1752-1758. à f 12.

— idem chaque Tome séparément, à f 1.

C.

Cabinet des Fées de Mad. d'Aunoy, 12. 8 vol. 14 parties avec fig. *Amst.* 1754. à f 10.

CICERON (Pensées de), par Mr. l'Abbé d'Olivet, 12. *Amst.* 1746. à f 1.

D.

Discours sur l'Origine & les Fondemens de l'Inégalité parmi les Hommes par J. J. Rousseau citoyen de Geneve, 8. 1 vol. *Amst.* 1755. à f 1. 10 f.

DICTIONNAIRE (nouveau) de Bayle, par Mr. de Chauffepied, fol. 4 vol. à f 44.

— idem Tom. 3. 4. séparé 1755.

— de Furetière, fol. 4 vol. grand papier, *la Haye* 1727.

— Idem petit papier. à f 40.

E.

Entretiens (les) des Voyageurs sur Mer, 12. 4 vol. fig. *la Haye* 1740. à f 6.

L'Esprit des Maximes Politiques, pour servir de suite à l'Esprit des Loix du Président de Montesquieu par Mr. Pecquet, 4. 1 vol. *Amst.* 1758. à f 5. 5 f.

Essai

CATALOGUE DES LIVRES.

Essai sur l'Histoire Générale & sur les Mœurs & l'Esprit des Nations depuis Charlemagne jusqu'à la prise de Port Mahon en 1756. par Mr. De Voltaire, in 8. 7 vol. *Amst.* 1757. *à laquelle on a joint une table Générale des Matieres exactement travaillée à f 9.*

F.

Fils (le) Naturel ou les Epreuves de la Vertu, Comédie en Cinq Actes, & en prose avec l'Histoire véritable de la piece par Mr. Diderot, 1 vol. 12. *Amst.* 1757. à f 0. 12 f.

H.

HISTOIRE de Catilina tirée de Plutarque, de Cicéron, de Dion, de Saluste, &c. 8. *Amst.* 1749. à 8 f.

— des Passions, 12. 2 vol. *Amst.* 1751. à f 1.

— d'une Grecque moderne, par l'Abbé Prevot d'Exil 12. 2 vol. *Amst.* 1741. à f 1.

— Critique des Manichéens & du Manichéisme, par Mr. de Beaufobre, 4. 2 vol. *Amst.* 1734-1740.

— du Marquis de Cressy, 12. 1 vol. *Amst.* 1758. à 10 f.

— (Nouvelle) des Ordres Monastiques, extrait de tous les Auteurs qui ont conservé à la postérité ce qu'il y a de plus curieux dans chaque Ordre, &c. 12. 7 vol. *Londres* 1759. à f 7. 10 f.

— de Suede, par le Baron de Puffendorf. 12. 3 vol. *Amst.* 1748. à f 4. 10 f.

Houteville Religion prouvée par les Faits, 12. 4 vol. *Amst.* 1744. à f 4. 10 f.

Hypocondre; ou la Femme qui ne parle point, Comédie en 5 Actes en vers par Mr. J. B. Rousseau, *Amst.* 1751. à 11 f.

I.

ILUSTRES Françoises, Histoires Véritables, nouvelle Edition augmentée des Mémoires Historiques & Critiques touchant la Vie & les Ouvrages de leur Auteur, 12. 4 vol. fig. *Amst.* 1750. à f 4.

Instructions Chrétiennes de Mr. Vernet, 8. 5 vol. à f 5. 5 f.

INTRODUCTION à l'Histoire Générale & Politique de l'Europe, par Puffendorf; complétée & continuée jusqu'en 1743. par Bruzen de la Marinière, 12. 11 vol. fig. *Amst.* 1743-1748. à f 22.

Journal des Sçavans depuis son commencement, 1665. jusques en Décembre 1753. en 170 vol. 12. fig. *Amst.* à f 170.

— — — idem chaque tome séparément.

Journal des Sçavans combiné avec les Mémoires de Trevoux Janvier 1754. jusques à Aoust 1758. en 73 tomes où 76 parties à 10 f.

Supplément aux Journaux des Sçavans & de Trevoux, où Lettres Critiques sur les divers Ouvrages périodiques de France, à f 3. pour l'Année.

Iphigénie en Tauride, tragédie par Mr. De La Touche, 8 *Amst.* 1758. à 10 f.

Journées Amusantes, par Mad. de Gomes, 12. grand papier, 8. vol. fig. *Londres* 1751. à f 5. 10 f.

Lettre

CATALOGUE DES LIVRES.

L.

Lettre du Roi de Pologne Stanislas I. à la Reine de France sa fille. où il raconte la maniere dont il est sorti de Dantzig durant le siège de cette ville, 12. 1758. à 5 f.

— d'Héloïse à Abailard en Vers traduction libre de Pope, 12. *Amst.* 1758. à 3 f.

LETTRES sur le Testament politique du Card. de Richelieu, par Mr. de Foncemagne de l'Acad. 12. *Amst.* 1750. à 5 f. Liberté de conscience resserrée dans des bornes légitimes en trois parties, 8. 1 vol. *Londres* 1754. à f. 1. 5 f.

M.

MEMOIRES du Card. de Retz, 8. 4 vol. *Amst.* 1741.

— de Joly & de Mad. la Duchesse de Nemours, 8. 3 vol. *Amst.* 1738. à f. 2. 10 f.

— sur le rang & la préséance entre les Souverains, &c. par Roussel, 4. *Amst.* 1746. à f. 2.

O.

Observateur Hollandois, ou Lettres de Mr. van ***, à Mr. H***, de la Haye sur l'Etat présent des affaires de l'Europe en 41 Cahiers, in 8. 1757-1758.

Observations sur l'art de faire la guerre, 8. 3 parties *Amst.* 1744. à 15 f.

OEUVRES de Mathématique du P. Pardies, 12. 3 vol. fig. 5 edit. *Amst.* 1725. à f. 3.

— de François Rabelais, 4. 3 vol. fig. *Amst.* 1741.

— de Louis Racine, contenant les Poësies nouvelles, des Réflexions sur la Poësie, les Mémoires sur la Vie & les Ouvrages de J. Racine; les Lettres de J. Racine à Boileau, &c. les Réponses, &c. 12. 6 vol. *Amst.* 1750. Cette édition est la plus complete à tous égards. à f. 5.

Oreste tragédie par Mr. De Voltaire. 8. 1750. à 10 f.

P.

Philosophie (la) applicable à tous les objets de l'Esprit & de la Raison par l'Abbé Tetrasson, 8. 2 vol. *Paris* 1754. à f. 1. 5 f.

Pensées sur l'Interprétation de la Nature, par Diderot, 12. 1754. à 6 f.

Pieces de Litterature des années 1751, 1752, 1753. 12. *Amst.* 1754. à 15 f.

Porte-Feuille de J. B. Rousseau, 12. 2 vol. *Amst.* 1751.

Princes du Droit de la Nature & des Gens, extrait du grand ouvrage latin de Mr. De Wolff par Mr. Foimey, 12. 3 vol. *Amst.* 1758. à f. 3.

— Le même Ouvrage en 1 vol. in 4. à f. 4.

Pseumes grand 12, tout en Mus. gros caractère, *Amst.* 1754.

— les mêmes, premier Verser en Musique, *ibid.* 1754.

Psaphion ou la Courtisane de Smirne, 8. 1749. à 10 f.

R.

Recueil de Lions dessinés d'après nature, par divers Maîtres & gravés par B. Picart divisés en 6 livres, chacun de 6 Feuilles ou 42 Planches, 4. 1729. à f. 4.

— de Voyages au Nord, contenant des Mémoires très-utiles

CATALOGUE DES LIVRES.

- utiles au Commerce & à la Navigation, des Relations de la Tartarie, Siberie, Corée, Japon, Nord de l'Amérique, Mississipi, Géorgie, Nord de l'Europe, Russie, Samojécie Islande, Groenland &c. 12. 10 vol. fig. *Amst.* 1723. à f 15.
 — de Voyages qui ont servi à l'établissement des Hollandois aux Indes Orientales, &c. 12. 12 vol. fig. *Amst.* 1754. à f 18.
 — de Voyages de Fr. Coréal aux Indes Occidentales, Mexique, Perou, Chili, &c. avec les plans des principales Villes occupées par les Espagnols en Amérique, &c. 12. 3 vol. fig. *ibid.* à f 4. 10 f.
 Réflexions sur la Rhétorique, sur la Poétique, Dialogues sur l'Eloquence par Messire François de Salignac de la Morte Feuelon, &c. 12. *Amst.* 1730.
 — Sur la Poésie Française par le Pere du Cerceau, sur l'Eglogue & sur la Poésie Pastorale par l'Abbé Genêt, &c. 12. *ibid.* 1730. à f 2. 10 f.
 Relation abrégée concernant la Republique des Jesuites au Paraguai in 8. 1748. *Amst.* à 6 f.

S.

Suite de la défense de l'Esprit des Loix. 3. *Amst.* 1751. à 5 f.

T.

- T Testament (nouveau) mis en Catéchisme par demandes & par Réponses, où l'on a conservé le Texte sacré en son entier, avec des courtes explications & annotations pour en faciliter l'intelligence par Mr. Polier Professeur à Lausanne in 8. 6 vol. 1756. à f 5. 5 f.
 Traité de l'existence de Dieu, de la Religion naturelle &c. par Mr. Clarke, 8. 3 vol. *Amst.* 1727.
 Triumvirat (le) ou la Mort de Ciceron tragédie par Mr. de Crebillon de l'Académie Française, représentée par les Comédiens François le 20 Décembre 1754. 8. *Amst.* 1755. à 10 f.

V.

- V Visites charitables par Drelincourt, 8. 3 vol. *Amst.* 1732. à f 7.
 Vie de Grotius avec l'histoire de ses ouvrages & des négociations auxquelles il fut employé, par Mr. de Burigny avec de nouvelles remarques 12. 2. vol. *Amst.* 1745. à f 1. 15. f.
 — le même. 4. 1 vol. à f 2.
 — (la) & les aventures du petit Pompée, Histoire critique trad. de l'Anglois 12. 2 vol. *Amst.* 1751. à f 1..

X.

- X Exercès Tragédie de Crebillon. 3. *Amst.* 1749.
Anti Lucretius, sive de Deo & Natura. libri novem E. S. R. E. Cardinalis Melchioris de Polignac Opus Post-humum; 8. 2 vol. Amst. 1748. à f 1. 10. f.
Castrucci Bonanici de Rebus ad Velitras Gestis Commentarius ad Trajanum Aquavivam Aragonium S. R. E. Principem Card. Montis &c. 8. Amst. 1748. à 10. f.
Rumphy Herbarium Amboinense continens plantas quæ in Amboinâ & adjacentibus Insulis reperiuntur, studio Burmanni 4. tom. fol. cum 389. Tabulis Aeneis Amst. 1741. à f 40.

LETTRE

D'UN HOMME DE PROVINCE

A

MONSIEUR ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE,

AU SUJET

De la VII^e. Lettre du VII^e. Tome de
l'Année Littéraire 1755.



M. DCC. LVI.

*La Critique pouvant être considérée
comme une ostentation de sa supériorité sur
les autres , & son effet ordinaire étant de
donner des momens délicieux pour l'orgueil
humain , ceux qui s'y livrent méritent
bien toujours de l'équité ; mais rarement
de l'indulgence. Défense de l'esprit des
Loix , page 177.*

MONSIEUR,

LORSQUE votre excellent Discours sur les inconvéniens qui avoient accompagné les progrès des Arts & des Sciences, parut, j'étois bien éloigné de penser qu'on pût prendre un parti différent du vôtre. L'opinion que vous souteniez étoit tellement la mienne, je la croyois si bien fondée, que j'avois été surpris que l'Académie de Dijon en eût pû faire la matiere d'un problème.

Mais à quel point ma surprise n'augmenta-t-elle pas lorsque je vis toute la République Littéraire soulevée contre vous, & que j'entendis Chefs & Plébéiens crier au paradoxe ? Dans les mouvemens de cette surprise, je mis plusieurs fois la main à la plume pour joindre mes forces aux vôtres; mais ayant examiné d'un sens plus raffiné, & la nature de la question dont il s'agissoit & la maniere vague & superficielle dont votre opinion étoit attaquée, je ne fus pas long-tems à m'appercevoir que la vérité de cette opinion, & la supériorité des talens que vous aviez montré en la défendant, étoient précisément ce qui vous avoit suscité ce grand nombre d'adversaires.

Je vis que les uns, & c'étoit la seule partie respectable, jaloux de conserver une illusion qui augmentoit les occasions d'exercer leur bienfaisance, sembloient craindre devoir, pour ainsi dire, rétrécir

la sphère de leur générosité ; que les autres , & c'étoit le plus grand nombre , indignés de voir ébranler les Autels qu'ils s'étoient érigés à eux-mêmes , ne combattoient pour les Lettres que parce qu'ils devoient aux Lettres tout leur lustre , & en quelque façon leur existence.

Ainsi , convaincu qu'il ne s'agissoit , de la part de vos adversaires , que de préjugés ou d'intérêts , considérant d'ailleurs que l'opinion que vous défendiez n'auroit pas tant choqué si elle eût été moins vraie , & qu'elle ne choquoit dans le fond que par les conséquences , je pris le parti du silence , & je me contentai de rire en secret de la foiblesse de ces beaux esprits , qui ne prenant pas garde à l'intervalle immense que nos mœurs & le ton de toutes les nations policées ont mis entre cette vérité de pure spéculation & ses effets réels , craignoient que votre opinion une fois approuvée , ne diminuât le nombre de leurs admirateurs , & ne ramenât dans la suite la barbarie des premiers siècles.

Un seul de vos adversaires me rendit le silence pénible , c'est le même qui me force aujourd'hui à le rompre au sujet de votre nouveau Discours. Cet Auteur qui , conduit par une animosité personnelle , & peut-être par un motif encore moins noble & plus littéraire , vous dispute audacieusement jusqu'aux talens mêmes dont l'éclat lui est insupportable , & qui s'imaginant tenir en main le sceptre de la littérature , décide d'un ton ridiculement despotique sur une matière qu'il n'entend pas.

Il vous est impossible , Monsieur , de méconnoître à ces traits cet Aristarque instrus , qui se donnant pour successeur à l'Ab. D. F. n'a hérité de lui que les défauts qu'on lui reprochoit , sans pouvoir espérer de

jamais atteindre à cette supériorité de lumieres , de pénétration & de bon sens qui rendoit son maître si redoutable , & sur-tout à cette adresse avec laquelle il favoit cacher les motifs secrets de ses jugemens.

Oui, Monsieur, c'est lui, c'est cet Ecrivain périodique, qui, comme dit très-bien un des premiers génies de notre siècle, rend deux fois par mois au public un compte exact de ses lectures qu'on ne lui demande pas. C'est cet Auteur qui, fier d'une certaine érudition classique, & à la faveur d'un style, quelquefois brillant à la vérité, mais presque toujours fouillé par le poison de l'envie, & sans cesse dégradé par l'affectation puérile de bons mots & de fades plaisanteries, dicte magistralement des préceptes que tout le monde fait, parce qu'ils ne sont pas de lui, & rend, de son autorité privée, des jugemens dont il croit modestement faire dépendre la réputation des Auteurs qu'il met en pièces.

C'est sur-tout dans la Lettre par laquelle cet Auteur attaque votre dernier Discours, qu'on voit répandus avec profusion tous les vices d'une mauvaise critique, & qu'on démêle sans peine le caractère général de M. F. & son animosité particulière contre vous, & contre les plus illustres personnages de la République des Lettres. Cette Lettre est telle en un mot, qu'elle renferme seule tous les défauts dont fourmillent la plupart de ses autres Lettres, & qu'on ne peut la lire sans une véritable indignation.

Ce sentiment est peu fait pour vous, Monsieur, vous êtes dans une trop grande disproportion avec votre critique; mais il est un autre sentiment qui peut vous conserver chacun dans la position qui vous convient; & c'est, selon toute apparence, à celui-là que vous vous en tiendrez. Pour moi, qui n'ai ni votre mérite

ni votre flégme , je me livre au premier avec d'autant moins de réserve que je n'ai aucun rang à ménager dans la République des Lettres , & que de quelque succès que soit suivie mon entreprise , je vous aurai toujours rendu publiquement un hommage que je renfermois avec peine en moi-même , & que je souhaiterois être pour vous de quelque prix , s'il n'y avoit pas trop d'ambition dans un tel desir.

Mon dessein dans cette Lettre est de poursuivre M. Freron avec autant d'ardeur qu'il a montré d'acharnement à vous défigurer dans son injuste critique. La disproportion de talens fera assez compensée par la bonté de ma cause ; & si vous daignez me suivre de l'œil dans la carrière que je vais m'ouvrir , je me trouverai trop payé de ma bonne volonté & de mes efforts.

Pour ôter , avant tout , à votre adversaire la ressource maligne de me faire regarder comme un enthousiaste , ou comme un homme qui veut chercher , en vous défendant , la gloire qu'il a crû s'acquérir lui-même en s'attaquant à tout ce que nous avons de plus grands génies ; je le prévins que je me propose de vous faire part dans une seconde Lettre de mes réflexions sur quelques-unes de vos opinions particulieres qui ne se trouvent pas d'accord avec mon sentiment. Il verra dans cette Lettre la différence qu'il y a entre une critique injuste & partiiale , & les remarques d'un homme qui cherche à s'instruire plutôt qu'à endoctriner ceux qui en savent plus que lui. Mais je brûle d'en venir aux mains avec ce faux Aristarque ; je vais le suivre pas à pas ; & si je ne puis venir à bout de rabattre son orgueil , je réussirai du moins à mettre dans tout leur jour ses paralogismes , ses infidélités & sa malignité.

Il débute , Monsieur , avec sa maladresse & son pédantisme ordinaire , par annoncer ce qu'on doit attendre de sa critique , & par décider que vous avez réduit en paradoxe *les Elemens Philosophiques concernant le citoyen* , par Hobbes ; *le droit de la nature & des gens* , par Puffendorf ; *le droit de la guerre & de la paix* , par Grotius ; *le Traité de la Nature* , par Mallebranche ; *les Loix Civiles* , par Domat ; *le Gouvernement Civil* , par Locke ; *l'Esprit des Loix* , par le Président de Montesquieu ; & *le Droit naturel & politique* , par feu M. Burlamaqui. Tous ces Ouvrages , ajoute-t-il , sont ce que nous avons de meilleur , relativement au sujet sur lequel vous vous êtes , à son avis , exercé *bien gratuitement* après tous ces grands hommes.

Je suis bien certain que ce premier morceau , malgré la formidable énumération d'Auteurs qu'il contient , n'est pas ce qui a le plus coûté à M. F. quand il ne s'agit que de copier les noms des Auteurs & les titres de leurs Ouvrages , c'est bien-tôt fait. Cependant , j'ose lui dire qu'il étoit nécessaire qu'il nous citât quelque chose de ce meilleur , relativement au sujet que vous avez traité ; peut-être aurions-nous deviné par la comparaison ce que veulent dire des *Ouvrages Philosophiques* réduits en paradoxe.

Mais comment ce critique peut-il vous reprocher de vous être exercé *gratuitement* sur la question dont il s'agit ? Tous les grands hommes qu'il vient de nommer ont dit ce qu'il y avoit de meilleur à dire sur cette question ; ils ne l'ont donc pas traitée comme vous , qui réduisant leurs sentimens en paradoxe , avez fait un Ouvrage qui n'est *ni utile , ni instructif , ni agréable*. Mais enfin , quel que soit cet Ouvrage , il est toujours nouveau ; il n'est donc pas gratuit. Je

n'entens rien à ceci, à moins que *gratuitement* dans l'esprit du critique, ne veuille dire *paradoxalement*.

Tout ce qui perce à travers ces obscurités, c'est, Monsieur, la malignité de ce critique. Il a voulu dire que vous étiez trop petit pour traiter un sujet sur lequel de grands hommes avoient dit quelque chose. Mais où a-t-il pris la mesure dont il se sert pour distinguer les proportions entre les gens de mérite ? La tient-il du public ? Non très-certainement ; c'est au taux de son orgueil & de son animosité qu'il apprécie les hommes.

Il faut voir ce gentil Aristarque sur votre Epître Dédicatoire : c'est-là qu'il fait briller avec avantage le merveilleux talent qu'il a de dépecer les meilleurs Ouvrages, & d'en présenter les membres épars sous des qualifications arbitraires, dans le dessein de jeter du ridicule sur ce qu'il y a de meilleur, & en même tems de plus respectable. Je ne m'arrêterai point à ses insipides turlupinades. Malheur à lui ! & à quiconque ne sera pas frappé d'admiration, & ne se sentira pas touché à la lecture de cette Epître inimitable, vrai chef-d'œuvre dans ce genre, où sous les traits variés de l'éloquence la plus insinuante, on voit régner l'esprit de patriotisme, les sentimens les plus affectueux que la nature puisse inspirer, & sur-tout cette noble liberté qui sied si bien à la vertu & qui est elle-même une vertu dans une République.

L'endroit le plus odieux de la critique de cette Pièce, & que je ne puis m'empêcher de relever, est celui où M. F. tourne en ridicule le témoignage courageux & touchant que vous rendez, Monsieur, à la mémoire de votre pere. Il faut être bien possédé de la fureur de faire de l'esprit pour oser plaisanter sur

des sentimens qui font autant d'honneur à votre cœur auprès des honnêtes gens , que la mauvaise plaisanterie de ce critique avilit le sien aux yeux de tout le monde. C'est à cet endroit respectable qu'il donne ironiquement le titre d'Oraison Funébre. Puissiez-vous , Monsieur , pour me servir d'un des traits familiers à M. F. faire bien-tôt avec des couleurs aussi propres l'Oraison Funébre de ses feuilles périodiques !

Vous avez fait entrer dans l'éloge des Ministres de Genève , l'intelligence qu'ils entretiennent avec les gens de lettres. Ce critique qui saisit avec avidité toutes les occasions de vous courir sus , rappelle ici , pour vous faire tomber en contradiction , votre opinion touchant l'inutilité des Arts & des Sciences. Je profiterai de sa mauvaise volonté pour dire plus en détail que je n'ai fait , mon sentiment sur cette fameuse question qui a occasionné la dispute à laquelle M. F. donne ailleurs naïvement l'épithète d'importune : & sans craindre la *faciété* du public , dont il sera permis de douter tant que nous n'en aurons pas d'autre preuve que le témoignage de ce critique , je tâcherai d'étayer votre opinion de quelques réflexions que , peut-être , vous ne désapprouverez pas entièrement.

Je remarquerai d'abord que dans le grand nombre d'adversaires qui se sont élevés contre cette opinion , il ne s'est pas trouvé un seul Philosophe. Les Philosophes étoient cependant les seuls Juges compétens ; & il n'étoit ni juste ni naturel de s'en rapporter dans cette affaire aux gens de lettres , trop intéressés à vous donner le tort pour y manquer. Aussi n'a-t-on jamais vû dans aucune autre question philosophique plus de clameurs , plus de décisions & moins d'exa-

men. Tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on a écrit sur cette matiere , se réduit à ceci.

Le sentiment de M. Rousseau est un paradoxe insoutenable , outre le cri général de la République des Lettres & de tout homme raisonnable , il s'élève contre lui une foule de raisons , toutes plus frappantes les unes que les autres. Si cette opinion affreuse prévaloit , que deviendroient ces Arts si nécessaires , si utiles , si agréables ? Ces Arts dont les heureux secours ne se bornant pas à nous mettre en état de satisfaire à nos besoins les plus naturels , & par-là les plus pressans , nous procurent encore des commodités innombrables , & un superflu préférable à tout le reste , puisque c'est lui seul qui nous distingue , & qui nous fait sentir la supériorité de notre existence ?

Que deviendroient ces Sciences admirables qui devant leur naissance aux Arts , ont ensuite , par un juste retour , contribué à les perfectionner ?

Que deviendroient ces Loix respectables , monumens de l'intelligence sublime & de la sagesse profonde des Philosophes qui les ont dictées ?

Que deviendroient cette multitude d'Ouvrages d'esprit de toute espèce , qui , vainqueurs du tems & des révolutions , assurent l'immortalité aux anciens , & mettent les modernes en état d'y prétendre ?

Que deviendroient enfin les Académies , s'écrie pathétiquement un de vos adversaires ? Hélas ! tout disparoîtroit. L'espèce humaine replongée dans l'ignorance & la barbarie , ne feroit plus que végéter. Les besoins satisfaits grossièrement , tiendroient alors lieu de plaisirs : un bon sens maussade , & approchant plus de l'instinct que de l'esprit , feroit le seul partage de l'homme ainsi dégradé. La brutalité , la violence

& même la cruauté , n'ayant plus de frein , désoleroient la société , & ne laisseroient de lieu qu'à la loi du plus fort.

Voilà , Monsieur , à peu près , ce que tous ceux qui ont écrit contre votre premier Discours nous ont donné pour des raisons. Un Philosophe qui auroit voulu examiner à fond la question dont il s'agissoit , seroit remonté à l'origine des Arts & des Sciences , les auroit suivis dans leurs progrès ; & parvenu au période où ils se trouvent portés , il auroit réduit à leur juste valeur les avantages qu'on exageroit avec tant d'ostentation ; ensuite nous faisant part de ses observations , & adressant la parole aux admirateurs des Belles-Lettres , il leur auroit dit : Dans l'examen que j'ai fait des différentes faces sous lesquelles l'histoire , les découvertes faites dans le nouveau monde , & les conjectures tirées de la nature de l'homme , nous présentent la société , j'ai vû que les hommes les plus heureux & les plus tranquilles étoient ceux dont les besoins & les commodités se trouvoient renfermés dans les objets qui les environnoient , & qu'ils pouvoient se procurer sans peine & sans art.

J'ai vû que les hommes n'ont été malheureux qu'à proportion que leurs desirs se multipliant avec les objets de leur jouissance , ils sont sortis des bornes que la nature leur avoit marquées.

J'ai vû le malheur de l'homme aller en augmentant à mesure que les Arts multipliant en apparence ses commodités & ses plaisirs , multiplioient réellement ses besoins & ses vices.

J'ai vû ces Arts si favorables à leurs inventeurs , ne servir dans la suite qu'à faire jouir d'heureux faînéans , & à avilir ceux qui les professoient. Parmi

ces heureux fainéans , il s'en est trouvé qui profitant de l'inutilité où ils vivoient , ont sù tirer parti des Arts pour acquérir des connoissances qui sans rien ajoûter de réel à leur existence , flattoient cependant leur orgueil , & leur attiroient l'admiration du vulgaire stupide.

Les hommes , ajouteroit notre Philosophe , en reprenant d'un peu plus haut , s'étant éloignés de leur simplicité primitive , & leurs desirs s'entrechoquant par les obstacles que chacun avoit à surmonter de la part de son semblable , eurent d'abord recours à la violence pour se procurer par la force ce que le droit naturel ne leur donnoit pas plus qu'aux autres. Mais comme cette maniere de jouir étoit pire que la privation même , il fallut en venir à des Loix , qui dans le commencement ne consistèrent peut-être que dans de simples conventions : mais à mesure que les besoins se multiplièrent , que les Arts & les Sciences se perfectionnerent , & qu'il se trouva des hommes puissans pour les dicter , & des esclaves pour les recevoir , ces Loix devinrent plus compliquées & plus nombreuses ; elles formerent enfin un corps immense & un objet particulier de science , lorsque les peuples devenus plus ingénieux , & s'étant procuré par des conquêtes ou par le commerce , les richesses & l'abondance de toutes sortes de choses , il y eut pour les particuliers une infinité de manieres d'acquérir & de conserver ce qu'ils possédoient. Les Loix s'accrurent donc successivement à mesure que les différens genres de pactions se multipliant avec les objets de possession , multiplièrent aussi les connoissances de l'homme ; mais la multitude de ces Loix ne put jamais égaler les moyens que l'audace & l'adresse de l'homme éclairé employèrent pour les violer , & avec elles ,

les paſſions qu'elles protégeoient & faiſoient naître tour à tour.

Ainſi , concluroit cet obſervateur , il eſt aiſé de voir que les Arts ſont nés de la cupidité qu'ils ont à leur tour fait monter à l'excès ; que les Sciences ſont un des ſuperflus introduits par les Arts , & que les Loix néceſſitées par la corruption & les vices que les Arts & les Sciences ont porté dans la ſociété , ſont dûes autant à la malice ingénieufe des hommes , qu'à la pénétration & à la ſageſſe des Législateurs.

Enſuite appréciant à leur juſte valeur les Arts & les Sciences portés au point où nous les voyons aujourd'hui , il diroit à leurs admirateurs : Qu'a gagné la ſociété dans la multiplication , dans le *perfectionnement* des Arts ? Des commodités , des agrémens , des aiſances ſans nombre , me direz-vous. Hé bien , je vous l'accorde ; mais comment pouvez-vous être aſſez aveuglés pour ne pas voir que tous ces avantages multiplient pour ceux qui ſont en état de ſe les procurer , les occasions de privation , & augmentent les beſoins de ceux qui ne peuvent en jouir ? Et n'eſt-il pas certain que la privation d'un bien dont on a joui , eſt ſans proportion plus amere , plus douloureuſe que la jouiſſance de ce bien n'avoit été agréable ?

Au ſurplus , quand la poſſeſſion de tous ces avantages ſeroit imperturbable , à quoi nous mènent-ils ? augmentent-ils nos facultés naturelles , nos forces , notre ſanté ? prolongent-ils notre vie ? Point du tout ; ils ſont précifément le contraire ; & , grâces à la perfection où l'on a porté les Arts , les ſens au lieu d'être plus fins , plus ſubtils , ſont pour la plupart émouffés : les forces ménagées par des ſecours qui les rendent inutiles , ſont totalement détruites par

l'usage fréquent des douceurs que procurent les Arts; ces douceurs épuisent la santé avec les forces, hâtent notre fin, & au bout du compte un homme à portée de jouir de tout ce que l'industrie humaine a inventé de commodités & d'agrémens, meurt accablé de leur usage, auquel l'habitude l'avoit rendu presque insensible.

A l'égard des Sciences, continueroit le Philosophe, elles paroissent encore moins utiles que les Arts, parce que leurs prétendus avantages se communiquent moins, & se font moins généralement sentir. Elles sont cependant plus d'illusion que les Arts, parce qu'elles semblent élever l'âme, & inspirent à l'homme une haute opinion de lui-même. C'est par elles qu'il se croit séparé des autres êtres animés par un intervalle immense, & qu'il sent jusqu'où peut aller la portée de l'intelligence humaine. Mais ne s'exagère-t-il pas un peu trop à lui-même cette supériorité? Et si on le privoit du seul avantage inestimable de l'immortalité de son ame, seroit-il impossible, en examinant les choses à la rigueur, de lui prouver qu'il y a plus d'endroits, & d'endroits essentiels qui le rapprochent des animaux, qu'il n'y en a qui l'élèvent au-dessus d'eux. Mais sans entrer dans un examen qui nous meneroit trop loin, dites-nous, ô Savans! de quoi nous vous sommes redevables!

Est-ce d'avoir cherché avec un soin laborieux les différens rapports qui peuvent se trouver entre les différentes modifications de la matiere? d'avoir calculé, combiné ces différens rapports?

Est-ce d'avoir trouvé par le secours des objets qui étoient à la portée de tous vos sens, les moyens de mesurer les distances entre d'autres objets que vous ne pouviez atteindre que de la vûe? d'en avoir su

déterminer les mouvemens , prévoir les révolutions ?

Est-ce d'avoir tenté d'expliquer comment une substance spirituelle pouvoit être mise en action par une substance matérielle , & agir à son tour sur la matiere ? tandis que bien-loin de connoître la matiere , vous n'en connoissez qu'un petit nombre de propriétés ; & qu'à l'égard de la substance spirituelle , vous êtes si éloignés d'en avoir aucune idée proprement dite , que vous n'en pouvez donner de son existence que par des négations , c'est-à-dire , en niant de la substance spirituelle tout ce que vous affirmez de la matiere.

Est-ce enfin par les découvertes que vous avez faites dans la morale que nous devons vous estimer ? Mais vous en êtes encore à vous connoître vous-mêmes ; & tandis que vous vous consommez en vains raisonnemens sur des principes systématiques , vous perdez & faites perdre de vûe aux autres le seul principe fondamental de la morale , je veux dire la révélation qui connoissant la foiblesse de notre raison , n'a pas abandonné à l'incertitude de nos lumieres , cette partie si précieuse , mais l'a au contraire fixée irrévocablement , en nous prescrivant d'une maniere claire & précise nos obligations & nos devoirs.

Convenez , diroit notre Observateur aux Savans , que tout cela ne vaut pas le bruit que vous faites , & que si les Arts & les Sciences n'ont pas rendu l'homme vicieux , ils ont occasionné des développemens qui ont réellement augmenté la somme de ses vices : convenez , diroit-il aux admirateurs des Arts & des Sciences , que ces vertus sociales que vous faites tant valoir , ces mœurs douces & polies que vous mettez en opposition avec la rustique simplicité , la

férocity, la barbarie des nations non civilisées, maissent, mais ne cachent pas aux yeux d'un observateur exercé, des cœurs aussi féroces, & quelquefois plus barbares que ceux des hommes les plus sauvages.

Convenez qu'en mettant nos mœurs en parallèle avec les mœurs des nations grossières, vous sentez de l'horreur pour certaines coutumes barbares en usage chez quelqu'une de ces nations, tandis que vous voyez avec indifférence des coutumes autorisées par nos mœurs & nos loix, & adoucies dans notre esprit par l'habitude, qui, quoique moins barbares par l'apparence, le sont beaucoup plus par les effets : en quoi vous êtes à peu près semblables à cet Historien Espagnol * qui décrivant de la manière la plus touchante & la plus capable d'inspirer de l'horreur, la barbarie des Mexicains qui avoient sacrifié à leur Divinité quelques Prisonniers Espagnols, en leur fendant la poitrine, leur arrachant le cœur, & le présentant tout fumant à cette Divinité infernale, passe légèrement sur le massacre d'une multitude innombrable de ces Mexicains, dont tout le crime étoit d'avoir voulu repousser d'injustes usurpateurs, & ne dit pas un mot de la cruelle avarice de ses compatriotes qui faisoient tranquillement griller à petit feu les pieds des plus riches de cette nation infortunée, pour les obliger à indiquer les endroits qui recéloient leurs trésors.

Convenez enfin que les hommes sont par tout les mêmes quant au fond ; & qu'en retranchant le pouvoir que vous attribuez aux différens climats, & la variété des circonstances originaires & particulières à

* *Antonio de Solis.*

chaque peuple, il ne seroit peut-être pas impossible de calculer les vices & les vertus de tous les peuples, ainsi que les différentes modifications de ces vices & de ces vertus, si l'on pouvoit déterminer exactement le nombre & le degré de connoissances de chaque peuple, & le nombre d'objets de cupidité : qu'au reste, les Arts & les Sciences peuvent bien énerver les hommes, mais non point les changer ; & que si des mœurs cultivées excluent les crimes réfléchis & barbares, comme un de nos premiers beaux esprits l'a dit des mœurs françoises, il faut en avoir l'obligation à la foiblesse d'organisation, à une certaine légèreté de caractère & à la paresse d'ame qu'occasionnent ces mœurs, & qui ne comportent pas une certaine continuité dans les mouvemens violens : qu'au surplus, à la place de ces crimes noirs & réfléchis qui révoltent par leur atrocité, il régne parmi des nations très-policiées des vices qui ne font gueres plus d'honneur à l'humanité, & qui font plus de tort à une grande partie de la société, que certains crimes caractérisés n'en font aux particuliers : d'ailleurs, les grands crimes ne sont que rares parmi ceux que l'éducation fait participer aux mœurs douces & polies ; & il n'y a malheureusement que trop d'exemples qui prouvent qu'un violent intérêt peut suppléer au défaut de l'organisation & sortir l'ame de cette espèce de létargie où la tiennent enchaînée le luxe & toutes les commodités qu'il a introduites.

Mais enfin, faut-il renoncer aux Arts & aux Sciences, aux Belles-Lettres ? Faut-il se hâter de retomber dans les ténèbres de l'ignorance & de la barbarie dont tant de nations sont sorties depuis tant de siècles ? Non sans doute, il n'est ni possible de le désirer, ni raisonnable de l'espérer ; & c'est une injustice qu'on vous a faite, Monsieur, en cherchant à soulever tous les esprits con-

tre vous par la peinture affectée de ces conséquences. Il faudroit connoître l'homme moins encore qu'on ne le connoît, pour croire qu'une opinion philosophique, quelque bien fondée qu'elle soit, puisse avoir des effets contre lesquels conspirent, non-seulement l'orgueil des Sçavans & des gens de lettres, mais encore la prévention des ignorans. Cette prévention est la base la plus inébranlable de la réputation des gens à talens, parce qu'elle est inaccessible aux efforts de la raison & du bon sens.

D'ailleurs, si cela ne suffisoit pas pour dissiper les allarmes des lettrés & des amateurs, n'avoient-ils pas encore pour eux ceux mêmes qui s'efforcent de prouver l'inutilité des Arts & des Sciences ? Car enfin, il faut en convenir de bonne foi, la distance est immense entre la spéculation & la pratique. Ce penchant, soit inné, soit acquis, que nous avons tous pour la société ; cette fureur bien innée de chercher à nous y distinguer par tous les moyens que le hasard des circonstances met à notre portée, nous rendent chers & précieux ceux mêmes de ces moyens dont la réflexion nous fait sentir en général le peu de solidité ; & en cela, comme en toute autre chose, la raison a beau nous éclairer, c'est l'illusion qui nous conduit.

Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille vous disputer l'avantage d'être une exception à la règle générale ; mais Philosophe comme vous l'êtes, peut-être ne disconviendriez-vous pas, si l'on vous pressoit un peu fort, que vous devez votre façon de penser pratique à quelque circonstance singulière ; peut-être même iriez-vous jusqu'à avouer qu'attendu la constitution morale de notre être, la vérité que vous avez gagnée ne vaut pas les illusions dont vous vous êtes défait.

Mais au reste, la question que vous avez traitée, & sur laquelle j'ai hasardé mes réflexions, n'est ni moins intéressante, ni moins curieuse que tant d'autres qui ont exercé les plus belles plumes de l'univers. C'est une question proposée par des Philosophes qui n'a pas plu à des gens d'esprit; mais leur vanité blessée les mettoit-elle en droit de faire à ces Philosophes un crime de leur curiosité, & à vous, Monsieur, un plus grand de vos lumières?

Je termine ici une digression qui peut-être vous paroîtra moins longue encore que déplacée; mais les Philosophes connoissent trop bien de quelles faiblesses les hommes sont capables, pour n'être pas indulgens. Je m'étois essayé sur cette question avant que votre Discours parût; & pour ne pas perdre tout ce que j'avois fait alors, j'ai saisi l'occasion, ou plutôt le prétexte qui s'est présenté d'en donner cette espèce d'exquise. Que M. F. se pardonne de m'avoir ouvert un tel champ, c'est probablement la seule obligation que je lui aurai de ma vie. Je reprends la trace de ce critique.

Vous avez dit, Monsieur, dans un endroit de votre Préface, que ce n'étoit pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originnaire & d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, & de bien connoître un état, (l'état de nature) qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, & qui probablement n'existera jamais.

Dans le commencement de votre Discours vous dites de ceux qui ont parlé du droit naturel, qu'il ne leur est pas même venu dans l'esprit de douter que l'état de nature eût existé, tandis qu'il est évident par la lecture des livres sacrés, que le premier homme ayant reçu immédiatement de Dieu des lumières &

des préceptes, n'étoit point lui-même dans cet état ; & qu'en ajoutant aux écrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe Chrétien , il faut nier que même avant le déluge les hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de nature.

Vous dites tout de suite » Commençons donc par » écarter tous les faits , car ils ne touchent pas à la » question. Il ne faut pas prendre les recherches dans » lesquelles on peut entrer à ce sujet pour des vérités historiques , mais seulement pour des raisonnemens hypothétiques & conditionnels , &c.

» La Religion , ajoutez-vous encore , nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature , ils sont inégaux , parce qu'il a voulu qu'ils le fussent ; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme & des êtres qui l'environnent , sur ce qu'auroit pû devenir le genre humain s'il fût resté abandonné à lui-même.

J'ai entendu tout simplement en lisant ces trois endroits de votre ouvrage , que le pur état de nature pouvoit , philosophiquement parlant , n'avoir point existé ; que même , en ajoutant aux écrits de Moïse la foi qui leur est dûe , il faut nier que cet état ait existé , même avant le déluge ; mais que la Religion nous enseignant que Dieu a tiré lui-même les hommes de l'état de nature , il falloit croire que cet état avoit existé ; que cependant la Religion ne nous défendoit pas de former des conjectures sur ce qu'auroit pû devenir le genre humain s'il fût resté abandonné à lui-même.

Mais c'est bien autre chose en vous lisant dans M. Freron. Plus de distinction entre l'hypothèse philosophique , l'autorité des livres de Moïse , & le précepte

de la Religion. Tout est, Monsieur, sur Votre compte, vous dites là; *l'Etat de nature n'existe plus, n'existera probablement jamais, & n'a peut-être jamais existé, il faut nier que les hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de nature. La Religion nous ordonne de croire que Dieu ayant tiré lui-même les hommes de l'état de nature, ils sont inégaux.* Il faut voir aussi le brillant & léger morceau de Logique antithétique qui suit ces morceaux de découpe; & comme les contradictions que l'ingénieux Critique a sçû créer par cet arrangement, y sont joliment ballottées. L'admirable talent que celui de la Critique! surtout quand il est employé avec adresse, au moyen de deux ou trois morceaux détachés finement d'un Ouvrage, & ensuite rapprochés les uns des autres, sans autre distinction que quelques petits points, on donne carrière à sa bonne volonté & à son imagination, & l'on est en état, quand on veut, de faire déraisonner la raison même. Oui assurément cela est merveilleux, & très-propre surtout à donner une juste idée des Livres & du talent des Auteurs, à ceux qui ne sont pas à portée d'en juger par eux-mêmes.

Rien de plus vrai & de plus frappant que cet endroit de votre Préface; » Tous les progrès de » l'espèce humaine, l'éloignant sans cesse de son » état primitif, plus nous accumulons de nouvelles » connoissances, & plus nous nous ôtons les moyens » d'acquérir la plus importante de toutes; & c'est » en ce sens à force d'étudier l'homme, que nous » nous sommes mis hors d'état de le connoître. » Oui, Monsieur, les connoissances que nous acquérons, l'étendue qu'elles paroissent donner à notre ame, la haute idée qu'elles nous inspirent de nous

mêmes sont les plus grands obstacles qui se soient opposés à la connoissance de l'homme. Comment en effet venir à bout de dissiper entièrement les illusions de l'amour propre ? Comment pouvoir réduire l'homme , cet être capable de tant de belles connoissances , au point de petitesse où il faut qu'il soit réduit si l'on veut le connoître ! Cette idée même de vouloir se connoître a quelque chose de si grand , de si sublime , qu'elle suffit seule pour empêcher la réduction qu'il faudroit faire. Voilà , Monsieur , les préventions avec lesquelles les gens de génie se sont mis à la recherche dont nous parlons ; faut-il s'étonner après cela s'ils y ont fait si peu de progrès ? Ils ont voulu mesurer l'homme d'après l'idée de grandeur qu'ils s'en étoient faite ; & comme il s'en falloit beaucoup que le résultat d'un détail bien approfondi , répondît à une si haute idée ; & que cependant cette idée leur étoit chère , ils l'ont calfeutrée de certaines définitions qui ne définissent rien ; mais qui servent selon eux à prouver que l'homme est un être indéfinissable. C'est , disent-ils , un composé de grandeur & de misere , de force & de foiblesse , de lumieres & de ténébres , de vices & de vertus ; tel est le résultat de toutes les recherches des premiers Philosophes , & le texte de celles qu'ont entrepris ceux qui les ont suivis , ne sommes-nous pas bien avancés ?

M. Fréron n'attaque pas le Philosophique de cet endroit de votre Préface , & il seroit à souhaiter pour lui qu'il eût toujours été aussi sobre , car son fort n'est pas de parler Philosophie ; tous ses Ouvrages en sont une preuve , & nous aurons dans la suite de cette Lettre plus d'une occasion de nous en convaincre. Il ne trouve point non plus ici le petit mot pour

rire ; mais comme il falloit qu'il y trouvât quelque chose , il y trouve , Monsieur , une contradiction avec ce qui suit dans la même Préface ; & voici comme il s'y prend.

Il vous Paraphrase à son ordinaire, & dit, *M. Rousseau croit appercevoir les véritables fondemens du droit naturel dans ces deux principes ; l'un est le soin de notre propre conservation, l'autre est la répugnance que nous avons de voir souffrir ou périr notre semblable. Voilà, continue le Critique, les seuls fondemens du droit naturel, que personne, suivant l'avis de M. Rousseau n'a vûs jusqu'à présent ; mais qu'on pourroit peut-être connoître un jour, à force de recherches & d'expériences ; surquoi il est à propos de remarquer, c'est toujours le Critique qui parle, que M. Rousseau a dit plus haut qu'en acquérant de nouvelles connoissances l'homme s'éloigne sans cesse de son état primitif, & se met hors d'état de connoître sa véritable nature : il dit maintenant qu'à force d'étude & d'expériences ; c'est-à-dire, à force d'acquérir des connoissances nouvelles, on pourra parvenir à connoître la nature de l'homme dans son état naturel & primitif.*

Voici à présent, Monsieur, comme j'aurois exposé votre sentiment si avec le même respect que j'ai pour la vérité, j'avois eu la vanité d'entreprendre l'analyse des Ouvrages d'autrui.

M. Rousseau, aurois-je dit, prétend dans sa Préface, que la connoissance de l'homme qui seroit très-nécessaire pour traiter pertinemment la question proposée sur la cause de l'inégalité parmi les hommes, est la plus utile & la moins avancée de toutes les connoissances humaines ; que l'homme ne peut venir à bout de se voir tel que l'a formé la nature à travers tous les changemens que la succession des temps

& des choses a du produire dans sa constitution originelle, & de démêler ce qu'il tient de son propre fonds, d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajouté ou changé à son état primitif ; que tous les progrès de l'esprit humain l'éloignant sans cesse de cet état primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoissances, & plus nous nous ôtons les moyens d'acquérir la plus importante de toutes, celle de nous mêmes.

Ce n'est, dirois-je, d'après vous, Monsieur, que dans ces changemens successifs de la constitution humaine, qu'il faut chercher la premiere origine des différences qui distinguent les hommes. M. Rousseau, continuerois-je, ajoute qu'il n'ose pas se flatter d'avoir vû ce qui lui paroît si difficile à voir ; qu'il a commencé quelques raisonnemens, hasardé quelques conjectures, moins dans l'espoir de résoudre la question, que dans l'intention de l'éclaircir, & de la réduire à son véritable état. D'autres pourront aisément, dit M. Rousseau, aller plus loin dans la même route, sans qu'il soit facile à personne d'arriver au terme.

Mais, assure notre Philosophe, les plus grands Philosophes ne seront pas trop bons, pour découvrir & diriger les expériences qui peuvent conduire à la connoissance de l'homme naturel ; & pour déterminer quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la Société, il ajoute que ces recherches si difficiles à faire, & auxquelles on a si peu songé jusqu'ici, sont pourtant les seuls moyens qui nous restent de lever une multitude de difficultés qui dérobent la connoissance des fondemens réels de la Société.

Qu'auroit vû le Lecteur dans cette courte ana-

lyse, où j'ai suivi autant, je crois, qu'il soit possible le fil de vos idées? Il auroit vû, Monsieur, ce que tout autre qu'un Critique acharné, a vû dans votre Préface même; il auroit vû les obstacles qui dérobent en général l'homme à sa propre vûe; il auroit vû les recherches qu'il étoit nécessaire de faire pour détruire ces obstacles, & la difficulté de trouver & d'exécuter, dans le sein de la Société, les expériences qui peuvent conduire à la connoissance de l'homme naturel, & conséquemment à celle des fondemens réels de la Société.

Mais ces recherches, dira M. Fréron, ces expériences ne sont-elles pas des connoissances nouvelles, & n'avez-vous pas dit plus haut qu'à mesure que nous acquérions de nouvelles connoissances, nous nous ôtions les moyens d'acquérir la plus importante de toutes, celle précisément qui feroit l'objet de ces recherches? Mauvais sophisme! qui porte sur l'abus que fait le Critique du mot connoissance, en confondant artificieusement le sens de ce mot, qui dans un autre endroit veut dire évidemment les connoissances qui ornent & en orgueillissent l'esprit, avec le sens tout différent de ce même mot appliqué aux recherches dont il s'agit, mot qui, dans ce cas, ne peut signifier que des connoissances précisément destructives de l'empire des premières, & aussi difficiles à acquérir, qu'il est difficile d'en tenter la recherche. En un mot, il n'y a pas plus de contradiction dans tout ceci qu'il n'y en auroit dans un homme qui long-temps dupe de certaines connoissances, se feroit cru en état de juger hardiment de tout, & qui dans un bon instant de réflexion s'apercevant qu'il s'étoit mal-à-propos fait illusion, & qu'il n'étoit pas tout à fait aussi grand-homme qu'il

se le croyoit , renonceroit tout à coup à l'abus de ces connoissances, & préféreroit le parti de cultiver sa raison & son cœur à celui de gâter son esprit & de défigurer les ouvrages des autres.

M. Fréron ne vous pardonne pas, Monsieur, de vous être supposé dans le Lyceé d'Athènes, vous avez eu beau ne vous y placer que comme répétant les leçons de vos maîtres; vous avez eu beau faire d'une manière ingénieuse, l'honneur à nos modernes de les comparer aux Platons, aux Xénocrates, vous n'avez pû vous sauver du reproche de vanité. Tout autre que ce Critique auroit à sa place craint la récrimination; mais il est trop convaincu de la supériorité de son mérite pour croire qu'il lui soit possible de passer les bornes de la modestie; ainsi lorsque d'un ton décisif & absolu, il prononce que votre Epître Dédicatoire n'en est pas une, que votre Préface est étranglée, & que votre Ouvrage en général, n'est ni utile, ni instructif, ni agréable, il ne fait qu'user légitimement de ses droits. Mais qui vous a donné à vous, Monsieur, celui d'élever la voix pour dire, *ô homme ! Ecoute voici ton Histoire ?* Sçavez-vous bien que cela est ridicule, & qu'il n'est permis ni à vous ni à *certaine bande Anséatique* de prétendus Philosophes d'employer dans votre prose, les tours que vous jugez les plus propres à la rendre ou plus forte, ou plus noble, ou plus persuasive, sans en avoir auparavant obtenu la permission de M. Fréron ?

Mais quelle est cette bande Anséatique de prétendus Philosophes ? Oh ! Monsieur, cela ne se devine pas tout d'un coup, & je vous avouerai ingénument, que je me sens très-flatté d'avoir découvert ces Philosophes dans la Lettre même que j'exa-

mine. Ce n'est pas un petit effort d'imagination, & un Provincial peut certainement en tirer vanité. Ces prétendus Philosophes font, Monsieur, les *Diderot*, les *Duclos*, les d'*Alembert*. Mais surquoi devinez-vous cela, me direz-vous ? Surquoi ? Sur la manière seule dont leurs noms se trouvent écrits dans un autre endroit de cette Lettre. Prenez-garde, je vous prie, à ce tour d'imagination & de finesse de la part de M. Fréron, en rapportant dans cet endroit une de vos notes, où sont énumérés tous les Grands Hommes, dont le témoignage doit avoir le plus d'autorité, il écrit les noms des vrais Philosophes en caractères Italiques, & ceux des prétendus Philosophes en gros caractères Romains, les grands Philosophes en petites lettres, les petits Philosophes en grandes lettres ! Cela est admirable ! & quel autre que M. Fréron pouvoit mettre de l'esprit jusques dans la manière d'écrire les noms propres ! C'est donc en gros caractères que sont écrits les noms de Messieurs *Diderot*, *Duclos* & d'*Alembert*. Mais ne vous trompez-vous pas ? Les caractères ne pourroient-ils pas être en proportion avec le mérite de ces Messieurs ? Non, Monsieur, je ne me trompe pas. M. Fréron faisoit à M. de *Montesquieu*, petit caractère, l'honneur de l'estimer. Cet Auteur immortel, avoit fourni à notre Critique la première occasion de mettre au jour ses talens Philosophiques dans ces excellentes, & très-instructives réflexions qu'il nous a données sur l'Esprit des Loix, où M. Fréron, prouve dans plus d'un endroit, qu'il a quelque fois entendu son Auteur. Vous sçavez d'un autre côté, que M. de *Buffon*, aussi petit caractère, a fait une Histoire Naturelle fort estimable, de l'aveu de ce Critique, & que M. l'Abbé de *Condillac*, encore petit carac-

tere, a donné au Public un très-bon traité des Systêmes.

Voulez-vous du plus ingénieux encore ? Faites attention à cet Ours Physique , à cet Ours Métaphysique & Moral , substitués habilement à l'homme sauvage Physique , à l'homme sauvage Métaphysique & Moral. Mais ne riez pas , s'il vous plaît , admirez seulement la justesse de la comparaison , & surtout cette maniere vraiment Philosophique , d'évaluer les proportions entre l'ame de l'homme & celle de l'ours , par moitié , par tiers , par quart , ou autre quantité quelconque. Mais pourquoi M. Fréron a-t-il pris un ours plutôt que tout autre animal ? Comptez , Monsieur , qu'il a eu ses raisons. Je voudrois bien avoir les miennes pour mettre sur le tapis un Singe Critique. Je me plairois beaucoup à rechercher dans quelles proportions pourroit être l'esprit total d'un tel Singe , avec la moindre partie de l'esprit d'un bon Critique.

Nous voilà arrivés à du Philosophique , nous allons voir comment s'en tirera le profond M. Fréron.

Vous avez dit qu'au commencement des Langues , l'infinitif fut le seul temps des verbes. Ignorez-vous , Monsieur , que l'infinitif n'étoit pas un temps , mais un mode ? Non certainement. Vous vouliez dire , que quand les verbes commencerent à se former , ils n'eurent point d'abord de temps , & que l'infinitif se présenta le premier ; vous vouliez le dire , & vous l'avez dit , pour tout homme qui cherche des idées plutôt que des mots. Mais cette minutie ne devoit arrêter que M. Fréron , passons à du plus sérieux , à cet endroit où commence à se développer son génie Philosophique.

Dire que l'on commença par l'infinitif, prononce notre Critique, c'est dire, contre votre propre sentiment, que l'on commença par les idées abstraites. Il explique ensuite, bien gratuitement pour le coup, comment l'infinitif contient une idée abstraite. Voilà ce que c'est de ne pas entendre ce qu'on critique, & de vouloir faire venir ce que l'on cherche à l'idée que l'on a des choses connues. Vous cherchez, Monsieur, quel dut être dans la formation du langage le premier temps des verbes, & vous trouvez que ce fut par l'infinitif qu'ils commencèrent. Que fait M. Fréron ? Il prend bonnement votre infinitif, unique partie du verbe dans le temps hypothétique dont vous parlez, pour l'infinitif des verbes qui sont parvenus dans la suite à avoir toutes les modifications nécessaires pour exprimer les temps, le nombre & les personnes, & sans penser que nous n'en sommes venus à voir dans l'infinitif une idée abstraite, que par le moyen de toutes les autres idées, que les autres modifications des verbes nous ont procurées, il veut que le premier mot que les hommes employèrent pour marquer, action ou passion, s'il étoit infinitif, présentât à l'esprit de ces hommes grossiers une idée abstraite. S'il n'y avoit pas du ridicule à élever sa voix, je m'écrierois : O Critiques, Ecoutez ! & apprenez par l'exemple de M. Fréron, à être plus circonspects que lui, sur ce que vous n'entendrez pas ! L'infinitif dont parle M. Rousseau, est le premier son qui accompagné d'un certain mouvement, ou d'un certain geste, ou joint aux noms déjà inventés de quelques objets, servit aux premiers hommes à marquer une action, une situation, ou un desir. Il est certain que ces hommes n'ayant alors aucune idée de la durée, & en-

core moins de ses modifications , ne purent par ce premier son , marquer aucun temps , & que si l'on ne peut disconvenir qu'un tel son ne fut toujours accompagné d'une circonstance présente , il n'en est pas moins vrai qu'il ne pouvoit rien avoir en lui-même qui marquât plutôt le présent que le passé ou le futur. Ce son avoit donc les qualités de l'infinitif , il a donc pu être appelé tel par M. Rousseau.

Il y a plus. On peut assurer que les connoissances de l'homme , & les manieres de les exprimer , s'étant réciproquement multipliées , les verbes en se perfectionnant retinrent chacun pour infinitif le premier son qui avoit servi à les former. En effet , quelle auroit été la raison des hommes pour donner à ce son une autre terminaison afin d'en faire un infinitif , tandis qu'il étoit tel originairement ? Ce sentiment peut trouver , même actuellement , une sorte de preuve dans les Langues vivantes , s'il y en a qui aient conservé des verbes anciens dans lesquels l'infinitif serve à marquer différens temps , différentes personnes , différens nombres , par le moyens des différens sons dont ils sont précédés , comme je crois l'avoir reconnu dans la langue Angloise. C'est sur quoi je m'en rapporte à M. Fréron , qui joint à tant d'autres connoissances , celle de la langue Angloise & de plusieurs autres Langues.

Voici encore du Philosophique. Il résulte de ce que vous avez dit , Monsieur , dans le commencement de la premiere partie de votre Discours que toutes les connoissances qui demandent de la réflexion , toutes celles qui ne s'acquierent que par l'enchaînement des idées , & ne se perfectionnent que successivement , semblent être tout a fait hors de la portée de l'homme sauvage , *sautz de communication*

avec ses semblables. Cette proposition que M. Fréron a formée sur vos détails est si évidente par elle même, qu'il n'a pu à son sujet que continuer à montrer la fureur qu'il a d'attaquer tout ce qui vient de vous. Il faut, dit ce Critique, *convenir avec le Pere Buffier, que l'on ne sçauroit raisonner si l'on n'a pas de mémoire; il faut aussi tomber d'accord avec Wolf, que l'on ne sçauroit avoir de mémoire, si on n'a pas des signes pour retenir les pensées. Dès qu'on a des signes pour retenir les pensées, on peut avoir de la mémoire, dès qu'on peut avoir de la mémoire, on peut raisonner : Or l'homme même sauvage auroit eu des signes, sçavoir les gestes & l'articulation, le raisonnement n'auroit donc pas été une chose impossible pour lui.* donnons à l'homme sauvage de M. Fréron *de la communication avec ses semblables*, le raisonnement de ce Critique sera bon, & ne dira rien de contraire à ce que vous avez dit : ainsi M. Fréron à qui il en coutoit peu d'ajouter cette petite condition à sa mineure, est coupable d'infidélité s'il l'a supprimée à dessein, & d'ignorance, s'il a cru vous faire déraisonner en déraisonnant lui-même.

Ce Critique continuant à nous donner des traits de son génie Philosophique, mais sans abandonner le soin précieux de faire briller son esprit, vous paraphrase encore ici, & vous fait dire : que l'homme dans l'état de nature n'auroit aucun des vices qui viennent de l'esprit, des connoissances, de la réflexion; que dans un état où il n'y auroit aucune espece de propriété, aucun rang, aucune préséance, on ne connoîtroit ni l'intérêt, ni l'ambition, ni tous les crimes que ces deux passions ont fait naître : que dans un état, enfin où toute espece de sociabilité seroit détruite, on seroit exempt de tous les vices de

la Société. Tout cela résulte véritablement de vos réflexions ; mais pourquoi le Critique n'a-t-il pas rapporté vos termes précis que voici ? » Il paroît » d'abord que les hommes dans cet état (l'état » de nature) n'ayant entre eux aucune sorte de relation morale , ni de devoirs connus ne pouvoient » être ni bons ni méchans , & n'avoient ni vices » ni vertus. M. Fréron avoit de bonnes raisons pour préférer sa paraphrase à vos propres termes ; il vouloit d'abord se ménager l'avantage Philosophique de tirer lui-même de vos principes , la conséquence que l'homme dans l'état de nature n'auroit point eu de vertus ; avantage perdu pour lui ; s'il rapportoit le passage qu'on vient de voir. Un autre avantage bien plus solide , bien plus brillant , c'est d'avoir pu substituer un morceau très-sublime & très-instructif sur la liberté , aux raisons prises du *défaut de relation morale & de devoirs connus* , & cela pour prouver que vous aviez dit ce que vous aviez dit ; sçavoir , que l'homme dans l'état de nature n'auroit eu ni vices , ni vertus. Vous l'avez dit , il est vrai avec une sorte de restriction ; mais cette restriction s'évanouit dans la suite de vos réflexions , & cela n'a pas échappé à la pénétration du Critique. Nous lui avons , il faut l'avouer , de grandes obligations de son adresse à se créer les moyens de faire briller ses talens ; cette adresse nous a valu un excellent & très-ingénieux morceau de Logique sur la liberté , & une réflexion non moins instructive , non moins ingénieuse , par laquelle ce Philosophe incomparable nous apprend cette vérité ignorée jusqu'ici , que l'homme n'auroit pas même les vices de la bête , *si toute l'espece humaine étoit changée en une vaste forêt , & que chaque individu de*
vint

vint un arbre. Ce n'est pas là, Monsieur, de la Métaphysique fausse & obscure comme la vôtre.

Voici M. Fréron arrivé à la seconde partie de votre Discours, & au période de son génie aussi brillant que profond: Soutenant toujours votre caractère, dit ce Critique; *vous êtes entouré de beaucoup de lueurs fugitives, sans jamais voir la lumière étincelante de l'évidence, & sans jouir du repos imperturbable de la certitude.* La belle peinture! Les belles couleurs! Un Auteur qui par son caractère est entouré de beaucoup de *lueurs fugitives*, & ne peut à cause de ce caractère jamais voir *la lumière étincelante de l'évidence*, ni jouir du *repos imperturbable* de la certitude: Il faut en convenir cela est magnifique. Mais l'habile peintre, ne s'est-t-il pas exposé à de justes reproches? Pourquoi, s'il lui plaît avoir attendu jusqu'à présent à nous apprendre, que si vous déraisonniez sans cesse, si vous tombiez à chaque pas dans des contradictions, c'étoit à cause de votre caractère? Auroit-il encore ses raisons? En attendant qu'il veuille nous les expliquer; voyons si le flambeau *étincelant* de sa critique chassera entièrement *ces lueurs fugitives*, & nous procurera la lumière de l'évidence. Hélas! nous nous en flatterions vainement, puisque ce flambeau ne peut pas même servir à celui qui le porte pour discerner ce qui est dans votre Ouvrage. C'est une espece de flambeau magique qui fait voir ce qui n'est pas, & dérobe à la vue les objets qui sont le plus à sa portée.

Vous n'avez pas, dit M. Fréron, expliqué le passage de l'état de non-propriété à celui de propriété. & qu'avez-vous donc fait, Monsieur, depuis la page 96 jusqu'à la 118? Qu'il me soit permis de croire que

dans cette partie de votre Discours vous avez expliqué par quelles gradations l'homme parvint à l'état de société, & de là à celui de propriété, ou que M. F. me fasse la grace de m'indiquer ce que j'ai lû ; car encore faut-il que j'aie lû quelque chose. Mais voici apparemment la raison qui a empêché ce critique de voir cette explication ; c'est qu'elle ne vous étoit pas possible ; Pourquoi ? parce que l'homme auroit toujours ignoré le passage de l'état de non-propriété à celui de propriété, *supposé que la nature l'eût destiné à la non-propriété, comme ce passage est ignoré par les Lions. Qu'est-ce qui eût porté effectivement l'homme sauvage à franchir la barrière ? La nature ? Elle lui crioit de la respecter. L'Art ? il ne le connoissoit point.*

Je vais supposer que M. F. vous impute ici clairement d'avoir dit que l'homme étoit destiné par sa nature à la non-propriété. Je fais plus ; je suppose que cette proposition soit clairement énoncée dans votre ouvrage, que ce critique tâche d'en prouver la fausseté ; que dans toutes les opérations de la simple nature, il nous en montre une seule, soit dans celles qui regardent notre individu, soit dans celles qui concernent les objets dont il est environné ; qu'il en montre, dis-je, une seule qui attribue à l'homme le moindre droit exclusif à la propriété.

C'est là ce qu'il falloit faire, & non pas de l'esprit. Que signifie en effet cette prétendue barrière que le critique veut nous faire voir dans votre hypothèse ? Tant s'en faut que la nature ait opposé aucune barrière à la cupidité, à l'ambition de l'homme ; que c'est au contraire de sa main qu'il tient cette perfectibilité, cet amour du bien être qui ont donné la naissance à ces deux passions, & à toutes celles qui en dérivent. La nature ne crioit donc pas à l'homme de res-

pecter cette barriere imaginaire ; mais elle lui croit de saisir tous les moyens qui se présenteroient de mieux être ; & l'homme dont la perfectibilité n'acqueroit ses développemens que successivement , & à proportion que ces moyens de mieux être se multiplioient , ne s'appercevoit pas qu'à mesure qu'il comptoit s'avancer vers son bonheur , il s'en éloignoit réellement. Voilà , Monsieur , si je ne me trompe , votre doctrine ; voilà ce qu'auroit vû M. F. s'il avoit voulu le voir. Et ce que vous dites dans un endroit de votre Discours , que la nature nous avoit prescrit une maniere de vivre simple , uniforme & solitaire , ne fait aucune contradiction ; c'est une simple peinture de l'homme , considéré comme sortant immédiatement des mains de la nature , & n'ayant encore trouvé aucune occasion propre au développement de ses facultés morales. Je résiste aux idées qui me viennent sur cette partie , & je les renvoie à ma Lettre suivante.

Mais de ce que la nature nous a donné de facultés , du développement desquelles ont résulté la société & toutes ses suites , doit-on conclure , comme l'a fait l'Auteur modéré d'une Lettre inserée dans le Mercure d'Octobre 1755 , que l'inégalité des conditions est naturelle à l'homme ? C'est , à mon avis , comme si l'on concluoit de toutes les différentes formes que l'industrie humaine a données à certaine partie de la matiere , que ces formes sont naturelles à ces parties , ou , pour me servir d'une comparaison plus analogue à mon objet présent , c'est comme si l'on disoit que la nature ayant doué M. F. d'une certaine organisation propre à en faire un bel esprit , elle le destinoit à faire de mauvaises critiques de très-bons ouvrages.

La critique détaillée de la seconde partie de votre

Discours , est terminée , Monsieur , par une nouvelle contradiction que M. F. a fû créer encore par le pouvoir ordinaire de son talent admirable. Il vous fait dire dans la premiere partie , que selon la destination de la nature l'homme devoit être toujours sauvage ; c'est-à-dire , vivre feul , & vivre conféquemment dans le meilleur état pour lui. Dans la seconde partie, vous dites que plus on y réfléchit , plus on trouve que l'état de fociété naiffante étoit le meilleur à l'homme. *L'état de folitude est le meilleur, l'état de non folitude ou de fociété naiffante est le meilleur de son côté ; que M. Rousseau* , dit ce critique , *tâche donc de s'accorder avec lui-même* ; & que M. F. tâche seulement de lire. Eh quoi ! lui feroit-il plus difficile de vous comprendre , qu'il ne vous l'a été de vous rendre auffi clair ? Je vais donc lire pour lui.

Vous avez , Monsieur , dans la premiere partie de votre discours , relevé les avantages physiques de l'homme sortant à peine des mains de la nature. Vous avez mis en opposition la fanté, la force, l'agilité & le repos d'esprit dont il dut jouir dans cet état , avec les maladies, les fatigues , l'épuisement d'esprit , les chagrins & les peines fans nombre qu'on éprouve dans tous les états de la fociété policée ; & vous avez dit que nous aurions évité presque tous ces maux , en conservant la maniere de vivre simple , uniforme & folitaire qui nous est prescrite par la nature.

Dans la seconde partie , vous suivez les progrès des connoissances humaines , & vous arrétant au point où l'homme placé à des distances égales de la stupidité des brutes , & des lumieres funestes de l'homme civil , & borné également par l'instinct & par la raison à se garantir du mal qui le menace , il est retenu par la pitié naturelle de faire lui-même du inal à per-

sonne ; vous dites que ce période du développement des facultés humaines , tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif , & la pétulante activité de notre amour propre , dut être l'époque la plus heureuse & la plus durable ; & vous ajoutez que plus on y réfléchit , plus on trouve que cet état étoit le moins sujet aux révolutions , le meilleur à l'homme. Il faut renoncer à lire , ou convenir que vous avez dit & voulu dire que l'état primitif de l'homme étoit meilleur que celui où il se trouve actuellement , & que l'état moyen placé entre la stupide simplicité des premiers hommes & les subtils raffinemens des derniers , étoit le meilleur de tous.

Après s'être aussi-bien tiré en détail de sa critique ; M. F. ne pouvoit mieux faire que de la terminer par des traits généraux qui complétassent l'idée qu'on s'étoit déjà formée de son grand sens ; aussi n'y manque-t-il pas.

Il commence d'abord par vous imputer le Plagiat ; & d'avoir tiré *du Gouvernement civil de L O C K* , tout le fonds & la plûpart des détails de votre seconde partie. Ce critique trouve dans le Livre du Philosophe Anglois , plus de trente endroits que vous n'avez fait que revêtir de votre style ; & ces endroits sont justement les meilleurs de votre Discours. Grâce à la force de la vérité , vous n'avez donc pas tout habillé en paradoxe ; & L O C K , compris dans le bataillon d'Auteurs qui ouvre la marche du critique , s'est donc heureusement sauvé du travestissement.

J'estime beaucoup L O C K d'avoir pensé comme vous , & je ne vous estime pas moins d'avoir pensé comme L O C K. Mais quel sentiment puis-je avoir pour un critique qui n'a pas le jugement de voir que dans des matieres de bon sens , deux observateurs de

génie qui travaillent avec un désintéressement égal , doivent nécessairement se rencontrer quelquefois , lorsqu'ils examinent le même objet chacun de son côté ? Je dirai plus , il y a moins à s'étonner que deux Philosophes dépouillés de toute prévention , & qui dans leurs recherches sur la même matière n'abandonnent point le fil de l'expérience , se rencontrent quelquefois , qu'il n'est étonnant qu'ils ne se rencontrent pas toujours. Il n'en est pas , n'en déplaît à M. Freron , des objets philosophiques comme des matières purement littéraires. Dans celles-ci l'imagination & la fantaisie font tous les frais ; point de règle fixe , à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une chose jusqu'à présent indéfinie , & indéfinissable de sa nature , cette chose qu'on appelle goût , & qui varie presque autant que les individus pensans , ou , tout au moins , autant que les nations , les conditions & les coteries. Dans les matières philosophiques , au contraire , il y a une règle fixe , invariable , de tous les pays , de tous les états ; cette règle est le bon sens , qui , dans le fonds , s'il m'est permis de définir , n'est autre chose que l'imagination retenue dans de justes bornes par l'expérience & la réflexion ; en sorte que si les Philosophes ne se rencontrent pas toujours , même en examinant le même objet moral , c'est qu'au lieu de cette règle commune & générale , ils suivent dans leur examen les préjugés reçus ou les idées & l'autorité d'autrui. Ainsi , que les Philosophes parlent comme LOCK , tant que LOCK parlera conformément au sens commun & à l'expérience ; mais qu'ils l'abandonnent lorsqu'il s'écartera de ces deux seuls moyens de parvenir aux vérités humainement morales. Loin qu'on ait à rougir de s'être rencontré avec lui , ou avec quelque génie de sa trempe , ces sortes de ren-

contres font le plus fort témoignage de la vérité des opinions & de la justesse d'esprit de ceux qui les défendent. Dans des Ouvrages tels que le vôtre , Monsieur , il ne s'agit donc pas de savoir si on a dit les mêmes choses avant vous, mais d'examiner si ce que vous dites est vrai.

Je sens qu'il me convient peu de me mettre sur les rangs , après avoir parlé de Philosophes ; mais dussé-je esbayer l'un des meilleurs traits qui soient sortis de la plume de M. F. je ne puis m'empêcher de me féliciter dans cet endroit de m'être rencontré avec vous , non-seulement quant au fonds de vos prétendus paradoxes , mais encore dans quelques-unes de vos idées accessoires. Le plaisir que cela m'a fait , me dédommagera au centuple du soupçon de vous avoir copié , auquel je me suis exposé en parlant des Arts & des Sciences : ce plaisir est au reste indépendant de l'opinion d'autrui ; & c'est cette considération qui m'a empêché de supprimer ou d'altérer les endroits qui peuvent donner lieu au soupçon dont il s'agit.

Me voilà parvenu à cet endroit de la Lettre de M. Freron , où il distingue si adroitement les vrais Philosophes d'avec les Philosophes *anséatiques*. Mais malheureusement pour les premiers , ils se trouvent confondus un peu plus bas , pêle-mêle avec les derniers ; & c'est vous , Monsieur , qui leur avez valu cette disgrâce. Notre critique , depuis si long-temps dans la possession imaginaire de distribuer la réputation , est bien éloigné de penser que tous les grands hommes que vous donnez pour seuls Juges compétens , lorsqu'il s'agira de décider si un être est homme ou bête , aient l'autorité que vous leur attribuez ; aussi déclinent-ils leur Jurisdiction , & faisant , s'il m'est permis d'user d'un proverbe trivial , d'une pierre deux coups ,

il trouve le secret de nous apprendre qu'il n'a pas l'honneur d'être ami de ces Messieurs : & comme il faut qu'il y ait toujours du plaisant & de l'ingénieux dans ce que dit M. Freron ; il vous met , Monsieur , & se met lui-même très-finement à la place des PONGOS & des ORANGS-OUTANGS , & dit qu'avant de croire les Juges que vous indiquez , lorsqu'ils affirmeront d'un de ces animaux que c'est un homme , & de l'autre que c'est une bête , il commencera par s'informer si le premier n'est pas de leurs amis , de leurs partisans , de leurs prôneurs , & si le second n'est pas au nombre de leurs ennemis , de leurs rivaux , de leurs critiques ; M. Freron, rival de ces grands hommes, quel orgueil, bon Dieu ! Je le lui pardonnerois cependant s'ils avoient été sensibles à ses critiques.

Il faut lire , Monsieur , le redoutable arrêt prononcé contre votre Ouvrage & contre vous par ce Juge aussi impartial qu'éclairé ; il faut voir les raisons qu'il donne de la sévérité de son jugement , vous admirerez sans doute comme moi cet endroit où il prend pour un vice de logique d'avoir suivi l'homme depuis l'état de pure nature , jusqu'à celui où il se trouve actuellement , attendu que le premier état étant un état idéal , on n'en peut conclure à un état qui existe réellement , & sur l'existence duquel on a une certitude entière.

Un autre endroit qui n'est pas moins digne de votre admiration , est celui où ce génie profond vous compare à un homme qui voudroit conjecturer la manière dont opèrent les esprits purs , par la manière dont opèrent des esprits unis à des corps. Les esprits purs sont dans la comparaison , l'état actuel de l'homme ; les esprits unis à des corps , sont l'état de pure nature. Voilà , Monsieur , ce qu'on appelle du solide.

bien différent de vos conjectures vagues , de vos réflexions à perte de vûe qui ne sont appuyées sur rien. Ne sortez point à l'avenir , M. Freron l'ordonne de l'état de l'homme actuel , qui , tel qu'il est , offre une matière assez vaste , assez belle à nos spéculations , à nos découvertes , à nos raisonnemens. Chercher ce que l'homme auroit été s'il avoit été autre chose que ce qu'il est , c'est , selon ce critique , chercher ce que l'homme auroit été s'il n'avoit pas été homme. Ainsi , Monsieur , l'homme proprement dit , est cet être tantôt maître , tantôt esclave , riche ou pauvre , dans les plaisirs ou dans la douleur , plein de force ou de foiblesse , doué de toutes les qualités de l'esprit , ou presque brute. Cessez de mettre votre esprit à la torture ; voilà l'homme que vous allez chercher si loin , M. Freron vous le présente ; c'est la brillante récolte qu'il a faite dans cette matière si vaste & si belle que cet être offre à nos spéculations. Des raisonnemens aussi réguliers que le sont ceux de ce critique ; des comparaisons aussi justes , des découvertes aussi profondes & aussi instructives , ne lui donnent-ils pas un droit bien légitime d'attaquer par tout votre Logique , d'appuyer sur l'inutilité de vos recherches , & de vous imposer fièrement le silence ? Taisez-vous , Monsieur , obéissez ; laissez parler M. Freron & les profonds Philosophes , qui nous apprendront que l'état de société procure aux hommes toutes les connoissances , toutes les commodités & toutes les douceurs qui font la sûreté , le bonheur & l'agrément de la vie , par les secours qu'ils y tirent les uns des autres ; qu'on ne verroit dans l'homme hors de société , que foiblesse , ignorance & barbarie : qu'à peine pourroit-il satisfaire aux besoins de son corps , & qu'il seroit toujours exposé à périr ou de faim , ou de froid , ou par les dents de quelque bête féroce. Que l'on se

figure, nous diront encore ces Philosophes, *un homme devenu grand sans avoir eu aucune éducation ni aucun commerce avec les autres hommes, ce seroit le plus misérable de tous les animaux.* C'est-là, Monsieur, ce qu'on appelle du sublime, du profond; il y a dans ce petit morceau *plus d'idées de Philosophie que vous n'en répandez dans tout un volume.* Gardez-vous bien d'opposer à cette image riante la peinture trop fidèle de ces hommes énorqueillis par leurs connoissances, & qui ne s'en servent que pour tyranniser ou avilir leurs semblables, ou pour en faire un honteux hommage au faste & à l'opulence; de ces hommes qui jouissant des commodités, des douceurs qu'on prétend faire la sûreté & le bonheur de la vie, se voient d'un œil sec & d'un front serein environnés d'une multitude presque innombrable d'autres hommes exténués par la faim, accablés par les maux qu'enfante la misère, & qui, couverts de tristes lambeaux, traînent par tout après eux le mépris & l'opprobre, sans pouvoir venir à bout d'arracher le moindre soulagement à quelques-uns de ces heureux du siècle, mille fois plus barbares dans le fonds que les bêtes féroces, qui enfin rassasiées abandonnent les restes de leur proie; & laissent la liberté de les emporter à celles de leurs semblables qui en ont besoin: ces mortels fortunés ont toujours l'œil de leur avarice ouvert, malgré leur sagesse; & leur cœur endurci est toujours prêt à arracher la vie au premier malheureux qui oseroit toucher à leur abondant superflu. Retenez votre pinceau sur le parallèle frappant & terrible entre les meurtres, le carnage, les tortures de toute espèce que les hommes policés ont éprouvé de tout tems de la part des hommes policés, & les dangers auxquels la foiblesse naturelle de l'homme l'auroit exposé de la part des bêtes.

tes féroces. N'offrez point sur-tout aux regards des Senéques de ce siècle cette disproportion immense qui se trouve entre le nombre de ceux qui jouissent des avantages introduits par les Arts, & celui des malheureux qui en maudissent l'invention, à laquelle ils doivent le sentiment de leur misère & de leur avilissement. Cette partie de la société est une espèce singulière dans l'humanité, & qui ne semble destinée qu'à faire jouir cette autre espèce pour laquelle sont faits tous les avantages crayonnés dans l'image du Docteur cité par M. Fréron. Quelque exacte, quelque vive que fût votre peinture, elle ne feroit aucun effet, on n'y verroit qu'une imagination déréglée, & des lointains à perte de vûe.

Laissez donc là toutes ces folies, & vous rendant plus utile au public, employez vos talens à nous donner des analyses estropiées de tous les ouvrages modernes. Prenez, quand les Auteurs ne vous plairont pas, le parti de bouleverser toutes leurs idées, de retrancher les milieux qui forment leur consonnance, pour les rendre disparates, absurdes, contradictoires. Mais avant que de vous livrer à un genre aussi utile, aussi instructif, aussi agréable, & qui procure de si grands avantages, de si belles leçons, & sur-tout tant de plaisirs à la société, prenez de M. Fréron les instructions nécessaires; apprenez de lui cet art merveilleux par lequel on prouve au public le tort énorme qu'il a eu d'estimer la *Henriade* comme un Poème unique dans notre langue, ou qui méritoit du moins les plus grands égards, pour avoir détruit le préjugé qui ne vouloit pas que le génie de la langue françoise comportât l'élevation & la force nécessaire dans un Poème épique. Ce Coriphée des critiques vous apprendra encore comment on vient à bout de faire

croire à ceux qui n'ont lû ni la Mérope de M. de Voltaire, ni celle de M. Clément, que la première n'a sur celle-ci que l'avantage de la primauté ; & comment encore on peut prouver que le Poème de la Henriade est au - dessous de celui de la Maltitude , au *Coloris* près. Retenez bien sur-tout, Monsieur, ce mot *Coloris* ; mais n'allez pas, s'il vous plaît, le définir maussadement à votre ordinaire ; vous en terniriez tout l'éclat, vous lui ôteriez tous les jolis effets qu'il fait dans les détails de critique. Joignez - lui bien plutôt d'autres mots aussi commodes & aussi analogues aux productions d'esprit, tels que ceux de *Groupe*, d'*Ensemble*, & tant d'autres que j'ignore, parce que je ne suis pas peintre, ou que je n'ai pu retenir, parce que je n'ai pas de mémoire. Vous apprendrez enfin de M. Freron à prononcer cavalierement sur le style d'un Auteur, quelque agréable, quelque sublime que soit ce style, qu'il est *fort inégal* ; qu'il y a des *endroits durs & raboteux lâches & trainans* ; des *expressions néologues*, d'autres *basses & rampantes* ; & pour prouver tout cela, il vous suffira de trois mots pris dans tout un volume assez considérable, & de cinq ou six autres mots extraits d'un avertissement d'environ douze lignes.

Alors, Monsieur, vous ne serez plus Rousseau l'*Animaliste*, mais le spirituel, l'ingénieux, l'agréable, en un mot le charmant Rousseau. Quel heureux état ! Ne vaut-il pas bien le sacrifice de toute cette *Métaphysique fausse*, de cette *Morale dangereuse*, de cette *mauvaise Logique*, de cette *Physique imaginaire*, & de cette *Diction disparate* qui forment le tissu de votre dernier ouvrage, & font de vous un homme d'esprit, pour qui il vaudroit mieux être une bête ? Voilà, Monsieur, la jolie cabriolet, permettez-moi cette

petite polissonnerie, par laquelle M. Freron couronne toutes ses jentilleffes. Et moi je finis cette longue Lettre en attendant que je sois en état de vous en adresser une seconde, peut-être plus longue encore, dans laquelle, en vous proposant mes propres réflexions sur votre ouvrage, j'espère au moins prouver qu'on peut ne pas être toujours de votre sentiment, & conserver cependant la juste admiration qu'excitent vos talens, & le respect qu'on doit à un Philosophe censeur des hommes il est vrai, mais en même tems défenseur de l'humanité. Je suis, &c.





